COURS
DE LECTURE
A HAUTE VOIX

Saint-Ferdinand de Halifax, 16 juillet 1875.

Sur le rapport favorable qui nous a été fait, après un sérieux examen, d'un livre intitulé «Cours de Lecture a Haute Voix,» que le Révérend Monsieur Lagacé, principal de l'École Normale-Laval, se propose de publier, nous approuvons le dit ouvrage et en permettons l'impression.

† E. A. Arch. de Québec.

Enregistré conformément à l'acte du parlement du Canada, par l'abbé P. Lagacé, *au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa, en l'année* 1875

364

COURS
DE LECTURE
A HAUTE VOIX

OU

LEÇONS PRATIQUES DE LECTURE FRANÇAISE ET DE PRONONCI
PRÉPARÉES SPÉCIALEMENT POUR LES
ÉCOLES CANADIENNES

PAR

L'abbé P. LAGACÉ

PRINCIPAL DE L'ÉCOLE NORMALE-LAVAL

—

A L'USAGE DES ECOLES NORMALES ET DES PENSIONNATS

10ème ÉDITION

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1893 Séminaire de Québec

BIBLIOTHEQUE S.M.E. QUEBEC

QUÉBEC
IMPRIMERIE GÉNÉRALE A. COTÉ & Cie

1892

li
pa
de
in
de
di
et
to
le
fa

in
ai
ex
to

l'e
en

AVANT-PROPOS

Lire à haute voix, c'est parler sa lecture; et bien lire, c'est bien parler. Or, pour bien parler, il ne suffit pas de connaître les règles de la grammaire, il faut de plus avoir une prononciation irréprochable, des inflexions de voix justes et naturelles. La grammaire donne de la correction à la phrase, de la pureté au discours; mais elle s'occupe peu de la prononciation, et encore moins de l'expression. On aura beau savoir toutes les règles de la syntaxe, si l'on prononce mal les mots, si l'on donne à la phrase des intonations fausses, on ne saura ni bien lire ni bien parler.

Bien lire et bien parler, c'est cependant un point important de l'éducation ; sans cela, elle est pour ainsi dire incomplète; il y manque la forme, le vernis extérieur qui en fait ressortir le mérite, et lui donne tout son éclat.

La lecture à haute voix est donc utile à tous. Elle l'est surtout aux personnes qui sont obligées de parler en public, ou qui, par leur position, sont plus spéciale-

ment chargées de l'instruction de la jeunesse, comme les prêtres, les juges, les magistrats, les députés, les avocats, les professeurs, les instituteurs, les religieuses vouées à l'enseignement, les mères de famille, etc. " C'est du soin que les mères prennent à former nos premiers sons que dépend pour nous une bonne ou une mauvaise prononciation, " dit Quintilien.

Cependant, malgré toute son importance, l'art de bien lire est négligé, et les bons lecteurs sont plus rares que les bons écrivains. Les défauts de langage et de prononciation contractés dans la famille, se conservent sur les bancs de l'école, et même, après avoir parcouru toutes les classes d'un cours d'études complet, les jeunes gens et les jeunes personnes les mieux doués sous d'autres rapports, sont souvent incapables de lire d'une manière passable une page des grands prosateurs ou des grands poëtes. Le ton est chantant, l'articulation molle, les sons faux, la prononciation défectueuse et l'expression nulle.

Ce sont là des défauts graves et qui donnent à notre lecture canadienne, disons-le franchement, un assez pauvre caractère. Ne serait-il pas temps que toutes les personnes chargées d'instruire la jeunesse se missent sérieusement à l'œuvre pour tâcher de les faire disparaître ?

Ces défauts sont faciles à reconnaître. Il existe une prononciation française, belle, simple, naturelle, élégante, regardée universellement comme prononciation modèle, celle qui est également éloignée de tout accent local, soit parisien, soit normand, soit lyonnais, ou autre. Si nous comparons cette prononciation à la

pêtre, nous arriverons forcément aux conclusions suivantes :

1° Nous n'articulons pas assez en lisant ou en parlant. Ce défaut est surtout sensible lorsque nous laissons tomber la dernière syllabe du mot, ou le dernier mot de la phrase, qui sont, pour ainsi dire, comme l'âme du discours.

2° Nous donnons mal plusieurs sons de la langue ; par exemple, les voyelles nasales *in, an, un, on*, la diphtongue *oi* et l'*ë* ouvert grave.

3° Nous faisons graves la plupart des *a* aigus, et trop graves ceux qui doivent l'être.

4° Nous traînons sur les mots. Nous ne parlons pas notre lecture ; nous la chantons.

Ajoutez à cela le grasseyement, qui est assez commun dans certaines localités, et vous aurez une idée de nos principaux vices de prononciation.

Ces défauts, comme on le voit, ont d'autant plus de portée, qu'ils s'attaquent aux éléments mêmes de la langue, aux sons ; de sorte qu'il y a bien peu de mots qui n'en soient affectés d'une façon ou d'une autre.

Chacun d'eux pris isolément est peu de chose ; mais par leur nombre et leur fréquent retour, ils enlèven à la langue française cette netteté, cette élégance e cette souplesse qui en font le charme et la beauté Certes, la langue française est belle ; mais parlée d cette manière, elle ne paraît pas l'être.

Tout le monde doit donc avoir à cœur de faire disparaître ces taches ; et les instituteurs n'ignorent pas que c'est pour eux un devoir.

Le Cours de Lecture à Haute Voix qui aujourd'hui est mis à leur disposition, rendra ce travail plus facile.

Il sera particulièrement utile aux élèves des écoles normales, qui ont l'avantage de recevoir dans ces institutions des leçons spéciales sur les sons fondamentaux de la langue.

Il existe déjà, il est vrai, sur la lecture française et la prononciation, des ouvrages que l'on peut consulter avec profit; mais comme ils sont faits pour d'autres pays, ils répondent à d'autres besoins, et ne conviennent pas absolument à nos écoles. Ce qui nous manque, ce n'est pas un livre pour apprendre des choses diverses *en lisant*, mais un livre pratique *pour apprendre à lire*, étant donné nos défauts et non pas ceux des autres.

Voilà la lacune que j'ai voulu combler. Par mes seuls moyens, je n'aurais pu le faire; aussi me suis-je adressé à un maître de lecture, et j'ai eu la bonne fortune de rencontrer, dans la personne de M. Morin, ancien professeur au Conservatoire de Paris, un homme livré à cette spécialité depuis plus de quarante ans. Il était difficile, on le voit, de trouver dans le genre une autorité plus compétente. Le traité de prononciation de cet éminent professeur m'a servi de point de départ, et je n'ai rien voulu écrire qui ne fût conforme à son enseignement.

La division que j'ai adoptée est simple et naturelle. Il y a en effet trois degrés à parcourir pour arriver à bien lire: *les sons, la prononciation* et *l'expression.*

Les sons ne sont autre chose que les éléments de la langue.

La prononciation apprend à se servir de ces différents éléments pour en former les mots.

L'expression donne à l'ensemble du discours le mouvement et la vie.

En comparant la parole à la peinture, la prononciation est le dessin, et l'expression la couleur.

Telle est la marche que j'ai suivie dans ce travail; elle me semble dictée par la nature même du langage.

Maintenant, si je n'ai pas le mérite d'avoir rempli parfaitement le cadre que je m'étais tracé, du moins aurai-je la satisfaction d'avoir jeté quelques jalons sur la route. Plus tard, ils pourront servir à ceux qui voudront faire mieux.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1864 Séminaire de Québec

PREMIÈRE PARTIE

LES SONS

Cette première partie n'est pas destinée à la lecture courante. Elle renferme des exercices spéciaux sur les éléments de la langue; exercices qu'il ne suffit pas de lire une fois, mais *qu'il faut pratiquer tous les jours*, avec l'aide d'un maître.

Il y a dans la langue française dix-huit voyelles et dix-huit consonnes: en tout trente-six *sons* élémentaires.

Ce sont les pierres de l'édifice. Il s'agit d'abord de les tailler, et la construction marchera ensuite rapidement. Dans la seconde partie, *la prononciation*, on dira où les placer, et dans la troisième, *l'expression*, on mettra les ornements.

Cependant, comme l'enfant ne peut soutenir longtemps son attention sur le même sujet, et qu'il s'ennuierait bientôt si on ne lui donnait que du *mécanisme* à faire, on aura soin que les exercices de la première partie alternent avec ceux de la seconde.

Cette première partie est d'une extrême importance : elle est la base de toute bonne lecture *à haute voix*. Dans cet art, comme dans tous les autres, il faut insister sur les éléments; en voulant aller trop vite, on gâterait tout.

TABLEAU DES VOYELLES

—

Ouverture croissante de la bouche

1° **é** *fermé*.—été, et, trépied, j'aimai, épelez.

2° **è** *ouvert commun*.—père, mère, frère, amer, elle, verre, j'aime.

3° **ë** *ouvert grave* (*retirez les lèvres*).(1)—très, anglais, est, les, jamais, il disait.

4° **ê** *très ouvert* (*retirez les lèvres*).—honnête, fête, prête, tempête, faîte, maître.

5° **o** *aigu*.(2)—cocote, aurore, automne, Laure, opérer, mauvais, coteau, colon, bocage, économe, autel.

6° **a** *aigu* (*retirez les lèvres*).—là, fat, papa, il a, à la halle, Canada, avocat.

7° **â** *grave*.—as, cas, las, pas, passion, invasion, mât, dégât, climat, âme, âcre, âpre, mulâtre, ration, pâte, cadre, diable, pâques, plâtre, nation.

8° **in** *nasal* (*ouvrez la bouche et retirez les lèvres*).—fin, loin, vins fins, cinq, bien, faim, dessein, crainte, sainte, linge, singe.

9° **an** *nasal* (*ouvrez davantage*).—grand, blanc, franc, ingrédient, moment, instant, en entendant, gens, banc, prudent, intendant, charmant.

(1) Il est très important de donner aux lèvres la position indiquée dans ce tableau. Ce n'est qu'à cette condition seulement qu'on pourra arriver à une émission parfaite des sons.

(2) Il ne faut pas donner à ces mots *aigu* et *grave* la même signi-

TABLEAU DES VOYELLES

—

Ouverture décroissante de la bouche

10° **e** *muet.*—le, me, ils pensent, désir, faisant, je faisais.

11° **eu** *aigu.*—seul à seul, peur, jeune, meule, aveugle, peut-être, heureûx, peureûx, Europe.

12° **ô** *grave* (*avancez les lèvres*).—côte à côte, ôter, oser, rose, auguste, aucun, saumure, saumon, baudrier, pauvre, chauve, étau, fléau, veau, peau, joyau.

13° **un** *nasal* (*avancez les lèvres*).—un, brun, à jeun, chacun, importun, aucun, défunt, défunte.

14° **on** *nasal* (*avancez les lèvres*).—long, bonbon, rumb, taon, junte.

15° **eû** *grave* (*avancez les lèvres*).—jeux, bœufs, œufs, cheveux, joyeux.

16° **ou** (*avancez les lèvres*).—joujou, coucou, où, loup.

17° **u** (*avancez les lèvres*).—jujub, su, hue, vous eûtes, ils eurent, il eut, rue, duvet, humer, hutte, butte, sud, tu.

18° **i** ou **y** (*retirez les lèvres*).—ici, fini, lyre, trahir, envahir, petit.

fication qu'en musique. Les sons de la parole, soit aigus, soit graves, peuvent se produire indifféremment à tous les degrés de l'échelle musicale.

TABLEAU DES CONSONNES

Labiales Fortes

		SONS		
1°	j	je	*fort*	juge.
	g		*son accidentel*	geôle.
2°	ch	che	*plus fort* (1)	choc.

Labiales Douces

3°	m	me	*doux*	même.
4°	b	be	*fort*	bombe.
5°	p	pe	*plus fort*	pompe.

Denti-Labiales

6°	v	ve	*doux*	vive.
7°	f	fe	*fort*	fifre.
	ph		*fort*	philtre.

Sifflantes Aiguës

8°	s	se		soi.
	c		*son accidentel*	ceci.
	t		—	action.
	x		—	Auxerre.
	z		—	Retz.

Sifflantes Douces

9°	z	ze		zig-zag.
	s		*son accidentel*	Asie.
	x		—	deuxième.

(1) La mollesse d'articulation est un défaut général. On veillera donc à ce que l'élève donne les consonnes avec la plus grande énergie possible. Il ne faut pas craindre de dépasser le but ; *qui peut le plus peut le moins*. L'usage des boules de caoutchouc fera disparaître ce défaut.

Durant tous les exercices de lecture, on en aura quatre dans la bouche, *deux de chaque côté, entre les joues et les dents*, ayant soin de les tenir assez près des oreilles pour ne pas empêcher le mouvement des lèvres dans l'articulation des labiales.

Remarquez que ces boules doivent se mettre *entre les joues et les*

Linguales—Somnio-Linguales

		SONS		
10°	n	ne	*doux*	Ninive.
11°	l	le	*fort*	Lille.
12°	d	de	*plus fort*	dans.
13°	t	te	*très fort*	temps.
14°	r	re	*rude*	rire.

Radico-Linguales Dures

15°	k	ke		Kean (Kine).
	q			quoique.
	c		*son naturel*	coco.
	ch			calchas.
	g			sang odieux.
	x			excès.

Radico-Linguales Douces

16°	g	gue		grand.
	c		*son accidentel*	second.
	x		—	Xénophon.

Toto-Linguales (sons mouillés)

17°	ll	lle		fille.
	lh			Pardailhan.
	gn	gne		seigneur.

Gutturale

18°	h	he	*forte aspiration*	héros.

dents, et non au milieu de la bouche, soit au-dessus, soit au-dessous de la langue. Il ne faut jamais rien mettre dans la bouche qui puisse gêner en quoi que ce soit l'action de la langue.

Ainsi placées, les boules ont pour effet de rendre les mouvements des lèvres plus difficiles, sans toutefois les empêcher complétement. C'est un obstacle, et cet obstacle oblige à employer plus de force qu'il n'en faudrait pour articuler chaque consonne. Les lèvres s'habituent à ces efforts réitérés, et la mollesse disparaît. Après quelques jours de travail, sitôt que l'on quitte les boules, on s'aperçoit immédiatement d'une plus grande facilité d'articulation.

Cet exercice, répété plusieurs fois par jour, pendant environ un mois, finira par corriger le défaut dont nous parlons.

MODELE DE L'EXERCICE (1)

—

La Mort des Templiers

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand maître arrive; il monte, il les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré:
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:
" Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
Français, souvenez-vous de nos derniers moments;
Nous sommes innocents, nous mourrons innocents.
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste,
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô Pontife romain!
Encor quarante jours!... je t'y vois comparaître."
Chacun, en frémissant, écoutait le grand maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit: " O Philippe, ô mon maître, ô mon roi,
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée:
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année!"
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.

(1) On trouvera dans cet exercice un résumé des sons de la langue française. C'est un petit modèle qu'il faudra chercher à imiter toutes les fois qu'on lira à haute voix. Les enfants qui ne sont pas encore

EXERCICE VOCAL

—

La Mor dë Tan-pli-é

Un n'im-mens' buché, drécé pour leur suplis',
S'élèv' en n'échafô, é chac chevalié
Croa mérité l'oneur d'i monté le premié;
Më le gran mêtr' ariv'; il mont', il lë devans'.
Son fron t'ë ré-io-nan de gloar' é d'èsspérans';
Il lève vèr lë cieû un regar a-suré:
Il pri, é l'on croa voar un mortèl inspiré.
D'un' voa formidabl' ô-sitô t'il s'écri':
" Nul de nou n'a tra-i son Dieû, ni sa patri';
Francë, souv'né-vou de nô dèrnié moman;
Nou somm' z'inoçan, nou mourron-z'inoçan.
Larê ki nou condâ-n' ë-t'un n'arê t'injust';
Më z'il ë dan-l' cièl un tribunal ôgusst'
Ke l' fèbl' oprimé jamë n'inplo-r'en vin,
É j'ôz' t'i cité, ô Pontif' romin!
Ancor karant' jour!... je t'i voa comparêtr'."
Chacun, en frémiçan, écoutë le gran mêtr'.
Më kèl éto n'man, kèl trouble, kèl éfroa,
Kan t'il di: " O Filip, ô mon mêtr', ô mon roa,
Je te pardo-n' an vin, ta vi ë condâ-né:
O tribunal de Dieû je t'atan dan l'ané."
Lë nombreû spèk-tateur, ému z'é conss-tèr-né,
Vèrse dë pleur sur vou, sur cë z'infortuné.

capables de le lire eux-mêmes, pourront le réciter mot pour mot avec le maître.

Articulez syllabiquement et avec beaucoup de force; ne traînez pas sur les mots, et faites attention surtout aux sons *in, an, un, on, ë, ei.*

De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout à coup le feu brille: à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques:
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

RAYNOUARD. *Les Templiers.*

De tou côté c'étan la tèr-reur, le silans'.
Il sanble ke du cièl déçand' la vanjans'.
Lë bou-rô z'interdi n'ôz' plu z'aproché ;
Il jèt' t'an tranblan le feû sur le buché,
É détourn' la tête... Un' fumé épèss'
Antour l'échafô, roul' é grôci san cèss' ;
Tou-t'a cou le feû brille : a l'ass-pë du trépâ
Cë brav' chevalié ne se démant' pâ.
On ne lë vo-a-ië plu ; më leur voa z'éro-ïk
Chantë de l'Éternèl lë sublim' kantik :
Plu la flâm' montë, plu ce concèr pi-eû
S'él'vë t'avè-kèl, é montë vèr lë cieû.
Vo-tr' an-voa-ié parë, s'écri... Un peu-pl' im-mans',
Proclâ-man t'avèc lui vo-tr' ôgusste clémans',
Oprë de l'échafô soudin c'ë t'élancé...
Më z'il n'ëtë plu tan... lë chan z'avë cécé.

Rénou-ar. *Lë Tanplié.*

EXERCICE SPÉCIAL

SUR in

Les quatre voyelles *in, an, un, on* **sont appelées voyelles nasales, parce qu'il faut, pour les bien prononcer, que l'air, en s'échappant de la poitrine, passe par le nez. On donne souvent à ces voyelles un son défectueux ;** *in* **et** *an* **méritent surtout une attention spéciale.**

Lancez bien la voix, le plus en dehors possible ; ouvrez la bouche vivement, retirez en même temps les lèvres, et l'émission sera bonne. Evitez ce qu'on appelle *parler du nez.*

bain	prince	succinct
daim	vingt	distinct
fin	cinq	enclin
faim	bien	écrin
gain	bientôt	airain
lin	mien	soudain
loin	tien	pantin
main	foin	patin
nain	singe	Joachim
pain	linge	Benjamin
sain	brin	dauphin
saint	juin	grappin
sainte	sphinx	instinct
feint	timbre	sterling
feinte	mince	Provins
craint	peintre	requin
crainte	peindre	clinquant
teint	vaincre	certain
teinte	craindre	incertain
plaint	enfreindre	tintement
plainte	joindre	principe
peint	serin	industrie
peinte	dessin	infâme
rein	dessein	intime
vin	lointain	invisible

dindon
dinde
l'Inde
distingué
américain
invincible
impérieux

impatient
imprimé
limpide
imbibé
imbécile
imberbe
timbale

regimber
Edimbourg
ainsi
réintégrer
divin
malin
lutrin

EXERCICE SPÉCIAL

SUR an

Ouvrez la bouche plus que pour la voyelle précédente; mais laissez les lèvres dans leur position naturelle; ne les retirez pas, et ne lancez pas le son autant en dehors que pour *in*.

Adam
dam
dent
clan
gant
gens
lent
pan
quand
rang
sang
vent
grand
blanc
franc
banc
temps
enfant
maman
serpent

arpent
torrent
à présent
auparavant
avant
longtemps
lentement
élégant
manant
moment
instant
prudent
intendant
complaisant
élément
gouvernement
publiant
vraiment
également
passablement

charmant
ardemment
couramment
différemment
éloquemment
fervemment
sciemment
patiemment
printemps
exempt
bienfaisant
bienveillant
vêtement
souvent
consentement
évidemment
en entendant
ingrédient
instamment
instantanément

enchantant	accident	innocent
enchantement	orient	je rends
probablement	violent	j'attends
prochainement	argent	tu attends
utilement	sergent	il prend
fondement	talent	il vend
différend	excellent	je sens
révérend	président	tu mens
dépens	résident	il pressent
encens	négligent	il se dément
accent	fervent	je consens

EXERCICE SPÉCIAL

SUR un (1)

Les lèvres s'avancent, mais la bouche s'ouvre moins pour cette voyelle que pour les deux précédentes.

un	un lion	défunt
un ı à un	un chacun	défunte
l'un ı et l'autre	chacun ı un	lundi
l'un ı ou l'autre	aucun	emprunt
l'un ı avec l'autre	importun	commun
un homme	opportun	à un
un ban	brun	humble
un bain	à jeun	les Huns

(1) Ce signe | indique qu'il ne faut pas faire la liaison.

EXERCICE SPÉCIAL

SUR on

Enfin, pour bien prononcer cette dernière voyelle nasale, il faut que les lèvres s'allongent beaucoup plus que pour *un*, et que la bouche se resserre un peu, en faisant l'entonnoir.

on	surplomb	amidon
bon	bombe	blond
son	bonbon	plafond
front	long	fond
émotion	rumb	oblong
nation	junte	affront
coton	taon	Laocoon
côlon	onze	non
colon	oncle	nom
Colomb (*coton*)	once	pronom
plomb	bondir	surnom
aplomb	jonc	prompt
mignon	pont	harpon

EXERCICE SPÉCIAL

SUR ë OUVERT GRAVE

Cette voyelle est généralement mal prononcée. Il faut éviter également de lui donner le son de l'*a* aigu ou de l'*é* fermé. Ouvrez la bouche un peu plus que pour *é* fermé et retirez les lèvres. Ce mouvement de rétraction des lèvres est trop souvent négligé ; c'est ce qui fait que les mots en *in*, en *ë*, en *a*, sont mal prononcés. Le maître donnera les mots suivants avec leurs vrais sons, et l'élève les répètera un à un après lui.

Comme exercice sur *ë* ouvert grave, lisez : *La Chapelle*, 2e partie, n° 41, ou *Le jour des Morts*, 3e partie, n° 58.

mes	les	essai
tes	des	balai
ses	étai	vrai
ces	délai	plaie

monnaie	tu faisais	banquet
ivraie	il faisait	objet
craie	je marcherais	sujet
laquais	tu marcherais	baudet
marais	il marcherait	coquet
mais	j'allais	caquet
désormais	tu allais	cadet
palais	il allait	bonnet
frais	j'étais	verset
mauvais	tu étais	juillet
français	il était	secret
anglais	il parlait	forêt
j'avais	il buvait	chevalet
tu avais	il étudiait	près
il avait	il mangeait	auprès
je saurais	il lisait	après
tu saurais	trait	progrès
il saurait	fr[illegible]ait	succès
j'aurais	respect	décès
tu aurais	aspect	accès
il aurait	souhait	excès
je faisais	portrait	procès

EXERCICE SPÉCIAL

SUR a AIGU

Il y a deux sons de l'*a* : l'un aigu et l'autre grave.

Pour bien prononcer *a* aigu, il faut, en ouvrant la bouche, retirer les lèvres et faire frapper l'air en avant du palais.

Dans les mots suivants *a* est aigu et doit se prononcer comme dans *avec, par, car, table,* etc. ; ce que l'on ne fait pas généralement.

C'est surtout dans les terminaisons des mots que l'on néglige de faire les *a* aigus. Voici sur ce point les règles que l'on doit suivre :

1° Dans les verbes, les terminaisons en *a, al, as, ars, art, ât,* sont toujours aigus : *tu as, il dira, il le bat, tu pars,* qu'*il demandât,* etc.

2° **Dans les substantifs**, adjectifs, adverbes, etc., **les terminaisons en** *a, ac, ach, ar, are, arre, ard, art, ars, ap*, au pluriel comme au singulier, sont toujours aiguës : *Canada, la* (art.), *là* (adv.), *bizarre, drap, art, arts.*

3° Dans les substantifs, adjectifs, etc., les terminaisons en *at*, au pluriel comme au singulier, sont aiguës : *avocat, délicat, combat*, etc., excepté *mât, bât, climât, dégât, grabât, appât.*

Comme exercice sur *a* aigu, on pourra lire : *La mort de Vatel*, 3e partie, n° 7.

la (*art.*)
là (*adv.*)
hasard
départ
rempart
écart
part
tard
drap
avocat
apostat
magistrat
candidat
état
soldat
résultat
achat
chat
assassinat
prélat
rabat
combat
éclat
plat
sabbat
scélérat
doctorat
contrat

noviciat
vicariat
légat
délicat
débat
sofa
mandat
Canada
Gaspard
Chouinard
Couillard
vieillard
çà et là
voilà
déjà
tabac
estomac
almanach
lard
avare
fard
regard
jarretière
billard
brouillard
jarre
amarrer
chamarrer

brasser
art
dard
égard
holà !
placard
renard
char
cauchemar
bâzar
acre (*subts.*)
hangar
nectar
canard
homard
étendard
lézard
poignard
le quart
babillard
bizarre
simulacre
phare
mare
épars
il alla
tu demandas
il demanda

tu étudieras	je pars	il aima
il étudiera	tu pars	il le bat
amâssa	il part	il tomba
il l'amarra	il aura	il dira
tu allas	tu liras	tu regarderas
qu'il allat	tu chanteras	tu loueras
qu'il marchat	il chantera	il remercia

EXERCICE SPÉCIAL

SUR â GRAVE

Prononcez *â* grave comme dans *pâte ;* mais évitez de le faire trop grave. Ne retirez pas les lèvres comme pour *a* aigu, et portez la voix au fond de la bouche, d'une manière gutturale.

A est grave :

1° Dans tous les mots où il porte l'accent circonflexe : *bâtir, châtiment ;* excepté dans les terminaisons des verbes de la première conjugaison : *demandâmes, donnâtes, aimât.*

2° Dans tous les mots finissant par *ation ;* ex. : *adorâtion.*

3° Dans les mots finissant au singulier par *as ;* ex. : *bas, repas.* Les terminaisons des verbes en *as* sont exceptées.

4° Dans les mots suivants :

âh !	mâçon	pâille
hélâs !	châtiment	batâille
âne	châtier	trouvâille
âge	châtelet	semâille
jâdis	château	mâille
pâs (*nég.*)	pârrain	canâille
pâs (*subs.*)	mârraine	entrâille
âcre (*adj.*)	accâbler	Versâilles
âpre	bârre	gâz
châtain	bârrer	gâze
jârret	bârreau	bâse
châssis	bârrière	clâsse
châtaigne	bârrage	cârrière
chamâiller	bâron	câsser

cadâvre
déclâmer
espâce
équâteur
écrâser
esclâve
flâmme
lâche
lârron
mârs
mârron
mârdi
nâseau
orâcle
pâle
pâsser
pâssion
plâtre
proclâmer
ramâsser
réclâmer
sâbre
tâsser
tâiller
tâille
tâilleur
embrâser

bâtiment
râcler
dâmner
Jeânne
Anne
mânne
Jâcques
cârotte
cârré
cârrosse
Câron
châlet
râteau
gâteau
gâté
câse
vâse (*s. f.*)
vâse (*s. m.*)
évâser
grabât
lâcer
lâsser
lâssitude
mâgot
extâse
extâsier
phâse

câser
châle
râser
râsoir
chârrue
chârron
chârrette
râper
tâtonner
à tâtons
tâter
mânes
râfle
râfler
râle
râler
âtre
câlin
grâtis
râs
châs
crâne
nâvrer
sâs
sâsser
râiller
bagârre

p , *qui se pron.* pou-â
bois, (*subs.*) — bou-â

noix, *qui se pron.* nou-â
trois, — trô-â

EXERCICE SPÉCIAL

SUR LA DIPHTHONGUE OI.

oi, *oy* se prononcent *o-a* (aigu et bref).

Comme vous dites soa (*soi*), dites soar (*soir*), sans changer le son; ajoutant seulement la vibrante *r*. Comme vous dites voa (*voie*, *voix*), dites voar (*voir*), voature (*voiture*), voarie (*voirie*), voasin (*voisin*). Comme vous dites loa (*loi*), dites loasir (*loisir*); ainsi de suite, en conservant toujours à la diphthongue *oi* le son *oa*. Évitez de dire *souère*, *vouère*, ce qui est un défaut très-commun; ou *sôdr*, *vôdr*, avec *â* grave, ce qui est une exagération.

Comme TOI, *dites :* toiser, toison, toilette, toiture, toile, étoile, je nettoie, je côtoie, dortoir, réfectoire, comptoir, victoire.

Comme LOI, *dites :* loyal, employer, exploiter, éloigner, déployer, je déploie, cloître, parloir, gloire, saloir, l'oisiveté, ployer, je ploie.

Comme FOIS, *dites :* foison, foisonner, étouffoir, foyer, autrefois.

Comme SOI, *dites :* soixante, soif, soir, soirée, soierie, soigner, glissoire, pressoir, rasoir, ostensoir, arrosoir, reposoir, balançoire, les oiseaux, s'asseoir, je l'assoirai, assoyez-vous.

Comme ROI, *dites :* royal, droit, droite, adroit, adroite, froid, froide, croix, proie, octroyer, foudroyer, paroisse, croire, je croirai, croiser, miroir.

Comme BOIS (JE), *dites :* boisson, aboyer, aboi, boire, boisage, boiser, boiserie, boîte, boîtier, ciboire, boiter.

Comme MOI, *dites :* moisson, armoire, armoirie, moine, Le Moine, moisir, moite, moiteur, moitié.

Comme DOIGT, *dites :* doigter, doigtier, je dois, tu dois, il doit, ardoise.

Comme TAPINOIS, *dites :* tapinoise, noir, noise, noirceur, noircir, noisette, il se noie, je me noierai, tu te noyais, noyade, manoir, éteignoir, baignoire.

Comme POIX, *dites :* poisson, poison, poire, poireau, poirier, poissard, poil, poitrine, poivre, poivrière.

Comme VOIE, *dites :* voiture, voix, voir, voirie, voisin, voisiner, convoiter, émouvoir, percevoir, recevoir, avoir, voile, voiler, dévoiler, envoyer, à revoir, concevoir, lavoir, savoir, abreuvoir, réservoir, voici, voilà.

Comme CHOIX, *dites :* choisir, choir, échoir, mâchoire, mouchoir, déchoir.

DEUXIÈME PARTIE

LA PRONONCIATION

Observations générales. — 1° Evitez de *chanter* en lisant, c'est-à-dire de traîner sur les mots, surtout sur les dernières syllabes des mots. 2° Ne laissez passer aucune articulation sans la porter avec énergie. 3° Veillez à ce que les sons soient donnés dans toute leur pureté ; faites attention surtout aux voyelles nasales *in, an, un, on,* à l'*ë* ouvert grave, à l'*a* aigu et à la diphthongue *oi.* 4° Arrêtez, respirez souvent, très souvent. Il n'y a de bonne lecture qu'à cette condition. Consultez en cela le sens de la phrase, la pensée. La ponctuation ne suffit pas pour déterminer les points de repos dans la lecture à haute voix. L'écriture s'adresse aux yeux, la parole aux oreilles. Ce sont deux moyens différents de communiquer sa pensée, deux voies distinctes qui peuvent se toucher en quelques points, mais qui ne se confondent pas. 5° Donnez aux lèvres la position qui leur convient ; avancez-les ou retirez-les, suivant le cas. C'est sur le devant de la bouche que se fait toute la prononciation française. 6° Ne laissez pas tomber mollement la dernière vibration des mots, surtout du dernier mot ; c'est là qu'est l'âme de la phrase. 7° Ne passez pas au chapitre suivant avant que vous ne sachiez bien lire le précédent, quand vous devriez le répéter vingt

fois. 8° Enfin, gardez votre voix naturelle, ne la forcez pas, et tâchez de *parler*.

Dans la langue française il y a deux manières de prononcer : l'une qui convient à la conversation familière, et l'autre qui est propre au discours soutenu. C'est cette dernière que l'on trouvera indiquée dans les chapitres suivants.

DEUXIÈME PARTIE

—

LA PRONONCIATION

No 1.—L'Ecole (1)

Reprenez l'exercice sur les voyelles, p. 12.

Donnez bien le son *in* dans les mots je vi*ens*, il m'*in*struit, c'est bi*en*, mat*in*, *in*telligent, etc., et le son *an* dans les mots *en*fant, appr*en*dre, *en*seigne, correctem*en*t, ch*an*ter, *en*t*en*dons, souv*en*t, r*en*dent, b*an*c, gr*an*de, pl*an*che, *en*cre, *en*sem*b*le, comm*en*ce, *an*vant, t*em*ps, p*en*dant, tr*an*quille, att*en*tifs, etc.

Dites : vièn'-t'ô-ci—é nou-z'anfan—corekteman—déciné—volontié-z'a l'écol'—éclèré—noar—avèk (*art. toujours le* k)—nétoa-ié—ardoaz'—ancâdré—relié-z'ançambl'—je m'sèr de c'livr'—je doa m'trouvé-r'a tan-z'a l'école—toujour-z'êtr'—doiv-t'êtr'—pandan que l'mêtr'—reconéçan-z'a son-n'égar—reconéçance—aplikê—c'ë la la plu grand'—lë jan d'biin—protèj'.

Je suis à l'école.—Je viens à l'école pour apprendre quelque chose qui me soit utile.—Je suis un écolier.— Le maître m'instruit.—D'autres enfants viennent aussi à l'école pour apprendre. —Ces enfants sont mes camarades d'école.—Le maître enseigne, et nous, enfants, nous apprenons.—Nous apprenons à parler correctement, à lire, à écrire, à calculer, à dessiner et à chanter.—A l'école, nous entendons souvent parler de Dieu, et l'on nous y apprend le catéchisme et la prière.—Les enfants sages se rendent volontiers à l'école.

(1) Le *texte* de cette *deuxième partie* est emprunté au *Nouveau Livre de Lecture* de Th. Braun. Il a été modifié en plusieurs endroits, et augmenté de trois chapitres : *le Cultivateur, l'Etat et l'Eglise.*

La salle d'école est grande, propre et bien éclairée.—Il y a dans cette salle des bancs et des pupitres.—Les enfants sont assis sur les bancs.—Dans l'école se trouve une grande planche noire.—Le maître écrit avec de la craie sur cette planche.—Pour la nettoyer, il se sert d'un torchon.—J'ai une ardoise.—Celle-ci est bien plus petite que la planche noire.—Elle est encadrée.—Je puis effacer ce que j'ai écrit sur mon ardoise.—J'écris aussi sur le papier.—Pour cela il me faut de l'encre et une plume.—L'écriture sur le papier ne s'efface plus.—On ne peut écrire qu'une seule fois sur le même papier.—J'ai aussi un livre de lecture.—Il se compose de beaucoup de feuilles reliées ensemble.—Je me sers de ce livre pour lire.

—

La classe commence le matin vers neuf heures et l'après-midi à une heure.—Je dois me trouver à temps à l'école.—Mes livres et mes cahiers doivent toujours être en ordre.—Nous prions avant que les leçons commencent.—Nous faisons une prière pour demander à Dieu la grâce de nous assister pendant la leçon.—A la fin de la classe nous prions pour remercier Dieu.—Tous les enfants doivent être tranquilles et attentifs pendant que le maître parle et enseigne.—Les élèves sont partagés en groupes différents, suivant leur capacité.—Le maître s'occupe souvent d'un seul groupe en particulier.—Pendant ce temps les autres enfants sont sous la direction de moniteurs.

—

Le maître se donne beaucoup de peine pour instruire ses élèves.—Ceux-ci doivent être reconnaissants à son égard.—Comment montreront-ils leur reconnaissance ?—Ils doivent être sages et appliqués.—C'est là la plus grande preuve de reconnaissance qu'ils puissent lui donner.—Des enfants sages et appliqués deviennent intelligents, et acquièrent de l'instruction.—Leurs parents, leurs maîtres et tous les gens de bien les aiment.—Dieu les protége et les bénit.

No 2.—La Famille

Reprenez de nouveau les voyelles, p. 12.

Donnez bien le son *in* dans les mots suivants : chagr*in*, méde*cin*, r*ien*, ma*in*tenant, so*in*, a*fin*, soutie*n*, sa*int*, sa*int*e, etc.

Détachez du chapitre suivant tous les mots où se trouve le son *an*, et faites-en un exercice spécial sur cette voyelle. Faites attention à l'*ë* ouvert grave dans les mots apr*ès*, m*es*, l*es*, d*es*, j'ét*ais*, sav*ais*, pouv*ais*, aur*ais* (*orë*), ét*ait*, s*es*, av*ait*, dev*ait*, m*ais*, oubli*ait*, jam*ais*, ten*ait*, pr*ès*, ven*ait*, etc.

Dites : mèzon—ë nou-z'anfan—apartiènn-t'égal'man—èxèrce—soagne—él'vé—abill'man—fon v'nir—méd'cin—tou p'ti—je n'savë—me t'nir—je n'pouvë—je n'orë—chargé d'moa—je sé (*sais*)—soagné—èll' se t'në prë d'mon p'ti li—toujour-z'an n'èd'—ô-citô ke j'pu—d'évité l'mal—et d'më méchanc'té—lorske j'fu-z'acé gran—m'anvoaièr-t'a l'écol'—mint'nan-t'ancor—il-z'on soin d'moa—tou c'la—jamë je n'pouré—comand'man—onor'ra—lon-g'man—son-t'émé—ôtan' qu' je l'sui—si d'mon côté—si je m'condui-z'anvèr-z'eû—domèstik—obéiçan—modèst'—laborieû—ke s'il fesë parti d'la famill'—lë-z'anfan-z'ô-ci—chakun—ceû d'un cèrtèn-n'âj'—l'tan d'joué.

Après la classe, je retourne à la maison paternelle.—Là sont mes parents, mes frères et mes sœurs.—Mon père, ma mère et nous, enfants, nous formons une famille.—D'autres parents, tels que notre grand père, notre grand'mère, notre oncle, notre tante appartiennent également à la famille.—Dans une famille bien unie,

toutes les personnes s'aiment beaucoup les unes les autres.—Si l'une est heureuse, toutes les autres s'en réjouissent.—Le chagrin de l'une attriste toutes les autres.

—

Le père travaille pour sa famille et la nourrit. —Il cultive les champs, exerce un métier ou se livre à une autre occupation utile.—La mère soigne le ménage.—Le père et la mère se donnent beaucoup de peine pour élever leurs enfants.—Ils leur procurent la nourriture et les habillements.—Si un de leurs enfants est malade, ils font venir le médecin et achètent des remèdes.—Les petits enfants causent surtout beaucoup de soucis à leur mère.—Quand j'étais tout petit, je ne savais ni marcher, ni même me tenir sur mes jambes.—Je ne pouvais rien faire pour moi.—Je n'aurais pas vécu longtemps, si personne ne s'était chargé de moi.—Je sais qui m'a presque toujours porté sur ses bras, nourri, soigné et endormi par son chant.—Ma mère avait encore beaucoup d'autres choses à faire : elle devait coudre, tricoter, filer, laver, repasser et faire la cuisine.—Mais elle ne m'oubliait jamais.—Lorsque j'étais malade, elle se tenait triste et soucieuse près de mon petit lit.—Elle a passé bien des nuits sans dormir à cause de moi.—Mon père lui venait toujours en aide.

Aussitôt que je pus les comprendre, mon père et ma mère me parlèrent de Dieu, de Jésus-Christ, de la Sainte-Vierge, et m'apprirent à prier.—Ils me dirent ce qui est bien et ce qui

est mal.—Ils me recommandèrent de faire le bien et d'éviter le mal.—Pour me détourner du mal, ils me punirent de mes fautes et de mes méchancetés.—Lorsque je fus assez grand, ils me conduisirent avec eux à l'église et m'envoyèrent à l'école.—Maintenant encore ils ont soin de moi, afin qu'il ne me manque rien.—Ils se donnent beaucoup de peine pour faire de moi un homme sage, laborieux et bon.—Ils font tout cela, parce que c'est agir selon la volonté de Dieu, et qu'ils m'aiment bien.—Jamais je ne pourrai leur rendre le bien qu'ils me font.—Je serai reconnaissant, j'aimerai mes bons parents de tout mon cœur, et je prierai tous les jours pour eux.—Lorsqu'ils seront vieux et faibles, je serai leur soutien, en travaillant pour eux.—Le quatrième commandement dit: *Père et mère tu honoreras, afin que tu vives longuement.*

—

Mes frères et mes sœurs sont aimés de mes parents autant que je le suis moi-même.—Si de mon côté j'aime mes frères et mes sœurs, si je me conduis envers eux avec bonté et douceur, je rendrai mes parents bien contents, et je me conformerai à la volonté de Dieu.—Si les parents ne peuvent pas faire seuls l'ouvrage de la maison, ils prennent à leur service des domestiques, des journaliers et des servantes.—Les domestiques doivent être obéissants, modestes, fidèles et laborieux. — Les bons maîtres leur donnent la nourriture et des gages convenables, et les traitent avec la même bonté que s'ils faisaient partie de la famille.—Les enfants aussi doivent se bien comporter envers les domestiques; ils n'ont pas d'ordres à leur donner.

Chacun a sa besogne à la maison ; une activité constante y règne du matin au soir.—En dehors des heures de classe, les enfants doivent assister leurs parents autant qu'ils le peuvent. —Ceux d'un certain âge pourront soigner leurs sœurs ou leurs frères en bas âge, et trouveront une foule d'autres occupations en rapport avec leurs forces.—Un enfant sage aime le travail.— Les parents lui laisseront aussi le temps de jouer, et il pourra se réjouir de bon cœur, s'il a été sage et s'il a bien travaillé.

No 3.—La Maison

Reprenez l'exercice sur les consonnes, p. 14.

Dans le chapitre suivant surveillez l'articulation, et donnez toutes les consonnes avec énergie.

Faites toujours attention aux sons *in* et *an* : a*fin*, *intem*péries, *en* pe*n*te, *zinc*, pe*in*tre, li*nge*, orphel*ins*.

Dites : mèzon—an plèn-n'èr—bâtiss'—afin de s'garantir dẽ-z'intanpéri d'lèr—bouâ—pûill'—châci—pouvoar—domèstik—juska—logé-r'ançanble—on va—beur'—bôcou d'chôz—corekcion—on-n'anploa—mâçon—menuizié—cérurié—avoar recour-z'ô tapicié.

Les hommes ne peuvent pas toujours séjourner en plein air.—Ils se bâtissent des maisons, afin de se garantir des intempéries de l'air, des animaux nuisibles et des hommes méchants.— Il y a plusieurs choses à remarquer dans une maison.—Au dehors, on voit quatre murs, un toit, plusieurs fenêtres et deux portes.— Les quatre murs sont perpendiculaires.—Ils empêchent le froid et la pluie d'entrer par les côtés dans la maison.—Ces murs sont de pierre, ou de briques, ou de bois, ou même quelquefois de terre.—Le toit est la partie supérieure de la maison : il est en pente.—Il empêche la pluie

de tomber dans la maison.—Il est fait de planches, et recouvert le plus souvent de bardeaux, de fer-blanc ou de zinc.—Dans quelques pays les toits sont d'ardoises, de tuiles ou de paille. —Dans l'intérieur, le toit est soutenu par une charpente de bois.—Les fenêtres sont percées dans les murs.—Elles se composent de plusieurs vitres fixées dans un châssis de bois.—La lumière pénètre dans la maison par les fenêtres. —On peut les ouvrir pour renouveler l'air.— Dans quelques maisons, il y a de petites fenêtres; dans d'autres les fenêtres sont aussi grandes que des portes.—Les portes sont aussi percées dans les murs.—Elles sont faites de bois, et de manière à pouvoir s'ouvrir et se fermer facilement.

Dans une maison, il y a ordinairement plusieurs chambres.—Celle où l'on mange s'appelle la salle à manger, celle où l'on fait cuire les aliments s'appelle la cuisine, et celle où l'on couche, chambre à coucher.—Dans les grandes maisons, il y a aussi des chambres pour les étrangers, pour les enfants, pour les domestiques, et un salon de réception.

Il y a des maisons qui n'ont qu'un seul étage; d'autres ont deux ou trois étages, plus la cave et le grenier.—Dans les grandes villes, les maisons ont quelquefois jusqu'à six ou sept étages. —Elles sont très grandes, et plusieurs familles peuvent y loger ensemble.—On va d'un étage à l'autre par les escaliers.

Au grenier, on garde le vieux linge, les vieux meubles, les fruits, les graines, les herbes, et autres objets qu'il faut préserver de l'humidité.

Dans la cave, il fait assez humide.—La lu-

mière et la chaleur ne peuvent y pénétrer facilement.—On conserve dans la cave les légumes, le bois, les viandes salées, le beurre et beaucoup de choses qui, dans toute autre place se gâteraient, par suite de la chaleur ou du froid.

Il y a de petites et de grandes maisons.—La maison dans laquelle on tient l'école s'appelle maison d'école.—La maison habitée par monsieur le curé s'appelle le presbytère.—Il y a en outre des maisons de campagne, des maisons pour les orphelins, des maisons de correction pour les enfants qui ne sont pas sages, etc.

Pour bâtir une maison, il faut du temps et de l'argent. — On emploie un architecte, des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des peintres en bâtiments, des serruriers, des couvreurs, et quelquefois il faut aussi avoir recours au tapissier.

No 4.—Le Jardin

Reprenez l'exercice vocal, page 17.
Prononcez bien le mot *jardin*.
Dites : bôcou d'jan-z'on-t'un jardin—a avoar le jardin prë d'la mèzon—il y an n'a—dégâ dan l'jardin—anpéché—ordinair'-man—cél'ri—câré—sâblé—gâzon—ne f'ra pâ—le pluss' pocible (1)—potagé—cârott'—ognon—tomate—acézonn'man—cultivé-r' avantageûz'man—obligé—movèz-z'èrbe—béché—tou c'la doa-t'être fë | avèk bôcou d'soin é d'atancion.

Beaucoup de gens ont un jardin.—Ils y cultivent des légumes, des arbres fruitiers et des fleurs.—Les légumes sont très utiles dans un ménage.—C'est pourquoi l'on aime à avoir le

(1) Quand *plus* signifie *ne pas*, on prononce *plu ;* quand il signifie *davantage*, on dit *pluss* en faisant entendre la sifflante *s*. Cependant on dit : *plu* je l'contemple, *plu* je l'admire, *plu* d'hommes que de femmes, *plu* rare, etc.

jardin près de la maison.—Parmi les animaux domestiques il y en a qui circulent sans cesse; d'autres sortent de temps en temps seulement. —Ces animaux peuvent faire de grands dégâts dans le jardin.—Pour les empêcher d'y entrer, on entoure ordinairement le jardin d'une palissade ou d'un mur.—Le jardin est divisé en plusieurs carrés: dans l'un on plante des choux, dans un autre de la salade, dans un troisième du céleri, etc.—Entre les planches ou carrés se trouvent des allées.—Il y a des jardins dans lesquels les allées sont larges et sablées.—Les carrés et les plates-bandes sont ordinairement bordés de gazon et de fleurs.—Celui qui n'a qu'un petit jardin ne fera pas de larges allées, s'il veut que son jardin produise le plus possible.—On trouve dans presque tous les jardins des arbres et des arbrisseaux.—Un jardin dans lequel on ne cultive que des légumes s'appelle *jardin potager*.

—

Dans un jardin potager on cultive des pommes de terre, des choux, des carottes, des pois, du blé d'Inde, des salades, des cornichons, des asperges, des fèves, du céleri, du persil, des oignons, des raves, de la chicorée, des tomates, de la ciboulette, etc.—Plusieurs de ces plantes sont employées comme légumes, d'autres comme assaisonnement pour les mets.—Celui qui veut cultiver avantageusement son jardin est obligé de faire divers travaux, tels que: arracher les mauvaises herbes, fumer, bêcher, semer, planter, arroser.—Tout cela doit être fait avec beaucoup de soin et d'attention.

No 5.—Les Voisins

Répétez l'exercice spécial sur *in*, p. 20.

Dites : voazin, voazinage, conéçance, viv-t'an pë, (*ne dites pas :* pa), l'un vi-in, chakun, si l'un d'eû prospère.

A côté et vis-à-vis de notre maison se trouvent plusieurs autres maisons.—Les habitants des maisons qui sont situées près de la nôtre sont nos voisins.—Les personnes de notre voisinage sont nos connaissances.—De bons voisins vivent en paix entre eux : l'un vient avec plaisir au secours de l'autre, et chacun se réjouit si l'un d'eux prospère.

No 6.—Le Village

Reprenez l'exercice spécial sur *an*, p. 21.

Parcourez le chapitre suivant et détachez-en tous les mots en *in* et en *an :* habit*an*ts, fréqu*en*tes, souv*en*t, mo*in*s, jard*in*s, etc., que vous prononcerez avec leurs vrais sons.

Comme on a pu le remarquer dans les annotations précédentes, l'*e* muet s'élide fréquemment, pour donner plus de rapidité à la phrase ; mais il serait trop long de noter tous les mots où cette élision doit avoir lieu. Elle se fait généralement dans l'article *le* quand il n'est pas précédé de la vibrante *r ;* on dira avec élision, *dans l'clocher*, et sans élision, *par le monde ;* dans les adverbes, *sag'ment, fin'ment*, etc., excepté *noblement, sensiblement* et autres en *blement*. Quand il y a deux *e* muets de suite, un des deux s'élide, et c'est ordinairement le second. Quand il y en a plus de deux, il faut consulter l'oreille ; *que* s'élide plus difficilement.

Dites : form-t'un vilage—un bourk—fréquant-z'antr'eû—an kâ d'maladi—prèri—ke l'cloché—é-l'vé—bâss' cour—ba l'grin—instruman-z'aratoar—châru—châretT'—voatur—tâilleur—châron—mâcon—il a son domicil'—il y a—èll-z'invit' lë paroaciin-z'a prié—èll-z'anonc'-t'ôci—antéré—dan bôcou d'cim'tièr lë tomb' son marké d'un' croa d'bouâ-z'ou d'pièrr' avèk dë-z'inscripcion.

Plusieurs maisons situées les unes près des autres forment un village, un bourg ou une ville.

Les habitants sont en relations fréquentes entre eux, et peuvent s'assister, soit par le travail, soit en cas de maladie ou d'accident.

Dans le village, les maisons sont plus ou moins isolées, et ne forment pas des rangées régulières.—A côté des maisons se trouvent des prairies et des jardins.—Souvent elles sont entourées d'un si grand nombre d'arbres, que dans le lointain on n'aperçoit que le clocher et quelques toits.—Il y a de grands et de petits villages.

Les habitants du village s'occupent le plus souvent à labourer et à élever des bestiaux.—C'est pourquoi ils ont à côté de leurs maisons une grange, des étables, des écuries et une basse-cour.—Dans la grange on conserve et l'on bat le grain.—L'étable et l'écurie sont destinées aux animaux domestiques.—Dans la basse-cour on voit le fumier; on y voit aussi des instruments aratoires, tels que charrues, herses, rouleaux, charrettes et voitures.

—

Les habitants des villages ne s'occupent pas exclusivement d'agriculture; il y a aussi des tailleurs, des couturières, des cordonniers, des forgerons, des menuisiers, des charrons, des maçons, des bouchers, des boulangers, des marchands et des hôteliers.—Dans le village se trouve une école où s'assemblent les enfants pour s'instruire.—Ordinairement l'instituteur y a son domicile.—Dans presque tous les villages, il y a une église qui est le plus grand et le plus bel édifice de tout l'endroit.—Elle est surmontée d'un clocher qu'on aperçoit de loin.—Les cloches sont suspendues dans le clocher.—Elles

invitent les paroissiens à prier; elles les appellent aux divers offices qui se célèbrent dans l'église.—Elles annoncent aussi les baptêmes et les décès.—L'endroit où sont enterrés les morts s'appelle cimetière.—Il est situé près de l'église. —Il est clos de murs.—Dans beaucoup de cimetières les tombes sont marquées d'une croix de bois ou de pierre avec des inscriptions.—Beaucoup de personnes ont la touchante habitude de visiter les tombes de leurs parents.

No 7.—La Ville

Reprenez les exercices spéciaux sur *un* et sur *on*, pp. 22 et 23.
Ne chantez pas; ne traînez pas sur les mots.
Arrêtez, respirez souvent, très-souvent. Ex.: On trouve aussi | dans les villes | des pharmaciens.
Détachez du chapitre suivant tous les articles *les* et *des* que vous prononcerez bien, avec le son de l'ə ouvert grave.
Dites : aspë (en liant, *aspë-k'inportan*) — bâtî — bâtiman — colèj' — viëillar — hopital — murâill' — la plupar — profècion — avoka — profèçeur — magistra — rev'nu — icî on n'a — kinkâillë — braçeur — orë — ocupë — lë jan (1) — du lë — beur' — fromaj' — dë-z'eû — poaçon — volâill' — comestibl' — campagnar — achèt-t'ôci bôcou-p' ô citadin.

La ville a un tout autre aspect que le village. —Les maisons sont en général mieux bâties, plus régulièrement disposées, et plus rapprochées les unes des autres.—On y voit beaucoup de rues et de places entourées de bâtiments. — Communément, on y remarque de belles églises, de grandes écoles et d'autres édifices publics, tels que l'hôtel de ville, la cour de justice, la prison, un collége, un hospice pour les orphelins et les vieillards, un hôpital

(1) Le mot *gens* se prononce *jan*; excepté quand il signifie le personnel de la maison. On dit alors, en faisant entendre la sifflante : *Les jans' de ma maison.*

pour les malades.—Il y a des villes qui sont entourées de murailles, percées de portes qu'on ferme pendant la nuit.—Dans les petites villes, on se livre assez souvent à l'agriculture.—Les habitants des grandes villes sont, pour la plupart, des ouvriers, des marchands, des fabricants ; d'autres exercent une profession libérale, comme celle de médecin, d'avocat, de professeur ou de magistrat ; quelques-uns enfin vivent du revenu de leurs biens.—Les métiers qui s'exercent dans les villages s'exercent aussi dans les villes ; ici on a, en outre, des teinturiers, des tanneurs, des chapeliers, des tourneurs, des fondeurs, des quincalliers, des tonneliers, des barbiers, des serruriers, etc., etc.—On trouve aussi dans les villes des pharmaciens, des hôteliers, des brasseurs, des boulangers et des bouchers.—La ville se distingue encore du village en ce que plusieurs de ses habitants n'ont ni champs ni jardins ; aussi bien n'auraient-ils pas le temps de s'en occuper, puisqu'ils se livrent à un autre genre de travail. — Dans l'intérieur de la ville est une place servant de marché, où les gens des environs apportent à certains jours de la semaine du grain, des légumes, du lait, du beurre, du fromage, des œufs, du poisson, de la volaille, des fruits et d'autres comestibles, que les habitants de la ville achètent.—Les campagnards, de leur côté, achètent aussi beaucoup aux citadins (c'est ainsi qu'on nomme les habitants de la ville).

No 8.—Les Autorités

Reprenez l'exercice spécial sur *ë* ouvert grave, p. 23.

Dites : o-torité—mintiin (*in*)—èll' vèill-t-a c'ke—obsèrvé—transgrécé-r'inpunéman (1)—san l'aplikâcion d'cë loa—pèrsonn' ne s'rë-t'an sur'té—lë-z'abitan pèye dë-z'inpô (*in*)—ègzécuté—sout'nir—chak péyi a besoin d'solda—mint'nir—infant'ri—caval'ri—artill'ri—ôci—un co-r'armé (2)—bégné—l'armé d'tèrr'—de véço d'guèrr'.

Chaque pays a des chefs qui constituent l'autorité.—Les autorités s'occupent du maintien de l'ordre et de la sécurité publique.—Elles veillent à ce que les lois soient observées.—Nul habitant du pays ne peut transgresser impunément ces lois.—Sans l'application de ces lois, personne ne serait en sûreté pour ses biens, ni même pour sa vie.—Les habitants payent des impôts qui sont employés à faire exécuter les travaux d'utilité publique, à soutenir l'armée et les fonctionnaires de l'Etat.—Chaque pays a besoin de soldats pour se préserver des attaques des étrangers, et pour maintenir le bon ordre dans l'intérieur.—Tous les soldats réunis forment l'*armée* ou la *force armée* du pays, composée d'infanterie, de cavalerie, de génie et d'artillerie.—Il existe aussi, dans quelques pays, un corps armé qu'on nomme gendarmerie, et qui est spécialement chargé de maintenir l'ordre. —Les grands pays baignés par la mer ont, outre l'armée de terre, une flotte qui se compose de vaisseaux de guerre et qui constitue la marine de guerre.

(1) La dernière syllabe de l'infinitif, dans les verbes de la première conjugaison, conserve toujours le son de l'*é* fermé, même devant les mots commençant par une voyelle. Ex. : *doné-r'avèk joa*, et non *donè-r'avèk joa*.

(2) *un co-r'armé, co-r'a cor ;* mais au pluriel, *dë cor-s'armé*, et dans les grands mouvements, *cor-s'é âme, cor-s'é bien,*

De ce noble héros le *cor-s'inanimé*.

No 9.—Les Champs

Reprenez l'exercice spécial sur *a* aigu, p. 24.

Articulez fortement les consonnes finales dans les mots de*hors*, villa*ges*, s'étend*ent*, cultiv*e*, ter*re*, sei*gle*, or*ge*, avoi*ne* (*avoan'*), bet'ra*ve*, trè*fle*, fè*ves*, crol*tre* (*croatr'*), mu*rir*, laboureu*r*, nei*ge* (nèj'), ten*dres*, fai*bles*, jus*te*, etc. Prononcez bien *an* dans ch*amps*, ét*end*ent, c*am*pagne, pl*an*ter, cep*end*ant, pl*an*tes, v*ent*, t*emps*, vain'm*ent*; et *in* dans gr*ain*, l*in*, bi*en*faits, bi*ens*, pa*in*, quotidi*en*.

Dites : prèri—pouâ—cârott'—movèz-z'èrb'—tou c'la—ans'mancé—ki ë-c' ki—si tandre-z'é si fèbl'—anvoa—red'vabl' de tan d'biinfë—vèn'man—trô juste (1)—de l'prié—de le r'mèrcié. Articulez bien *di* dans *Dieu*.

En dehors des villages et des villes, s'étendent les champs et les prairies.—Dans les champs on cultive du grain (blé, seigle, orge, avoine), des pommes de terre, des pois, des fèves, des betteraves, des carottes, des navets, du trèfle, du lin, etc.—Pour que les fruits de la campagne puissent croître et mûrir, il faut que les hommes travaillent ; il faut labourer, semer, planter, herser, arracher les mauvaises herbes, etc., etc. — Cependant tout cela ne suffit pas. — Après que le laboureur a bien préparé et ensemencé son champ, qui est-ce qui conserve les grains confiés à la terre ?—Qui les fait germer, pousser et grandir ?—Qui recouvre de neige, pendant l'hiver, ces jeunes plantes si tendres et si faibles ?—Qui envoie la rosée, la pluie, le vent et le soleil pour faire mûrir les grains ?—Qui est-ce qui veille sur nos récoltes pour qu'elles ne soient pas détruites par les mauvais temps ? —C'est à Dieu seul que nous sommes redevables de tant de bienfaits.—Sans l'assistance de Dieu, l'homme travaillerait vainement.—Puisque tous

(1) Devant une voyelle, *tro-p'él'vé*.

les biens nous arrivent de Dieu, il n'est que trop juste de le prier, de le remercier chaque jour, et de lui dire : " Donnez-nous notre pain quotidien."

No 10.—Les Prairies

Reprenez l'exercice sur *â* grave, p. 26.

Ne trainez pas sur les mots, ne chantez pas ; mais parlez.

Coupez la phrase par de fréquents repos. Ex. : Bien des ruisseaux | grossiss'-t'au point | que leurs eaux sortent de leur lit | et inondent les prairies avoisinantes (*avoazinante*). Faites toujours attention au son *in* : b*ien*, certa*in*, po*int*, pr*in*temps, fo*in*.

Dites : prèri—l'èrb'—croa—proksimité—for-t'util'—excéciv'—parsemé d'fleur—dev'nu—deviin-t'insi du foin (*in*)—lë mouton lèm'—(*une seule vibration du l*)—segond'.

L'herbe croît dans les prairies.—Les prairies sont ordinairement situées à proximité d'une rivière ou d'un ruisseau.—Dans certains pays, on amène l'eau, par de petites tranchées, sur les prairies, pour favoriser la végétation de l'herbe. —Bien des ruisseaux grossissent au point que leurs eaux sortent de leur lit et inondent les prairies avoisinantes.—Ces inondations sont fort utiles, quand elles ne sont pas excessives.—C'est au printemps que l'herbe pousse, parsemée de fleurs.—Quel charmant coup d'œil que celui d'une prairie en été !

Lorsque l'herbe est devenue assez haute, on la fauche et on la répand sur le sol pour la faire sécher.—Elle devient ainsi du foin.—Le foin est la principale nourriture des bestiaux.—Les chevaux, les vaches, les moutons l'aiment beaucoup. —Il se conserve bien et pendant longtemps.—Dans certains pays on en récolte deux fois par an dans une même prairie.—Le foin de la seconde récolte s'appelle *regain*.—Chez nous, les

cultivateurs font paître leurs bestiaux dans les prairies, après la première récolte.

No 11.—Le Cultivateur

Reprenez l'exercice spécial sur *oi*, p. 28.

N'oubliez pas que *a* est aigu dans toutes les terminaisons des verbes : il étudier*a*, il tâcher*a*, il aur*a*, tu manger*as*, etc.

Faites toujours attention aux sons *in*, *an*, *oi*, *ë* ouvert grave. Surveillez la prononciation des consonnes *d* et *t* ; elles sont généralement articulées avec mollesse, surtout *di*, *du*, *ti*, *tu*. Appliquez fortement la langue au palais, mais sans la contraindre. Retirez les lèvres pour *di* et *ti* ; avancez-les pour *du* et *tu*. Ex. : *Di-di-di*-eû, *ti-ti-ti*-ran, *du-du-du*-reté, *Tu-tu-tu*-rin, *di*vine, mau*di*te, en*ti*er, pe*ti*t, li*ti*ère, *ti*tre, na*tu*re, frui*ti*ers, etc.

Dites : më-z'èll' ne l'fë—tu m'a dézobéi—tu n'an tir'ra—l'éta—obligé—adrécé—adrèss'—Dieû la voulu—pou-r'onoré—coopérateur—biinfezan—providance—respë—vokâcion—s'éforcera—fidèl'man—d'voar—son-n'ar—amélioré—lécé—aveugle—dicerneman—térin—ap'lé—profon—lë èrçaj'—complèt'man—amand'man—de l'subdivisé—parfèt'man—s'écoul'ra—ne s'ra—angrë—trèt'man—a profi—de s'mé—movèz-z'èrbe—métra—prèri—précieûz'man—lë p'ti bokaj'—la d'meur'—cë la—lë-z'oazô—pour protégé—moaçon—protèj'—mouch'rol—pik—angoul'van—chardonn'rë—mèrl'—jâzeur—goglu—moanô—méilleur—dévoran—prodigieûz'—il faut don lë-z'atiré (1)—ret'nir—déchir'ra—dë p'ti-z'oazô.

La terre nourrit tous les êtres vivants qui l'habitent : les plantes, les animaux et l'homme lui-même ; mais elle ne le fait qu'à une condition ; il faut la cultiver. — Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le jardin d'Eden pour le *cultiver* et le garder.—Il dit à Adam après son péché : Parce que tu m'as désobéi, la terre est maudite à cause de toi ; tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand

(1) Le *c* du mot *donc* est muet, excepté, 1o devant une voyelle, pour la liaison ; 2o quand *donc* est le premier mot de la phrase, ou du membre de phrase : *je pense, donk, j'ziste ;* 3o dans certains mouvements qui demandent de l'énergie :

Qui donk passe à cheval dans la nuit et le vent.

labeur ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.—Dans l'état d'innocence, la culture de la terre était pour l'homme une douce jouissance ; après son péché, elle devint son châtiment.—Le travail des champs a donc été imposé directement à l'homme par Dieu lui-même ; c'est ce qui fait son plus beau titre de gloire.—A l'agriculteur seul a été confiée la noble fonction de nourrir le genre humain tout entier.—Comme Joseph sous Pharaon, il est l'intendant de Dieu sur la terre.—Les personnages les plus illustres, les hommes les plus savants sont obligés de lui adresser cette prière que lui-même n'adresse qu'à Dieu : *Donnez-nous notre pain de chaque jour.*—Dieu l'a voulu ainsi, pour honorer, en l'humble personne du cultivateur, son coopérateur dans l'ordre de la nature, son associé dans les soins bienfaisants de sa divine providence.

Le cultivateur intelligent, pénétré de respect pour une si belle vocation, s'efforcera de remplir fidèlement les devoirs qu'elle lui impose.—Il étudiera son art avec soin, et tâchera d'améliorer la terre que ses pères lui ont laissée.—Il n'agira point en aveugle et avec un esprit de routine ; mais avec discernement, examinant la nature du terrain sur lequel il est appelé à travailler.—Si c'est un sol *argileux*, les *labours* seront plus profonds, les *hersages* plus multipliés ; il se servira même du *rouleau* pour pulvériser complètement la terre.—Au besoin il pratiquera ce que l'on appelle des *amendements*, en transportant une terre légère sur un sol compacte, afin de le subdiviser.—Il aura soin que les *rigoles*, les *fossés* et les *drains* fonctionnent parfaitement ; de cette manière l'eau s'écoulera,

le champ ne sera point inondé, ni le grain noyé. —Ce qui l'occupera surtout, ce sera la confection des *engrais* et le traitement des *fumiers*.— Les *litières*, le *purin*, la *chaux*, les *cendres*, le *plâtre*, les *eaux sales*, tout sera mis à profit ; car sans engrais et beaucoup d'engrais, il n'y a pas de bonne culture possible.—Il se gardera bien de semer tous les ans le même grain dans la même terre, ce qui l'épuiserait bientôt ; et pour détruire les mauvaises herbes, il mettra son champ en pré.—Un cultivateur qui a de bonnes prairies, et qui récolte beaucoup de foin, est toujours un cultivateur à l'aise.—Il mettra de l'ordre et de la propreté dans tout son domaine ; plantera des arbres fruitiers autour de sa maison, des arbres d'ornement le long des chemins, et conservera précieusement les petits bocages qui peuvent servir d'abri à ses animaux.—Les arbres sont la demeure naturelle des oiseaux ; c'est là qu'ils construisent leurs nids.—Or, Dieu a créé les oiseaux pour protéger les moissons, les légumes, les arbres, les fruits, contre les ravages des insectes.—Chaque oiseau mort, ce sont des millions d'insectes sauvés, et des millions d'insectes amènent la famine.—Celui qui protége l'oiseau travaille donc à écarter la famine ; et celui qui tue un petit oiseau, contribue à rendre le pain plus cher.—L'hirondelle, le martinet, le tritri, la fauvette, le moucherolle, le pic, l'engoulevent, le rossignol, la mésange, le chardonneret, le merle, l'étourneau, le grosbec, le jaseur, le goglu, le moineau, et même le crapaud, la chauve-souris, sont les meilleurs amis du cultivateur ; ils lui rendent des services incalculables, en dévorant une quantité prodi-

gieuse d'insectes.—Il faut donc les attirer et les retenir autour de la maison, en conservant précieusement les arbres qui peuvent leur servir de retraite.—L'enfant sage comprendra cette vérité ; il ne déchirera point l'écorce des arbres, et il ne détruira point les nids des petits oiseaux.

No 12.—Les Forêts

Reprenez l'exercice sur les voyelles, p. 12.

Donnez bien le son *in* dans les mots p*in*s, sap*in*s, *im*portants, so*in*, p*in*sons, gr*im*pe ; et l'*ë* ouvert grave dans les articles *les* et *des* aussi souvent qu'ils sont répétés de fois dans le chapitre suivant.

Dites : forê—il y an-n'a d'gran, de p'ti, de vieû-z'é d'jeunn' —m'rizié—noaié—un-n'arbr' ke nou d'von consèrvé-r'avèk soin (1)—économi domèstik—lë zoazô nich t'ordinèr'man—r'nar a sa tanièr'—dans l bokaj'—orignal—ouss'—lon-cèrvié—la même—ràr'—domaj'—volir l'—pâ fèr—lë poursuiv'-t'é lë tu—pèr-dri—for-t'èstimé—èksèlant'.

Dans les forêts, il y a beaucoup d'arbres : il y en a de grands, de petits, de vieux et de jeunes. —Ils ne sont point plantés en rangées, mais irrégulièrement.—Ordinairement on trouve dans les forêts des érables, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des pins et des sapins.—Le chêne, le merisier, le noyer, le pin, l'épinette rouge, l'épinette blanche, sont des objets de commerce très importants.—L'érable, le merisier, le hêtre, l'épinette rouge, l'épinette blanche, le bouleau, sont très précieux comme bois de chauffage.—L'érable est un arbre que nous devons conserver avec soin.—De sa sève, on extrait, par la chaleur, une matière sucrée qu'on appelle *sucre d'érable*, et que les enfants aiment beaucoup.—

(1) *Un-n'arbre, un-n'usage, un-n'homme, un* et non *une ;* conservez la nasalité. Dites de même : *aucun-n'homme, aucun-n'autre.*

Le sucre d'érable est très agréable au goût, et d'un usage journalier dans l'économie domestique.—La forêt est la demeure de beaucoup d'animaux.—Les oiseaux nichent ordinairement sur les arbres et dans les buissons.—Les pinsons, les merles, les fauvettes, les chardonnerets, les rossignols nous réjouissent par leur chant.—Le rusé renard a sa tanière dans la forêt où il se cache; le petit écureuil grimpe sur les arbres et saute de branche en branche, d'arbre en arbre; le lièvre et la perdrix se tiennent cachés dans le bocage.—L'orignal, le caribou, l'ours, le loup, le loup-cervier, le castor, ne demeurent que dans les grandes forêts; là même ils deviennent de plus en plus rares. —Quelques-uns de ces animaux causent souvent de grands dommages.—Le renard prend la volaille; le loup et l'ours volent les moutons, et quand ils sont affamés, ils s'attaquent à l'homme même.—Cependant on ne les laisse pas faire tranquillement; les chasseurs les poursuivent et les tuent.—La chair du lièvre et celle de la perdrix sont fort estimées.—L'ours, le castor, le renard, la loutre, la martre et le vison nous fournissent d'excellentes fourrures.

No 13.—Les Plantes

Reprenez l'exercice sur les consonnes, p. 14.

Articulez toujours avec énergie, et donnez une attention soutenue à l'*ë* ouvert grave dans les mots: m*ais*, jam*ais*, l*es*, d*es*, obj*et*, apr*ès*, *est*, tr*ès*, etc.

Dites: avèk leur fleur coloré—l'orneman d'la tèrr'—ou il ne croa pâ d'plante—dézolé—ce n'son—lë plant'-z'on d'la vi—croass'—vèrdoa—fleuriss'—nouritur—ègzisté—se décèch'—néécèr—cèrtin tan—âge—trôâ—interstice—négance—tige—an-n'une—rèzon—èll' fourniss'-t'aû-z'omm—produi—amploaié

—odeur—nuizible-z'a la santé—montrera—dira—caractèr—précôcion—il ne faû don pâ souété—s'aplik-t'a conêtr'—dicèrneman.

Les plantes, avec leurs fleurs colorées, leurs feuilles et leurs fruits, sont l'ornement de la terre.—Le lieu où il ne croît pas de plantes est triste et désolé.—L'or et l'argent, les pierres précieuses et les perles ont une valeur aux yeux des hommes, et cependant ce ne sont que des objets sans vie et sans mouvement.—Les plantes ont de la vie; elles croissent, verdoient, fleurissent, et portent des fruits.—Elles tirent leur nourriture de la terre; et, comme nous, elles ont besoin d'air pour pouvoir exister.—Dès que l'une de ces deux conditions indispensables vient à manquer, elles ne peuvent ni verdir ni fleurir: elles se fanent, se dessèchent, et leur vie touche à sa fin.—Même quand elles ont suffisamment ce qui leur est nécessaire, elles meurent après un certain temps.—L'âge auquel elles parviennent varie beaucoup suivant les espèces.—Les unes ne vivent qu'une seule année; d'autres deux, trois années, et davantage.—La racine de la plante s'enfonce ou dans la terre, ou dans les interstices des rochers et des murs.—Le collet de la racine donne naissance à la tige qui se divise en branches; celles-ci se subdivisent en une multitude de rameaux.—Les branches et les rameaux produisent à leur tour les feuilles, les fleurs et les fruits.—Il y a une grande diversité parmi les plantes; c'est pour cette raison qu'on les divise en arbres, en arbrisseaux, en herbes, en champignons et en mousse.

L'utilité des plantes est très grande.—Elles fournissent aux hommes et aux animaux la plus grande partie de leur nourriture.—Elles nous

donnent des matières premières pour nos vêtements, du bois pour construire nos habitations, et, outre le bois de chauffage, elles nous procurent une foule d'autres produits précieux.

Plusieurs plantes sont employées dans la pharmacie ; d'autres sont cultivées pour la beauté de leur forme et pour la couleur et l'odeur de leurs fleurs.—Parmi les plantes il y en a qui sont nuisibles à la santé, et qui peuvent même détruire la vie de l'homme : on les appelle plantes vénéneuses.—Votre maître vous montrera celles qui ont ce caractère et qui croissent dans l'endroit que vous habitez; il vous dira ensuite à quoi on peut les reconnaître, afin que vous puissiez prendre vos précautions. — Ne portez jamais à la bouche les fleurs ou les rameaux d'une plante que vous ne connaissez point.

On prépare quelquefois avec les plantes vénéneuses des remèdes salutaires : ces plantes si nuisibles ont ainsi parfois une grande utilité : il ne faut donc pas souhaiter qu'elles n'existent pas.—Tout ce que le bon Dieu a créé est utile, mais il est nécessaire que les hommes s'appliquent à connaître les propriétés de ces végétaux et qu'ils les emploient avec discernement.

No 14.—Les Elévations du Sol

Reprenez l'exercice vocal, p. 17.

Surveillez toujours les défauts signalés jusqu'à présent dans la prononciation des voyelles et des consonnes.

Ne donnez pas la phrase tout d'un trait, surtout si elle est un peu longue ; séparez les différents membres qui la composent par de légers repos. Exemples :

Les hommes | que l'on voit marché-r'au bas d'la montagne | paraissent t'ô-ci p'tits | que des poupées | et les arbres | ne

semblent pas plus grands | que dë z'arbrisseaux.—La partie inférieure d'une montagne | prend l'nom d'pied | et la partie supérieure | celui d'cime ou sommet.—Souvent-t'il se détache | du sommet des montagnes | une masse de nèige | qui s'grossit'en tombant | et couvre parfois | dans la vallée | des village-z'entiers.—Sur les flancs des montagnes | croass' dë-z'arbres | dë-z'arbrisseaux | et toutes sortes d'herbes.—Au pied | et dans la vallée | on voit des champs cultivés —C'est du sein (*in*) d'la terre | qu'on-n'èkstrë cës métaux | ainsi (*in*) que tous lë-z'autres. Les hommes | qui travaillent dans les montagnes | pour extraire le minerais | s'appellent minenrs | et les fosses d'extraction | se nomment minières.

Dites : partou-t'uni—par la il y a—coline—somë—lë r'gar—ambrass-t'un'—térin—trë biin | ôci (*sans liaison*)—boskë—râr'man—lë-z'un'-z'aû-z'aûtre—nèj'.

La surface de la terre n'est pas partout unie ; par-ci par-là il y a des élévations, des collines et des montagnes.—Les collines ne sont pas fort hautes, mais les montagnes ont une élévation plus considérable : il y en a quelques-unes qui vont jusqu'aux nuages.

En gravissant une montagne, on se fatigue beaucoup ; mais, par compensation, on jouit d'une belle vue lorsqu'on est arrivé au sommet. —Les regards, que rien n'arrête, embrassent une vaste étendue de terrain.—Du haut des montagnes, on voit des églises, des forêts, de belles vallées couvertes de verdure ; de là on distingue très bien aussi les villages environnants, leurs champs, leurs prairies et leurs bosquets.—Les hommes que l'on voit marcher au bas de la montagne paraissent aussi petits que des poupées, et les arbres ne semblent pas plus grands que des arbrisseaux —La partie inférieure d'une montagne prend le nom de pied ; la partie supérieure celui de cime ou sommet. —Les flancs s'étendent du pied de la montagne au sommet.—Rarement les montagnes sont iso-

lées, mais plusieurs sont liées les unes aux autres : c'est ce qu'on appelle chaîne de montagnes.—Les sommets des hautes montagnes sont stériles et souvent couverts de neige et de glaces éternelles.—Souvent il se détache du sommet de ces montagnes une masse de neige, qui se grossit en tombant et couvre parfois dans la vallée des villages entiers.—Cette masse de neige se nomme avalanche.—Sur les flancs des montagnes croissent des arbres, des arbrisseaux et toutes sortes d'herbes.—Au pied et dans la vallée on voit des champs cultivés.—Savez-vous d'où viennent le fer, l'argent et l'or ?—C'est du sein de la terre qu'on extrait ces métaux ainsi que tous les autres.—Les hommes qui travaillent dans les montagnes pour extraire les minerais s'appellent mineurs, et les fosses d'extraction se nomment minières.

No 15.—Les Enfoncements du Sol

Reprenez l'exercice spécial sur *in*, p. 20.

Articulez bien la dernière consonne du mot : plai*ne*, sé*pare*, hauteu*r*, s'appel*le*, peti*te*, gor*ge*, espa*ce*, ter*re*, caver*ne*, étroi*te*, obscu*re*, crevas*se*, etc. ; ainsi de suite, jusqu'à la fin du chapitre.

Dites : anfonc'man—un valon—un-n'èspâce—étroat'—sôvage—an c'kâ—térié—la plupar—naturèl'man—clâsse—apartiènn-t'ô-ci—soutérin—térin bâ—mar—marë—cont'nan d'l'ô—é se décéchan—ap'lé—lë-z'étan-z'é lë lak | son de c'nombre—lécé-r'écoulé—dévèrsoar—lë lak-z'ô contrèr'—vag-z'él'vé—ça ó la—filë—la riv' droat' | ë cèll' qui ë-t'a droat' | lorsqu'on s'figur' | être placé | au milieû du couran—déçandan—pézibleman—don l'sol—devièn'-t'impétueû—tor-ran (*deux r*)—orage—é qui n'dur'—form-t'un'—afluan—é l'androa-t'on s'fë la jonkcion | ë l'confluan—lë p'tit' rivièr'—von-t'é vièn'—dë véçô—dë batô—dë voa-iageur—dë marchandiz'—d'*un* lieû à *un*-n'aûtr'—lë fleuv'—lë rivièr'—dë pon d'bouâ—èll' a plu—mint'androa—biin k'èll' é pluzieur mouv'man—la ran-t'impotable—bâtiman d'guèrr'.

Les enfoncements du sol sont à sec ou remplis d'eau.—La plaine qui sépare le pied de deux hauteurs s'appelle une vallée.—Une petite vallée est un vallon.—Un vallon très étroit prend le nom de défilé ou de gorge.—Un espace creux dans la terre est une caverne.—Si la caverne est étroite et obscure, elle prend le nom de crevasse.—Les cavernes servent souvent de repaire aux bêtes sauvages: en ce cas on les nomme tanières ou antres.—Si ces cavités sont creusées par les animaux eux-mêmes, on les appelle terriers.—La plupart des terriers ont plusieurs issues.—Le plus grand nombre des cavernes se sont formées naturellement.—A cette dernière classe appartiennent aussi les souterrains sans issue extérieure.—Les terrains bas remplis de boue ou de mares se nomment marais ou marécages.—Quelques marais produisent de l'herbe, des roseaux, même des arbres. —L'enfoncement contenant de l'eau, et se desséchant de temps en temps, est une mare.—Les eaux qui séjournent dans les enfoncements sont appelées des eaux stagnantes.—Les étangs et les lacs sont de ce nombre.—Les étangs et les canaux sont l'ouvrage des hommes, et on les a construits de manière à pouvoir laisser écouler l'eau par des déversoirs.—Les lacs, au contraire, sont l'œuvre de la nature.—Ce sont de grandes masses d'eau, bordées de tous côtés par la terre, et sur lesquelles les vents impétueux produisent souvent des vagues élevées.

Dans les champs, dans la prairie, dans les bois circulent çà et là des filets d'eau, des ruisseaux, des rivières ou des fleuves.—Chacun de ces courants a deux rives, la rive droite et la

rive gauche ; la rive droite est celle qui est à droite lorsqu'on se figure être placé au milieu du courant, et avoir la face tournée du côté vers lequel l'eau coule.—Les ruisseaux ont parfois des rives élevées ; d'autres fois, presque plates.—Les rives sont parsemées d'herbes, de fleurs, de buissons, d'arbrisseaux et d'arbres.—Le creux dans lequel l'eau coule se nomme le lit.—En remontant un ruisseau, on arrive à un monticule ou à une montagne d'où l'eau sort, c'est ce qu'on appelle la source.—En descendant, on arrive à un endroit où le cours d'eau se jette dans un autre, c'est l'embouchure.—L'espace compris entre la source et l'embouchure est le cours.—Dans les plaines, les ruisseaux coulent paisiblement ; mais dans les contrées dont le sol est accidenté, quelquefois ils deviennent impétueux.—On donne le nom de torrent à un courant d'eau rapide qui est produit par les orages, ou par la fonte des neiges, et qui ne dure pas longtemps. — Les chutes d'eau presque perpendiculaires sont des cascades au cataractes.—Plusieurs ruisseaux, après s'être réunis, forment une rivière ; les rivières se déversent dans un cours d'eau qui, s'il se jette dans la mer, s'appelle fleuve.—Les rivières qui se jettent dans une rivière ou dans un fleuve en sont les affluents, et l'endroit où se fait la jonction est le confluent.—On navigue sur les petites rivières avec des barques, des nacelles ou des bateaux.—Sur les grandes rivières et les fleuves vont et viennent des vaisseaux, des bateaux à vapeur qui transportent des voyageurs et des marchandises d'un lieu à un autre.—Les fleuves et les rivières sont tra-

versés çà et là par des ponts de bois, de pierre, ou des ponts volants.

La mer est la plus vaste étendue d'eau ; elle a plus de mille lieues de longueur et de largeur, et dans maint endroit jusqu'à deux lieues de profondeur.—On la cite au nombre des eaux stagnantes, bien qu'elle ait plusieurs mouvements : vagues, flots, courants, marées, flux et reflux.—Le goût salé de son eau la rend imbotable. C'est sur la mer que naviguent les grands bâtiments de guerre et les bâtiments marchands.

No 16.—Les Animaux

Reprenez l'exercice spécial sur *an*, p. 21.

Donnez bien les sons *di*, *ti*, *du*, *tu*, dans les mots pe*ti*ts, sen*ti*ments, par*ti*e, rep*ti*les, ar*ti*culés, nourri*tu*re, *di*stinguent, c'est-à-*di*re, etc.

Soutenez toujours les articulations, surtout les articulations finales ; ne craignez pas de dépasser le but : te*rre*, nourri*ssent*, d'au*tres*, sauva*ges*, plusieu*rs*, fé*roces*, dévelo*ppent*, nourritu*re*, leu*r*, nécessai*re*, plan*tes*, etc., ainsi de suite, jusqu'à la fin du chapitre.

Dites : lë-z'aûtre peti—aprivoazé—sôvaj'—dév'lopp'—degré nécécèr'—peuv-t'éprouvé—fourniss'-t'a l'onim'—ègzécut-t'an-n'outr'—se nouris[illegible]t'eû même—dévor-t'ansuit'—naj'—a s'mou-voar—najoar—[illegible]oal'—énmi—ataké—rézonn'—distingue (*in*)—conviin (*in*)—instin (*in*)—indike (*in*)—doave—ke l'on n'peû-t'acé ladmiré—oazô—poaçon—molusk—zoofit'—plu-tar—on vou f'ra—clâss'.

La terre et les eaux nourrissent beaucoup d'animaux : les uns grands, les autres petits ; beaucoup sont apprivoisés, d'autres sont sauvages, plusieurs sont féroces.—Les animaux se développent par degrés, et la nourriture leur est nécessaire comme aux plantes.—Cependant ils se distinguent des plantes en ce qu'ils peuvent éprouver des sentiments de douleur, de

joie, et qu'ils se meuvent, c'est-à-dire, qu'ils changent de place quand bon leur semble.

Parmi les animaux apprivoisés, il en est que l'on élève près des maisons : ceux-ci fournissent à l'homme une partie de sa nourriture, de son habillement, et exécutent, en outre, les plus pénibles travaux.—D'autres animaux se nourrissent eux-mêmes, et vivent continuellement dans les champs ou dans les forêts.—Les animaux féroces habitent les forêts et les endroits déserts.—Plusieurs d'entre eux vivent de plantes, de graines et d'autres produits végétaux.—Les animaux rapaces, qui mangent de la chair, attaquent souvent les autres animaux et même l'homme qu'ils déchirent et dévorent ensuite.

Les animaux vivent dans la terre, sur la terre, dans l'air et dans l'eau.—Ils rampent, ils marchent, ils volent, ils nagent, et sont pourvus de divers organes qui les rendent propres à se mouvoir.—Les uns ont des pieds, des ailes; d'autres des nageoires.

Ils sont couverts d'une peau, de poils, de plumes ou d'écailles.—Ils peuvent se défendre contre leurs ennemis, et même les attaquer.—Ils ne réfléchissent ni ne raisonnent; néanmoins ils distinguent ce qui leur convient et ce qui ne leur convient pas.—Leur instinct leur indique ce qu'ils doivent faire ou ce qu'ils doivent éviter.—Cet instinct est tel que l'on ne peut assez l'admirer, et reconnaître la puissance de Celui qui les a créés et organisés.—Pour que l'on puisse distinguer entre eux plus facilement les animaux, on les a classés ainsi : mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, articulés, mollusques, zoophytes.—Plus tard on vous fera connaître quelques animaux de chacune de ces classes.

No 17.—L'Air

Reprenez les exercices sur *un* et sur *on*, pp. 22 et 23

Détachez tous les articles *les* et *des*, tous les mots où se trouve le son de l'*ë* ouvert grave, et prononcez-les.

Articulez avec soin les consonnes finales dans les mots: air, jelte, cesse, voi*les*, vi*te*, vi*vre*, nutriti*ves*, plan*tes*, sec, pur, terre, fenê*tre*, por*tes*, cham*bres*, etc.

Dites: l'ër, *et non* l'aër—partou t'ou—tèl'man subtil' ke nou n'pouvon la voar—avèk la min—mouv'man—souvan t'on remark ke lë branch-z'ë lë feuill—l'on-a'antan-t'alor'un brui—froass'man—peû-t'êtr' (1)—lë më-t'an mouv'man—un van douz'ë for-t'agréabl'—kan-t'il fë chô—rafréchi—êfréyan—parfoaz'il—ranvèrs'—lë voatur'—lë mèzon—dë rochë lë véço ki s'trouv-t'an mèr—biintô (*in*)—devin (*in*)—kon l'san-t'a pène—for-t'util'—moulin (*in*)—lë voal' déploaié—dirij' ôci—nou n'sorion—vèrdoaié—fleurir—contakt'—malsin (*in*).

Partout où nous nous trouvons, nous sommes entourés d'air.—Cette substance est tellement subtile que nous ne pouvons la voir; mais nous pouvons sentir l'air, lorsque nous courons ou lorsque nous faisons avec la main un mouvement plus ou moins rapide.—Souvent on remarque que les branches et les feuilles des arbres se balancent, et l'on entend alors un bruit causé par le froissement des feuilles et des branches. —Quelle peut être la cause de ce bruit?—L'air passe entre les branches et les rameaux des arbres, les met en mouvement, et produit ce bruit.—Nous disons alors: Le vent souffle, ou: Il vente.—Un vent doux est fort agréable, surtout quand il fait chaud, car il rafraîchit l'air.—Le vent très fort, qu'on appelle ouragan, fait un bruit effrayant, et peut causer de grands ravages.—Parfois il déracine les arbres, renverse les hommes, les animaux, les voitures, détruit les maisons, enlève les toits, brise les fenêtres, et

(1) L'adverbe se prononce *peu-t'êtr'*.

jette contre des rochers les vaisseaux qui se trouvent en mer.—Cependant l'ouragan cesse bientôt, et l'air devient tellement calme qu'on le sent à peine.—Le vent est néanmoins fort utile : il fait tourner les moulins, il souffle dans les voiles déployées des vaisseaux, de sorte que ceux-ci avancent vite et facilement.—Il dirige aussi les nuages qui rafraîchissent les campagnes par la pluie.

Nous ne saurions vivre sans air, puisqu'il faut que nous respirions continuellement de l'air nouveau, pour donner à notre sang toutes ses qualités nutritives ; les plantes non plus ne pourraient, sans cet élément, ni verdoyer, ni fleurir, ni porter leurs fruits.—L'air est tantôt froid, tantôt chaud, tantôt humide, tantôt sec.—Il n'est jamais tout à fait pur.—Les hommes, les animaux, les plantes, l'eau, la terre, sont continuellement en contact avec l'air.—Beaucoup de vapeurs rendent l'air malsain, surtout dans les endroits fermés.—Il faut, par conséquent, ouvrir très souvent les fenêtres et les portes des chambres, afin que les vapeurs malsaines puissent sortir, et que l'air pur les remplace.

No 18.—Les Nuages

Reprenez l'exercice spécial sur *ë* ouvert grave, p. 23.
Surveillez toujours les mêmes défauts.
Ne chantez pas, parlez.
Donnez bien les articulations, surtout les articulations finales.
Dites : nou voaion—prèsk' (*articulez*)—toujour (*articulez*)—nuage (*art.*)—mouvoar (*art.*)—ordinèr'man—gri-z'ou blan—d'un n'orage (*art.*)—bleûâtr' (*art.*)—noar (*art.*)—matin (*in*)—sôar (*art.*)—jour (*art.*)—doré—rouj-z'é brun—de p'ti—couvèr (*art.*)—tantô t'il-z'ofr' l'aspë—flokoneûz' (*art.*)—fantastik (*art.*)—tantô-t'il se prézant-t'an-n'une mass' informe—reçamblan-t'a dë sillon—brouillar—trë-z'épë—provienn'—courante (*art.*)—rézou-

t'an plui—tombe (*art.*)—alor (*art.*)—de p'tit' (*art.*) gout' (*art.*) fin' (*art.*) tomb' (*art.*) tou douc'man, c'ë çkon-n'apèll' petit' plui—ôkcéciv'man vite (*art.*)—batante (*art.*)—locale (*art.*)—cèl' ki n'tomb' ke sur un' cèrtô-n'étandu d'pé-yi—antié (*art.*)—é ke l'solèil (*art.*)—opôzé—ark (*art.*)—flokon d'nège—grélon—rafréchi—plante (*art.*)—le sol (*art.*)—de la j'lé—trô souvan—arôzé-r'a tan—c'ô Dieû (*art.*)—ki fë l'vé—de c'ke vou-z'avé fë—providance.

Nous voyons presque toujours des nuages se mouvoir dans l'air.—Ordinairement les nuages sont gris ou blancs; à l'approche d'un orage, ils sont bleuâtres et noirs; le matin et le soir d'un beau jour ils sont dorés, rouges et bruns. —Il y a de petits et de gros nuages, et, en temps pluvieux, le ciel paraît être couvert d'un seul grand nuage.—Les nuages nous apparaissent sous diverses formes: tantôt ils offrent l'aspect d'énormes masses floconneuses, avec les contours les plus fantastiques; tantôt ils se présentent en une masse informe; d'autres fois, ils forment de longues bandes, ressemblant à des sillons, etc.—Les nuages sont formés de brouillards très épais; ceux-ci proviennent des vapeurs qui s'élèvent de la terre, de la mer et des eaux courantes.—Lorsque l'eau des nuages se résout en pluie, elle tombe sur la terre; et nous disons alors qu'il pleut.—Quelquefois de petites gouttes fines tombent tout doucement, c'est ce qu'on appelle petite pluie ou bruine; dans d'autres temps, l'eau tombe en grande quantité et excessivement vite, c'est ce qu'on appelle giboulée, pluie battante, ondée ou averse.—On nomme pluie locale celle qui ne tombe que sur une certaine étendue de pays, et pluie universelle celle qui tombe sur un pays tout entier.—Quand il pleut d'un côté du ciel, et que le soleil brille du côté opposé, on voit dans les nuages un bel

arc de différentes couleurs, qu'on appelle arc-en-ciel.—L'air est quelquefois tellement froid, que les vapeurs qui se trouvent dans les régions supérieures se gèlent et tombent sur la terre sous la forme de grêle ou de flocons de neige. —Lorsque les grains de grêle sont très gros, on les appelle grêlons.—La pluie fertilise la terre et rafraîchit les plantes.—La neige couvre le sol et le préserve de la gelée.—La grêle peut nuire aux plantes, ce qui n'arrive que trop souvent.—Qui est Celui qui fait monter les vapeurs pour en former des nuages ?—Qui dirige les nues pour arroser à temps nos campagnes ?—C'est Dieu. C'est lui qui fait lever son soleil et tomber sa rosée sur les méchants comme sur les bons.—Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez fait toutes ces choses, et de ce que vous les conservez par votre divine Providence.

No 19.—L'Orage et les Eclairs

Reprenez l'exercice spécial sur *a* aigu, p. 24.

Articulez toujours avec énergie les consonnes finales : ora*ge*, éclai*r*, chaleu*r*, pla*nt*es, per*dent*, couleu*r* ver*t*e, flétri*r*, dessè*che*, crevas*se*, chau*de*, abondan*te*, etc.

Dites : tombé d'plui—pandan-t'une—sèzon—comanc'-t'a s'flétrir—se décèche—parèss'-t'abatu—sur le poin d'cédé-r'a cè-t'acâbleman—Dieû (*art. di*)—s'acumul'—devienn'-t'épèsse—ocup-t'un' grande—dan l'lointin (*in*)—roul'man—tonèrr'—deviin-t'obscur—frakâ—terrible (*rr*)—éfréyé—ça é la—trouvér'un n'abri—lë-z'animô d'la forë—l'épéceur—se hâte—rafréchi—se dicip-t'ansuite—é l'ciêl red'viin serin (*in*)—redev'nu pur—rèspir-t'alor—dë c'mouan—se sant'-t'a lèze—comanc'-t'a reprandre—biinfë—rèspe-k'anvèr Dieû—nou ne d'von pâ pour c'la—peur—nou d'von—nou t'non—nou n'pouvon—pèrmicion.

Lorsque la chaleur de l'été a duré longtemps, et qu'il n'est pas tombé de pluie pendant une bonne partie de cette saison, les plantes perdent

leur belle couleur verte et commencent à se flétrir.—Le sol se dessèche et se crevasse.—Les animaux paraissent abattus et faibles; l'homme semble avoir perdu sa force et son courage; il se traîne avec peine sous un soleil brûlant.—La nature tout entière est sur le point de céder à cet accablement universel, lorsque tout à coup, par la volonté de Dieu, on voit les nuages se réunir les uns aux autres dans l'atmosphère.—Les nues s'accumulent, deviennent épaisses, et occupent une grande partie du ciel. —On entend dans le lointain le roulement sourd du tonnerre.—Le ciel devient obscur, l'orage s'approche, des éclairs sillonnent les nues, et sont suivis d'un fracas terrible.—Les oiseaux sont effrayés, et volent ça et là pour trouver un abri.—Les animaux de la forêt se cachent dans l'épaisseur du bois, et les hommes se hâtent de chercher un refuge dans leurs habitations.—Il tombe d'abord quelques grosses gouttes, bientôt suivies d'une pluie chaude et abondante, qui rafraîchit la terre altérée.—Les nuages se dissipent ensuite et le ciel redevient serein.—Les plantes sont vivifiées; l'air est redevenu pur, et les animaux le respirent alors librement; dès ce moment, ils se sentent à l'aise et commencent à reprendre leur force et leur courage.—L'orage est un grand bienfait de Dieu.—La foudre tombe quelquefois sur les arbres ou sur les maisons, et cause parfois des dommages très considérables.—Le tonnerre et l'éclair font naître chez l'homme des sentiments de respect envers Dieu, et ils nous font connaître, en quelque sorte, la grandeur et la puissance du Créateur. —Nous ne devons pas pour cela avoir une peur

enfantine de l'éclair et du tonnerre, car nous devons nous persuader que Dieu est notre père, que nous tenons la vie de lui, que nous ne pouvons la perdre sans sa volonté et qu'un seul cheveu ne peut même tomber de notre tête sans sa permission.

No 20.—Le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune et les Etoiles

Reprenez l'exercice spécial sur *â* grave, p. 26.

Etudiez avec soin le chapitre suivant, et faites-en comme une récapitulation des leçons précédentes.

1° Articulez les consonnes avec énergie : *vivants*, *fleurs*, etc., donnant une grande attention aux consonnes finales : nua*ges*, gran*de*, voû*te*, cer*cle*, visi*ble*, etc., et aux syllabes *di*, *du*, *ti*, *tu* : mul*ti*tu*de*, mi*di*, *du* ciel, on *dit*, nous *di*sons, en*tier*, *Di*eu, etc.

2° Rendez bien les sons *in* : lointa*in*, *bien*, lo*in*, ma*tin*, s'été*int*, po*int*s, *in*visible, etc. ; *an* : *sem*ble, s'é*tend*, viv*ants*, pl*antes*, t*emps*, etc. ; *ë* : les, des, il *fait*, par*ait*, il est, apr*es*, etc. ; *oi* (oa) : cro*ît*re, vo*ir*, so*ir*, é*toi*les, la mo*i*tié, etc.

3° Evitez de lire lourdement et en prononçant tous les *e* muets ; dites : Lorsqu'il n'y a plu d'nuaj' dan l'air, nou r'markon-z'au d'su d'nou l'ciel.

4° Ne traînez point, ne chantez point ; mais dites les choses, parlez-les.

5° Ne négligez point les liaisons : partou-t'au centre, baissé-r'insensiblement, tantô-t'elle nous montre son disque, visible-z'au ciel, lorsque la nui-t'ë v'nu, etc.

6° Ne confondez pas l'*a* aigu avec l'*â* grave : le monde finit la, au-d'la, déja enflâmmée, n'éclaire pâs, phâses, etc.

7° Enfin ne donnez pas la phrase rapidement et tout d'un trait ; mais lisez-la doucement, et séparez-en les différents membres par de légers repos.

Dites : peu t'être (1)—vou-z'oré—un cèrcle—samblera—ki s'ra s'kon-n'apèli' votr'orizon—s'étan-t'ancor' biin-n'aû d'la—null' pa-r'aû ciel (2)—inombrable—im-mance (*deux m*)—le r'gardon—lé réyon—donn-t'a la tèr'—éclore—il fë-t'alo-r'obscur—avan ke l'soleil—deplu-z'an pluss'—é l'oro-r'illumine—anvoa—é l'vé—bécé-r'inçancibleman—amploayon—sambl' se l'vé—èst'—oman—ouèst'—occidan—sud'—une rë—croaçan—moatié dreate—tar

(1) Le verbe se prononce *peë-t'être*.
(2) Mais on dit *de par-t'en par*, *de parat'é d'autre*.

—de sè-t'an sè-jour—l'écla—déja écéyé—an-n'éta—écléré—a Dieû ki la fète—coloré—lë prèri-z'é lë chan—ki la fë—partout'ou il y a vi—biinfezante—gloare.

Lorsqu'il n'y a plus de nuages dans l'air, nous remarquons au-dessus de nous le ciel.—Celui-ci nous paraît comme une grande voûte.—Vous pensez peut-être qu'il touche dans le lointain à la terre et que le monde finit là ?—Mais il n'en est pas ainsi.—Si vous vous rendez à l'endroit où le ciel semble toucher la terre, vous pouvez encore voir bien loin autour de vous.—Placez-vous où vous voudrez, partout vous aurez autour de vous un cercle qui semblera unir le ciel à la terre ; vous vous trouverez partout au centre d'un cercle qui sera ce qu'on appelle votre horizon sensible.—La terre s'étend encore bien au-delà de votre horizon ; elle est comme une boule fort grosse, et ne touche nulle part au ciel.—Au firmament nous apercevons le soleil, la lune, et une multitude innombrable d'étoiles. —Le soleil est comme une immense boule enflammée.—Il donne tant de lumière qu'il éblouit nos yeux lorsque nous le regardons.—Les rayons du soleil donnent à la terre la lumière et la chaleur ; ils animent tous les êtres vivants : ils font croître les plantes, éclore les fleurs et mûrir les fruits.—Le soleil paraît se lever et se coucher, ce qui produit le jour et la nuit.—Pendant la nuit, il ne nous éclaire pas : il fait alors obscur et la tranquilité règne partout.—A l'approche du matin, avant que le soleil nous apparaisse, il commence déjà à faire un peu clair et nous disons alors : le jour commence ; ou, l'aube, le point du jour paraît.—La clarté s'accroît de plus en plus et l'aurore illu-

mine les nuages ; enfin le soleil lui-même paraît à l'horizon, et envoie ses rayons sur la terre.— A mesure que le soleil s'élève, ses rayons deviennent plus lumineux et plus chauds.—A midi, il est au point le plus élevé ; c'est alors qu'il donne le plus de chaleur.—Après cette heure, il commence à baisser insensiblement ; sa lumière et sa chaleur diminuent ; le soir approche, le soleil se couche, et la faible lumière qui nous éclaire encore pendant quelque temps s'appelle crépuscule du soir.—Cette lumière s'éteint graduellement de même qu'elle est apparue le matin.—Au crépuscule succède la brune qui est suivie de la nuit.—Le jour se divise en quatre parties qu'on nomme *matin*, *midi*, *soir*, *minuit*.—Nous employons de même quatre dénominations pour désigner les quatre points principaux du ciel, que nous appelons points cardinaux.—Le point du ciel où le soleil semble se lever s'appelle Levant, Est ou Orient ; celui où il paraît se coucher se nomme Couchant, Ouest ou Occident ; le point qui se trouve au milieu, entre le levant et le couchant, du côté où le soleil paraît à midi, se nomme Sud ou Midi ; celui qui se trouve de même au milieu, entre le levant et le couchant, mais du côté opposé à celui où le soleil se montre à midi, s'appelle Nord ou Septentrion.—Les vents principaux prennent leurs noms de ces différentes directions ; ainsi on dit vent du nord lorsque le vent nous vient du nord ; de même on dit vent d'ouest, vent d'est, vent du sud.—La lune, si calme et si sereine, nous éclaire pendant la nuit. —Tantôt elle nous montre son disque tout entier ; tantôt, la moitié ; elle paraît sous la forme

d'une faucille ; parfois même nous ne voyons rien de son disque argenté.—Lorsque la lune est cachée pour nous, nous disons qu'elle est invisible ; après quelque temps, elle commence à se montrer de nouveau, et nous l'appelons alors nouvelle lune.—Quelques jours après, nous remarquons une raie courbée ; c'est ce qu'on appelle le croissant.—Chaque jour on en voit davantage ; et au bout de sept jours, après la nouvelle lune, la moitié droite du disque est visible : c'est ce que l'on appelle le premier quartier.—Sept jours plus tard, la lune nous présente son disque tout entier, et on dit alors : Il y a pleine lune.—Sept jours après la pleine lune on ne voit plus que la moitié gauche du disque, et on dit alors : Nous sommes au dernier quartier.

Ces changements de la lune, qu'on appelle phases, se succèdent pendant tout le cours de l'année, à peu près de sept en sept jours.

Les étoiles sont visibles au ciel, lorsque la nuit est venue ; mais pour les bien voir, il faut que le ciel ne soit pas couvert de nuages.—Les étoiles sont également au firmament pendant le jour, mais nous ne les voyons pas, parce que l'éclat du soleil les rend invisibles.—Elles ne nous semblent pas égales en grandeur ou en éclat: les unes brillent très vivement; les autres ne luisent presque pas.—Avez-vous déjà essayé de compter les étoiles ?—Elles sont tellement nombreuses que personne ne serait en état de les compter.—Le soir, lorsque le ciel est parsemé d'une multitude innombrable d'étoiles, il nous vient dans la pensée que c'est Dieu qui a placé là ces beaux corps lumineux.—En voyant

la lune se cacher derrière les nuages, et nous envoyer la lumière pour nous éclairer pendant la nuit, nous pensons à Dieu qui l'a faite pour nous.—Quand, le matin, nous voyons le soleil se lever derrière les montagnes, dorer la cîme des rochers et colorer les prairies et les champs, nous pensons encore à Celui qui l'a fait, qui le dirige dans son cours, pour que cet astre puisse répandre partout où il y a vie, sa lumière et sa chaleur si bienfaisantes.—" *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament manifeste ses œuvres,* " a dit le Roi prophète.

No 21.—La Division du Temps

Reprenez l'exercice spécial sur *oi*, p. 28.

Surveillez encore le son *in* et les consonnes finales.

Articulez bien le *d* dans les mots *d*u, *d*es, pério*d*ik, *d*urée, or*d*inaire, *d*ivise, lun*d*i, mar*d*i, mercre*d*i, jeu*d*i, vendre*d*i, sam'-*d*i, *d*imanche, etc. ; et le *t* dans les mots au*t*our, *t*ou-*t*'au*t*re *t*emps, bicèks*t*il, cen-*t*'an form'-*t*'un siècle, sep*t*embre, oc*t*obre, etc.

Dites : entr' le l'vé é l'couché—s(ıçante—segonde—un peu pluce k'un bat'man du pou—solair'—proviin—de c'ke l'soleil—tèrrèstre (*deux r*)—a partir de c'moman—nou-z'éyon—le jour et la nuit | ensemble | ont toujours vingt-quatre heures | et ce jour de vingt-quatre heures | commence à minuit—de minuit-t'a midi | il y a les douze heures du matin | et de midi à minuit | les douze heures du soar—égal'man-t'u-n'ané—a un jour de pluce — mouâ — mârs, avrill (*l mouillé*), më, juin (*in*), juillë, ou (*août*)—novambre—jour-z'ouvrable—Sègneur.

LE JOUR

Le temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil est appelé jour.—Au jour succède la nuit.—Le jour et la nuit se succèdent régulièrement.—Parfois on comprend par jour la réunion d'un jour et d'une nuit.—Sous ce point de vue, le jour est divisé en 24 heures; chaque heure en soixante minutes ; et chaque

minute en soixante secondes.—Une seconde dure un peu plus qu'un battement du pouls.—Pour savoir quelle partie du jour est écoulée, on se sert d'horloges, de pendules, de montres, de cadrans solaires.—Le jour et la nuit ne sont presque jamais d'une égale longueur.—Ceci provient de ce que le soleil éclaire tantôt plus longtemps, tantôt moins longtemps la partie de la surface terrestre que nous habitons.—Si le jour est long, la nuit qui suit sera courte; si le jour est court, la nuit sera longue.—Ainsi nous avons la nuit la plus courte lorsque nous avons le jour le plus long.—A partir de ce moment, le jour décroît jusqu'à ce que nous ayons le jour le plus court et la nuit la plus longue.—Alors les nuits commenceront à décroître jusqu'à l'arrivée du plus long jour.—Le jour et la nuit ensemble ont toujours 24 heures, et ce jour de 24 heures commence à minuit.—De minuit à midi il y a les 12 heures du matin et de midi à minuit les 12 heures du soir.

L'ANNÉE

Le temps qui s'écoule pendant que la terre accomplit son voyage périodique autour du soleil s'appelle an ou année.—Tout autre temps d'égale durée se nomme également une année.—L'année ordinaire a 365 jours, et commence au 1er janvier.—L'année bissextile a un jour de plus.—Cent ans forment un siècle.—L'année se divise en douze mois.—Les noms des mois sont janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre.—Les mois de janvier, de mars, de mai, de juillet, d'août, d'octobre et de décembre ont 31

jours.—Ceux d'avril, de juin, de septembre et de novembre ont 30 jours.—Le mois de février n'en a que 28 dans l'année ordinaire, et 29 dans l'année bissextile, qui arrive tous les quatre ans. —L'année ordinaire est composée de 52 semaines et 1 jour.—Chaque semaine a 7 jours qui sont appelés : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche.—Les six premiers se nomment jours ouvrables ; le dimanche est consacré au Seigneur.—Outre le dimanche, on célèbre encore d'autres jours qu'on désigne sous le nom de fêtes ou jours fériés.

No 22.—Les Saisons

Reprenez l'exercice sur les voyelles, p. 12.

Donnez bien le son *in* dans les mots pr*in*temps, dev*ient*, sere*in*, jard*in*, ju*in*, pa*in*, vi*ent*, a*in*si, Sa*int*-Mar*tin*, *in*sensiblement, ma*in*, ri*en*, pa*tin*, so*in*, bi*en*, bi*ent*ôt, po*int*, etc.

Articulez nettement le *d* dans *d*iviso, *d*u, *d*e, *d*es, *d*eux, pro*d*uit, *d*éjà, pen*d*ant, *d*urant, mi*d*i, ver*d*ure, jar*d*iner, jar*d*in, *d*ans, *d*urée, *d*iminue, *d*iriger, or*d*inairement, *d*isparaissent, *d*ispenser, *d*ure, etc. ;

Le *t* dans prin*t*emps, au*t*omne, *t*erre, *t*out, cul*t*iva*t*eur, vê*t*u, l'é*t*é, cô*t*é, *t*ourmen*t*é, voi*t*ures, nourri*t*ure, pe*t*ites, *t*ombent, con*t*inuellement, for*t*ifier, sor*t*ir, etc. ;

Et la consonne finale dans qua*tre*, l'hiver, succè*dent*, jour, longueur, épo*que*, cha*que*, te*rre*, chaleur, nè*ge*, l'air, verdu*re*, dévelo*ppent*, l'her*be*, hau*te*, etc.

Dites : lë sèzon—pâk—nou véron—un peu pluce—de pluz'an pluce—se fond-t'antièr'man—dèv'lopp'—croass'—prèri—tou-t'ë rian-t'é âgréable—va avèk plézir—climâ—lë poaçon nage guéman—lë-z'anfan-z'ôci—keur—lë-z'oazô—Salomon—ogmante—parfoa-z'acâblante—nou gouton-z'an compansâcion—frécheur dë soaré-z'é dë nui—s'rize—grôzèille—l'otone—il fë souvan-t'un tan nébuleû-zé pluvieû—ça é la—pâçage—provizion—profon—révéillé—no-èl—violance—la j'lé—croa—fleurise r'pôze—râre—l'ègzèrciss' an plè-n'èr—trénô.

On divise aussi l'année en quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, qui se succèdent régulièrement.—Le printemps com-

mence le 21 mars, à l'équinoxe du printemps, quand les jours et les nuits sont d'égale longueur ; l'été, le 21 juin, époque des plus longs jours ; l'automne, le 21 septembre, à l'équinoxe d'automne ; et l'hiver, le 21 décembre, époque des plus longues nuits.

Nous remarquons que chaque saison produit de grands changements sur la terre.

LE PRINTEMPS

Le printemps commence vers Pâques.—Les jours à cette époque sont déjà assez longs ; et ils croissent encore pendant deux ou trois mois. —Durant tout ce temps, si nous remarquons le soleil à midi, nous verrons que chaque jour il s'élève un peu plus dans le ciel et que la chaleur s'accroît de plus en plus.—Alors la neige et les glaces de l'hiver se fondent entièrement ; l'air devient plus serein et plus doux ; la terre se couvre d'une nouvelle verdure, et partout se développent de belles fleurs.—D'un jour à l'autre les plantes croissent, l'herbe dans les prairies devient plus haute, les arbres se chargent de feuilles : tout est riant et agréable.

Le jardinier va avec plaisir dans son jardin ; le cultivateur éprouve de la joie, lorsqu'il visite son champ.—Les animaux semblent prendre une vie nouvelle et se ranimer.—Les hirondelles, les alouettes, les rossignols viennent de nouveau habiter nos climats.—Les oiseaux chantent dans la forêt, et commencent à construire leurs nids. —Les poissons nagent gaiement dans l'eau ; les abeilles et les papillons volent de fleur en fleur. —Les enfants aussi se réjouissent : ils se promènent, ils ont du plaisir à pouvoir reprendre

leurs jeux, et ils remercient de tout leur cœur Celui qui nous a donné cette agréable saison.— En nous promenant pendant un beau jour de printemps, soit dans le jardin, soit dans les campagnes ; en entendant le chant des oiseaux ; en voyant les belles fleurs, il faut que nous nous rappelions les douces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : " Voyez les fleurs des champs, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme la plus humble d'entre elles."

L'ÉTÉ

Le printemps finit le 21 juin pour faire place à l'été.—Nous avons alors les jours les plus longs et les nuits les plus courtes.—La chaleur augmente, et elle est parfois accablante.—Si, d'un côté, nous sommes tourmentés par la grande chaleur du jour, d'un autre, nous goûtons, en compensation, l'agréable fraîcheur des soirées et des nuits.—Dans cette saison, quelques fruits mûrissent assez tôt, tels que les cerises, les fraises, les groseilles.—Les champs jaunissent, on fauche le foin, on coupe le blé, et bientôt on voit des voitures chargées de gerbes se diriger vers le village.—Remarquez, mon enfant, la quantité de nourriture que, pendant l'été, chaque année nous donne.—Tout être vivant trouve, pendant cette saison, ce qu'il lui faut : la chenille, sa feuille ; l'abeille, sa fleur ; le bétail, son herbe, et l'homme, son pain.

L'AUTOMNE

Après l'été vient l'automne qui commence le 21 septembre et finit le 21 décembre.—La durée des jours, ainsi que la chaleur, diminue de plus

en plus.—Il fait souvent un temps nébuleux et pluvieux.—Parfois il y a en automne des jours très sereins, qui forment ce qu'on appelle l'été de la Saint-Martin.—On récolte, pendant cette saison, le reste des produits de la campagne et les fruits.—Le cultivateur s'occupe des labours. —Les fleurs disparaissent insensiblement ; les petites plantes meurent ; le feuillage jaunit, rougit, puis les feuilles tombent, dispersées çà et là par le vent d'automne.—Les oiseaux de passage nous quittent ; divers animaux font leurs provisions d'hiver ; d'autres tombent dans un sommeil profond pour ne se réveiller qu'à l'époque où ils pourront trouver leur nourriture.

L'HIVER

Quelques jours avant la grande fête de Noël, nous avons le jour le plus court et la nuit la plus longue.—C'est alors que commence l'hiver. —Il fait ordinairement très froid vers cette époque, et le vent du nord souffle avec violence. —La gelée rend la terre fort dure, et couvre les eaux d'une glace plus ou moins épaisse.— Il tombe de la neige ; les arbres et les arbrisseaux sont privés de leur feuillage ; et très peu conservent leur verte parure.—Rien ne croît, rien ne fleurit, rien ne mûrit : la terre se repose. —Il règne partout un silence profond.—Les oiseaux ne chantent plus, les animaux ne vont plus aux champs.—Les promeneurs sont plus rares.—Tout est couvert de neige.—Cependant, malgré la neige et le froid, l'hiver a encore ses charmes et ses beaux jours.—Nous ne restons pas continuellement dans nos maisons ; l'exercice en plein air est nécessaire pour fortifier

notre corps.—Les enfants surtout aiment alors à sortir pour glisser avec des traineaux sur la neige dure ou avec des patins sur la glace.—Ils doivent avoir soin de s'habiller bien chaudement avec des étoffes de laine ou avec de bonnes fourrures, pour ne point prendre de froid.—L'hiver dure jusque vers Pâques, fête où nous célébrons la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

No 23.—L'Homme

Reprenez l'exercice sur les consonnes, p. 14.

Surveillez toujours les mêmes défauts; faites attention surtout aux consonnes *d*, *l*, etc.; aux sons *in*, *an*, etc.; et aux articulations finales: protè*ge*, bou*che*, différen*tes*, etc.

Dites: Dieu la crée—image (*articulez*)—aprë—regar—nouz'aû contraire—du tron | et des membres—par deçu—dèrière—protège—humidité (*art.*)—noar—châtin (*in*)—crâne—remark' (*art.*)—bouche (*art.*)—oreill—tempe (*art.*)—principale (*in*)—pupile—pôpière—cile—objë—maître (*art.*)—jardin (*in*)—inombrable—aveugle—maleureû—dirigé (*art.*)—bléçure—sourci—distingué (*in*)—instruction (*in*)—certain (*in*)—ki n'enten pas-z ë sour—néçance—mu-ë—plindre—heureû—écouté-r'-avèk soin—obéir—remark—mâchoar—palë—boar—le né-sèrt'a fléré—odeur—odora—divèrse—m'avèrti—poin—join—nuk—bra—min—éyan—cin doa—index—l'oricu ër—le p'ti doa—jambe—articulâtion—in sance (1)—admirable (*art.*)—redrécé—moèl—roujâtre—n arâtre—lënèr (2)—keur—èstoma—intèstin—boayaû—rin (*in*)—ensemble—propriété—sentir—par du keur—reviin—më-t'en contakt—continuell'man—ki lèk-spir' tou d'suite—aprë z'avoar—broayé—condui-t'alimentèr—digéré—riin n'me fë mal—pézible—pâle—regar—son-n'èspri-t ë sombre—muzik—fez—l'aûtrefoa plézir—procur ra—më c'ë-t en vin—pâsse—gémi-t encor—dezir—ardoman—èsp oar—moman—më-z'éface—éta—fin—soaf—gourmandize—râre—délica—dire—friandize—devenir—risk—boaçon—vin—poa on—n'a d'sance—s'an-ivre—s atire—anticipé—instru—onorable—

(1) *Un sance, un homme de sance.* La sifflante se fait toujours entendre, excepté dans les mots composés: *contre-sens, bon-sens, sens-commun*, qui se prononce *contre-san, bon-san, san-commun.*

(2) Au singulier, dites un *nerfe.*

tro-p'a s'paré | ë-t'un fatte — inutile — tandi kil — méilleur — lë jan vaniteû — atinte — en se séran — le co-r'umin — mèrvéilleûz'-man — digne — l'âme — je n'pui voar mon-n'âme — kèlke chôze — santiman — réflèksion — pa-rapor-t'a leur kalité — leur-z'uzage — croa-t'é fleuri — pepin — moulin — matin — pouâl (1) — imprudance — cèrtin — cultive — soin — un u'enfan-t'ë paréceû — apliké — d'indiké — lë-z'éfê — donk, mon-n'âme — Dieû — dev'nir par la — bien | ou mal — ki pèrçoa — ki distingue — c'ke j'voa | é c'ke j'compran — pensé-r'é comprendre — envèr-z'eû — dire — mantir — je pui-z'aû contrèr — distrë — ètt' cétéra — mon-âm'a don — vincre — m'acistera — si je n'labandonne poin — invoke — sin-t'èspri — éclèr'ra — lë lar-m-ô-z'ieû — ton r'pâ-z'avèk lui — colère — tézé-vou — akcë — aveugle — heureû — mauvè-z'inspirâcion — croatre — ce s'ra — doave — mour'ra — nou-z'oron — réçucite.

La créature la plus noble et la plus parfaite qui habite la terre est l'homme.—Dieu l'a créé à son image.—Après que l'homme eut défiguré cette image par le mal, le Sauveur est venu pour lui rendre sa première splendeur. Nous avons un corps mortel et une âme immortelle.

LE CORPS

Notre corps est, sous tous les rapports, de beaucoup supérieur à celui des animaux.—Les animaux portent leurs regards vers la terre : nous, au contraire, nous portons les nôtres vers le ciel où est notre véritable patrie.—Notre corps se compose de la tête, du tronc et des membres.—La tête est couverte de cheveux par-dessus et par-derrière.—Ces cheveux la protégent contre l'humidité, le froid et les atteintes des corps durs.—La tête est la plus belle partie du corps de l'homme.—Il y a des cheveux de différentes couleurs : des noirs, des châtains, des roux, des blonds et des blancs.—La partie

supérieure de la tête s'appelle le crâne.—Le devant de la tête se nomme le visage ou la figure.—Dans le visage, on remarque le front, les yeux, le nez, les joues, la bouche et le menton.—Aux côtés de la tête on remarque les oreilles et les tempes.

Les yeux, qui se trouvent placés dans des cavités, se composent de diverses parties, dont la principale est la pupille qu'on appelle aussi prunelle.—Les yeux sont recouverts par des paupières bordées de cils.—Les yeux sont les organes de la vue.—Je puis voir la forme, la grandeur, la couleur et bien d'autres qualités des objets.—Je vois mes parents, mes frères, mes sœurs, mon maître, mes amis et beaucoup d'autres personnes.—Je vois le jardin avec ses arbres et ses fleurs.—Je vois le firmament, le soleil, la lune et la multitude innombrable des étoiles.—De quel avantage les yeux ne nous sont-ils pas à l'école ?—Que l'aveugle est malheureux !—Quel bonheur pour moi de jouir de la vue !—Je veux faire un bon usage de mes yeux et ne jamais regarder des choses défendues.—Les yeux sont placés de telle sorte que nous pouvons les mouvoir et les diriger dans toutes les directions.—Ils sont d'une grande sensibilité ; une légère blessure à l'œil cause de grandes douleurs et peut avoir des suites funestes.—Aussi remarquez bien de quelle manière ils sont protégés : ils sont enfoncés dans la tête, entourés d'os très-forts, surmontés de sourcils qui arrêtent la sueur du front, et ils sont garnis de paupières qui les recouvrent pendant le sommeil.

Aux deux côtés de la tête, on remarque les

oreilles, organes de l'ouïe.—Au moyen de ces organes, j'entends ce que disent mes parents, mes maîtres, mes frères, mes sœurs, mes compagnons d'école, et tous ceux qui parlent.—Je puis distinguer aussi, par l'ouïe, si les personnes que j'entends sont gaies ou tristes; si elles sont contentes ou non de moi.—Je puis entendre de même le chant et la musique.—L'ouïe facilite l'instruction.—Elle nous avertit de certains dangers pendant le jour et pendant la nuit.—Celui qui n'entend pas est sourd.—Lorsqu'un enfant est sourd de naissance il reste également muet, et on l'appelle sourd muet. — Le sourd-muet est fort à plaindre et souvent très malheureux. —Heureux celui qui entend; et doublement heureux celui qui comprend !—Je veux écouter avec soin ce que mes parents, mes maîtres me disent, et leur obéir.

Dans la face, on remarque la bouche composée des lèvres, de la mâchoire, des dents, de la langue et du palais.—Nous nous servons de la bouche pour parler, pour manger, pour boire, pour respirer, pour chanter, pour prier.—Les parties de la bouche qui sont nécessaires pour parler s'appellent les organes de la parole.—On peut parler vite ou lentement, haut ou bas, intelligiblement ou inintelligiblement. — Les organes de la saveur ou goût, sont la langue et le palais.

Le nez sert à flairer et à respirer.—Parmi les objets, il y en a qui répandent une odeur agréable; d'autres une odeur désagréable. — Par l'odorat, je puis distinguer les diverses qualités des aliments: l'odorat m'avertit de ne point manger les choses répugnantes ou nuisibles.—

Le cou joint la tête au corps.—Le derrière du cou s'appelle la nuque ; le devant, la gorge.—Les membres sont attachés au corps.—J'ai deux bras ; chacun d'eux est terminé par une main ayant cinq doigts.—Les noms des doigts sont le pouce, l'index, le medius, l'annulaire, l'auriculaire ou le petit doigt.—Au moyen des bras et des mains, je puis faire diverses choses.—J'ai aussi deux jambes auxquelles se trouvent attachés les pieds, qui ont, comme les mains, cinq doigts.—Je me sers des pieds pour me transporter d'une place à une autre en marchant, en sautant ou en courant.—Les membres, pour être propres au mouvement, sont pourvus d'articulation.—Aux doigts des mains et des pieds se trouvent des ongles.—J'ai cinq sens, qui sont : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher.—Quatre de ces sens ont leur siége à la tête : le toucher est répandu sur toute la superficie du corps.

La charpente du corps s'appelle squelette.—Elle est composée d'un grand nombre d'os unis entre eux d'une manière si admirable, que nous pouvons, avec la plus grande facilité, marcher, courir, sauter, nous courber, nous redresser, travailler ; en un mot, faire presque tous les mouvements que nous voulons.—Parmi ces os, quelques-uns renferment de la moelle.—Les os sont entourés de chair, et cette chair est recouverte d'une peau.—Selon les races la peau est blanche, jaune, brune, rougeâtre ou noirâtre.—Dans la tête se trouve le cerveau ; dans l'épine dorsale, la moelle épinière d'où partent les nerfs.—Dans le haut du tronc sont placés le cœur et les poumons ; dans la partie inférieure du tronc

se trouvent l'estomac, les intestins ou boyaux unis par le mésentère, le foie, la rate et les reins.

Du cerveau, par la moelle épinière, partent les nerfs qui se dirigent dans toutes les parties du corps.—Les nerfs ressemblent à des fils blancs et très déliés.—Ils se trouvent dans toutes les parties du corps : dans les yeux, dans les oreilles, dans le nez, dans la langue, sous la peau, partout, excepté dans les ongles et dans les cheveux.—Ce sont les nerfs qui donnent au corps la propriété du toucher, aux yeux celle de la vue, aux oreilles l'ouïe, au nez l'odorat, et à la langue la propriété de la saveur.—Je puis sentir le battement de mon cœur.—Le sang part du cœur par les artères pour circuler dans tout le corps, et il revient au cœur par les veines.—La respiration porte l'air dans les poumons et l'y met en contact avec le sang.—Je respire continuellement de l'air par le nez et par la bouche ; et cet air parvient par la trachée dans les poumons qui l'expirent tout de suite.—L'homme, placé dans un endroit où il ne pourrait respirer, par exemple dans l'eau, devrait infailliblement mourir.—Les aliments, après avoir été broyés dans la bouche, entrent par le gosier et par le conduit alimentaire dans l'estomac, où ils sont digérés.—Le corps peut être grand ou petit, fort ou faible, bien portant ou maladif.—Quand je suis bien portant rien ne me fait mal.—Je suis gai et de bonne humeur : je suis alors disposé à apprendre et à travailler.—Tout ce que je mange et bois me semble bon, et mon sommeil est paisible.—Le malade éprouve de vives douleurs.—Sa figure est pâle et son regard est terne.—Son esprit est sombre, et il n'est point

disposé à apprendre.—Il est indifférent au jeu, au chant, à la musique, et à tout ce qui lui faisait autrefois plaisir.—Quoiqu'il garde continuellement le lit, il ne dort pas, et il ne trouve pas de repos.—La nuit lui semble bien longue, et il soupire après le jour, espérant que celui-ci lui procurera du soulagement.—Mais c'est en vain, car le jour se passe, et ce pauvre malade gémit encore ; dès lors il désire ardemment la nuit dans l'espoir de trouver quelques moments de repos.—Mais hélas ! pas encore de repos !—Le moment de la convalescence n'est pas arrivé pour lui.—Qu'il est grand le bonheur de se porter bien !

Pour conserver mon corps en état de santé, il faut que je prenne de la nourriture.—Je mange quand j'ai faim et je bois quand j'ai soif.—Celui qui mange ou boit trop, se rend malade et commet le péché de gourmandise.

Les aliments nous sont fournis en partie par le règne animal, en partie par le règne végétal. —Toute notre nourriture doit être propre, saine et substantielle.—Cependant il n'est pas du tout nécessaire de prendre des aliments rares et délicats ; il est même dangereux de s'y habituer.—La gourmandise est la voie qui mène directement à la mendicité.—Cela veut dire que celui qui aime trop les friandises et les choses exquises s'expose à devenir pauvre.—Le gourmand risque, en outre, de nuire à sa santé, et de devenir un menteur ou un voleur.—La meilleure boisson, c'est l'eau fraîche.—La bière, le vin et le café sont moins salutaires.—Évitez surtout de prendre de l'eau-de-vie : c'est un véritable poison.—Quiconque boit trop de spiritueux de-

vient ivre.—Un homme ivre ne peut ni marcher ni se tenir sur ses jambes : il chancelle et tombe. —Il parle difficilement, et rien de ce qu'il dit n'a de sens.—Souvent il blasphème, il jure et parfois il se rend coupable de grands crimes.— Celui qui s'enivre très souvent devient stupide et perd le goût du travail; il ruine sa santé, s'attire le mépris d'autrui, devient misérable sous tous les rapports, et se prépare une mort anticipée.

Il faut que le corps soit couvert de vêtements pour être préservé de l'intempérie des saisons. —Mes vêtements sont bons, lorsqu'ils sont propres et non déchirés.—De riches habillements ne rendent ceux qui les portent ni plus sages ni plus instruits.—L'habit ne rend pas l'homme honorable.—Celui qui aime trop à se parer est fat et orgueilleux.—Il dépense son argent à acheter des objets inutiles, tandis qu'il pourrait en faire un meilleur usage.—Parmi les gens vaniteux il y en a qui portent atteinte à leur santé en se serrant trop fortement le cou ou la poitrine.—La vanité entraîne à d'autres fautes et à d'autres folies.—Le corps humain a une forme gracieuse; il est merveilleusement organisé; nous y trouvons mille détails dignes de notre admiration.—Cependant la partie la plus noble de l'homme est l'âme qui est unie au corps.

L'AME

Je ne puis voir mon âme; elle est immatérielle.—S'il m'arrive quelque chose d'agréable, j'éprouve de la joie; les choses désagréables au contraire, me contrarient, me rendent triste.— Ce n'est pas le corps qui éprouve ou de la joie

ou de la tristesse, mais bien l'âme, et c'est pourquoi on dit : *L'âme a du sentiment.*

Je puis faire des réflexions sur les objets, par rapport à leurs qualités, à leurs usages, et aux lieux d'où ils proviennent.—Je puis faire en moi les réflexions suivantes concernant un arbre : il est vert ; il croît et fleurit ; il nous donne des fruits ou du bois ; il est provenu d'un pepin.—De même je puis faire diverses réflexions touchant une chaise, une table, une fenêtre, le papier et une multitude d'autres objets.

En voyant à travers la fenêtre que les branches et les feuilles d'un arbre se meuvent, je fais la réflexion suivante : L'arbre se meut *parce qu'il fait du vent.*—Je réfléchis sur la *cause du mouvement.*—Lorsque je vois tomber de la pluie, je pense ceci : *La pluie rend la terre humide ;* je me représente *les effets* divers de la pluie.—Je suis en état de trouver les *effets* produits par diverses *causes*, et les *causes* qui ont amené un de ces effets.—Il fait chaud dans une place.—Sur l'eau se forme de la glace ; la glace et la neige se fondent.—Les ailes d'un moulin à vent, ainsi que la roue d'un moulin à eau, tournent. Au soir on est fatigué ; le matin, au contraire, on est réconforté et réjoui : tous ces effets proviennent de causes que je puis facilement trouver.

On allume le feu dans le poêle.—On commet des imprudences dans l'usage du feu.—Certain jardinier est paresseux, il néglige son jardin.—Un autre travaille, il cultive ses terres avec beaucoup de soin.—Un enfant est paresseux, un autre est appliqué.—Ce sont des causes dont il m'est facile d'indiquer quels seront les effets.

—Donc, mon âme pense, réfléchit : ou, en d'autres termes, *elle a la faculté de penser.*

Je puis comprendre lorsque mes parents me disent : Dieu est le créateur et le conservateur de toutes choses. — Dieu nous aime ; nous sommes dans le monde pour l'aimer, pour faire ce qu'il nous commande, et devenir par là éternellement heureux.

Je puis concevoir ce qui est vrai ou faux, ce qui est bien ou mal.—C'est mon âme qui perçoit, qui comprend et qui distingue tout cela.—C'est d'après ces considérations qu'on a dit : *L'âme a de la raison.*

Ce que je vois et ce que je comprends est peu de chose.—Quoique d'autres personnes puissent penser et comprendre plusieurs choses, elles sont encore loin de savoir tout —Elles voient certains effets dont elles ne peuvent trouver les causes, et elles se trompent d'ailleurs très facilement. — Elles tiennent parfois pour vrai ce qui est faux et pour faux ce qui est vrai ; elles ne considèrent pas toujours le bien comme bien et le mal comme mal.

Je puis obéir à mes parents, cependant je puis aussi me montrer désobéissant envers eux. —Je puis dire la vérité, mais aussi je puis mentir.—Je puis dire mes prières avec ferveur ; je puis, au contraire, être fort distrait en les récitant.

Je veux ou je ne veux pas être obéissant.—Je veux ou je ne veux pas dire la vérité, etc.—Entre plusieurs actions, je puis choisir celle qui me convient.—Je puis vouloir ou approuver l'une, et ne pas vouloir ou désapprouver une

autre.—Mon âme choisit ; elle veut ou elle ne veut pas.—*Mon âme a donc la libre volonté.*

Je devrais toujours choisir, vouloir et faire le bien et jamais vouloir faire le mal.—Certes, je suis faible pour faire le bien ; et j'ai une tendance pour le mal, pour le péché.—Le penchant vers le mal, je puis le vaincre avec l'assistance et la grâce de Dieu.—Dieu m'assistera certainement si je ne l'abandonne point, si j'invoque son aide et si je fais moi-même des efforts pour mon salut.—Alors le Saint-Esprit éclairera mon esprit qui appréciera mieux ce qui est bien et ce qui est mal ; il me donnera l'intelligence pour distinguer le mal du bien ; il m'inspirera l'amour pour le bien et l'horreur pour le mal ; il me fortifiera pour que je puisse faire le bien et éviter le mal.—Dieu m'aidera toujours, si je m'adresse à lui avec confiance, et si je reçois dignement les saints sacrements.

En voyant un pauvre enfant qui demande, les larmes aux yeux, un morceau de pain, une voix intérieure me dit : Partage ton repas avec lui !—Quand je suis tenté d'excuser mes fautes, cette voix me dit : Point de mensonge !—Si mes camarades m'excitent à la colère, cette voix me dit : Taisez-vous, calmez-vous ; ne dites rien dans un accès d'emportement ; la colère est aveugle, elle ne distingue pas entre le vrai et le faux.—C'est Dieu qui parle par cette voix, qui m'excite au bien et qui me détourne du mal.—C'est sa voix même, c'est la voix de Dieu ; elle est appelée la *conscience.*

Chaque fois que j'écoute la conscience et que je suis ses conseils, elle me dit : *Vous avez bien fait.*—C'est alors que j'ai la conscience pure, et

que je me sens content et heureux intérieurement.—Si, au contraire, je me livre aux mauvaises inspirations, la conscience me tourmente par des reproches insupportables.—Dans ce dernier cas, j'ai la conscience troublée, mon esprit n'est pas tranquille, et je suis mécontent de moi-même.—Puissé-je conserver pure ma conscience !—Que Dieu m'aide à croître en vertu comme je croîs en âge.

On m'annonce très-souvent qu'un enfant ou un adulte est mort : un jour ce sera mon tour de mourir ; car tous les hommes doivent mourir.—Mais ce n'est que mon corps qui mourra, mon âme est immortelle.—Elle vivra éternellement.—A l'heure de la mort, l'âme se sépare du corps jusqu'au jour de la résurrection, pour être récompensée ou punie, selon la conduite que nous aurons tenue sur la terre.

Le corps est enseveli et reste dans le tombeau jusqu'à ce qu'il ressuscite, par N. S. Jésus-Christ.

No 24.—L'Etat

Reprenez l'exercice vocal, p. 17.

Mettez toujours beaucoup d'énergie et de netteté dans l'articulation des consonnes.

Dites : l'éta — paroass'— local—otorité — politik—conséillé—locatèr—choazi—province (*in*)— lieût'nan — ègzécutif — provincial (*in*)—notable—districk — procë— magistra—juge de pë—avoca—intérë — protonotèr—gréfié—chak tribunal — Canada—séna—toujour-zô nom d'la rëne.

Tous les habitants d'une ville, d'un village, d'une paroisse ou d'un canton (township) forment une *municipalité locale.* — Dans chaque municipalité locale, le *maire* est l'autorité supérieure.—Il est le président d'un corps politique qu'on nomme *conseil municipal.*—Ce conseil est

composé de sept conseillers, nommés par les électeurs qui sont propriétaires ou locataires dans la municipalité.—Le maire est nommé par les conseillers et choisi parmi eux.

Plusieurs municipalités locales, excepté les cités et les villes, forment une *municipalité de comté*.—Cette municipalité est aussi régie par un conseil composé des maires des municipalités locales.—Ce conseil est présidé par le *préfet* qui est élu comme le maire.

Le conseil de la municipalité locale et celui de la municipalité de comté font des règlements sur les chemins, les ponts, les cours d'eau et la police locale.

Plusieurs comtés forment une *province*. — Chaque province est gouvernée par un *lieutenant-gouverneur*.—Le lieutenant-gouverneur ne gouverne pas seul.—Il est assisté d'un *conseil exécutif* composé du premier ministre et de six autres ministres.—Ces ministres sont mis chacun à la tête d'un département d'administration, tel que l'instruction publique, les terres de la couronne, les travaux publics, les finances, celui des officiers en loi, et quelques autres. — Le lieutenant-gouverneur fait les lois provinciales avec le consentement d'un *conseil législatif* et d'une *assemblée législative*.—Le conseil législatif est composé de membres nommés par le lieutenant-gouverneur, parmi les notables de la province. — L'assemblée législative est composée de membres élus par les électeurs des cités et des comtés dans la province.

Plusieurs comtés forment aussi un district judiciaire. — Dans les paroisses, les cantons (township) et les comtés, il y a des cours infé-

rieures ou tribunaux de première instance qui jugent les petits procès.—Ce sont les cours de *commissaires*, les cours de *magistrat* et les cours de *circuit*.—Dans chaque district il y a une cour supérieure qui juge les grands procès.—Cette cour est présidée par un juge et quelquefois par trois juges.—Au-dessus de toutes ces cours, il y a, pour la province, la *Cour du Banc de la Reine*, qui est composée d'un juge en chef, et de quatre autres juges.—Cette dernière cour juge les appels des autres cours.—Les procès criminels sont instruits d'abord devant les juges de paix qui se trouvent dans les paroisses ou les villes, et ensuite, dans chaque district, devant les cours plus importantes que l'on nomme *Cour des Sessions de la Paix* et *Cour du Banc de la Reine* (juridiction criminelle).—Des avocats défendent les intérêts des parties en cause devant la cour.—Certains employés, tels que les protonotaires, les greffiers, les huissiers et les constables, sont attachés à chaque tribunal.

Plusieurs provinces enfin forment l'Etat, qui s'appelle chez nous *Puissance du Canada*.—La puissance est gouvernée par un *gouverneur-général*, assisté d'un conseil privé.—Ce conseil est composé du premier ministre fédéral et d'environ douze autres ministres. — Tous ces ministres dirigent des départements d'administration comme dans la province.

Les lois fédérales sont faites par le gouverneur-général, un sénat, et une chambre des communes.—Les *sénateurs* sont nommés par le gouverneur-général. — Les membres des communes sont élus par les électeurs des villes et des comtés.

Au-dessus du gouverneur-général il y a la *reine* et le parlement d'Angleterre, qui nous ont donné notre constitution.—C'est la reine qui nomme le gouverneur-général.

Le gouverneur-général et le lieutenant-gouverneur, quand ils gouvernent, agissent toujours au nom de la reine.

No 25.—L'Eglise

Reprenez l'exercice vocal, p. 17.

Efforcez-vous maintenant de poser la voix, et de lire avec plus de facilité et plus d'élégance. Phrasez bien votre lecture; c'est-à-dire, donnez à chaque phrase l'expression qu'elle comporte; détachez-la, faites-la ressortir. Pour cela, évitez une diction lourde et traînante; respirez à point, n'attendez pas que vous soyez rendu à bout d'haleine; élidez à propos les *e* muets; et surtout, pénétrez-vous bien de ce que vous avez à dire.

Dites: profèss-t'un' mêm' foa—tend' touss' (1) ver-z'un butte (2) unik—salu-t'ètèrnèl — choazi — soaçante—fond'man-t'inébranlable—vint'-cink — épiscopa — sukcèd-t'à sin Pièrr — revétu—préché l'évangile — sukcéceur — ègzèrce — otorité — diocèze — souv'rin—métropolitin — province — roayôme — paroasse—édé —croare — ègzistera — demeur'ra — phare — chemin—écléré—èrreur — publikin—l'éroisme — propôzé — et du fisse (3)—intérompu—mint'nan—apostolicité—ègzamin—rèstrinte—il fô don d'meuré—vrë église.

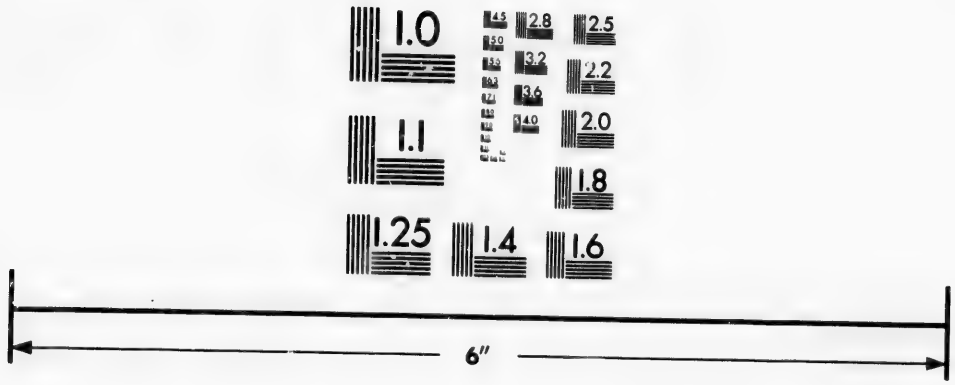
Jésus-Christ a révélé aux hommes une seule religion.—Il est la vérité même, et par conséquent il n'a pu tromper les hommes, ni leur enseigner des opinions contradictoires.—Il n'y a donc qu'une religion qui soit vraiment celle de Notre-Seigneur.—Les autres diffèrent plus

(1) *Tous*, pris substantivement ou final d'une phrase, se prononce *tousse;* mais devant une voyelle, la liaison se fait toujours avec la sifflante douce : *touss', tou-z'ensemble.*

(2) Dites toujours *butte* devant une consonne comme devant une voyelle (au pluriel, *bu*).

(3) Prononcez toujours *fisse* (fils); et devant une voyelle, dites *fi-ss'unique.*

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

ou moins de celle de Jésus-Christ, et par là même elles sont fausses.

Le Sauveur a perpétué sa doctrine, sa religion par l'établissement d'une société visible et parfaite, qui est l'Eglise.—On devient membre de cette société par la foi et le baptême.—On continue d'en faire partie, même après la mort, si l'on en est jugé digne au tribunal de Dieu.—L'Eglise *triomphante* est composée de ceux qui jouissent déjà du bonheur du ciel, tels que les saints et la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu, qui est la plus parfaite de toutes les créatures.—L'Eglise *souffrante* comprend tous les justes qui expient dans le purgatoire le reste des peines dues à leurs péchés et qui doivent plus tard être admis dans la patrie céleste.—L'Eglise *militante*, à laquelle nous appartenons maintenant, renferme tous les membres de l'Eglise qui combattent encore sur la terre pour acquérir la vie éternelle.

L'Eglise militante est la société visible des fidèles qui, sous la direction des pasteurs légitimes, professent une même foi, participent aux mêmes sacrements et tendent tous vers un but unique qui est le salut éternel.

C'est Jésus-Christ qui a fondé l'Eglise avec des pasteurs et des fidèles.—Il choisit d'abord soixante-et-douze disciples, et parmi ces disciples, douze apôtres.—Saint Pierre fut établi chef de toute la société, pasteur de tout le troupeau du Sauveur, fondement inébranlable de l'Eglise, docteur infaillible de tous les chrétiens.—Il fut le premier évêque de Rome.—C'est dans cette ville qu'il mourut après vingt-cinq ans d'épiscopat.—Ceux qui succèdent à saint Pierre

sur le siége de Rome s'appellent *papes, souverains pontifes* ou *vicaires de Jésus-Christ.*—Les papes gouvernent l'Eglise catholique répandue dans le monde entier.—Quelle que soit la dignité dont nous sommes revêtus, nous leur devons une soumission complète.—Les papes, définissant une doctrine qui concerne la foi ou la morale, sont infaillibles, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent enseigner l'erreur.—Ils sont aidés dans l'administration de l'Eglise par les *cardinaux.*

Les apôtres et les disciples qui avaient reçu la mission de prêcher l'Evangile, ont eu pour successeurs les *évêques* et les *prêtres.*—Les évêques sont ceux qui exercent l'autorité dans un *diocèse*, mais toujours sous la dépendance et la direction du Souverain Pontife.—Ils ont à leur tête un *archevêque* ou *métropolitain*, et ils en sont les *suffragants.*

Les évêques réunis sous la présidence du Souverain Pontife ou de ses délégués, forment ce que l'on appelle un *concile général* ou *œcuménique.*—Quand les seuls évêques d'une province ou d'un royaume sont assemblés pour délibérer sur les affaires de l'Eglise, le concile est *provincial* ou *particulier.*

Les prêtres sont chargés de la direction spirituelle d'une petite partie des fidèles d'un diocèse.—Le *curé* est à la tête d'une paroisse; il est quelquefois aidé dans ses fonctions par des *vicaires.*

Le Pape, les évêques et les prêtres constituent l'Eglise *enseignante.*—Jésus-Christ leur a commandé d'annoncer sa doctrine au genre humain tout entier, et pour cela il les a revêtus de son autorité.—Les fidèles sont tenus, sous peine de

damnation, de croire ce qui leur est enseigné. "Celui qui ne croira pas, dit Jésus-Christ, sera condamné."

L'Eglise du Christ est *visible* dans ses membres qui sont les hommes, dans les réunions publiques des fidèles, dans les actes du culte, dans l'administration des sacrements, dans l'organisation de la hiérarchie et surtout dans ses caractères distinctifs qui la font reconnaître pour la véritable Eglise.—Elle se compose non seulement de justes et de prédestinés, mais encore de pécheurs.

L'Eglise du Christ est *indéfectible*, c'est-à-dire qu'elle existera jusqu'à la fin des siècles.—Elle demeurera toujours comme un phare lumineux destiné à faire voir aux hommes la vérité et le chemin du ciel.—Elle est *infaillible* dans ses enseignements, parce qu'elle a l'Esprit-Saint pour l'éclairer et la prémunir contre toute erreur.—Elle a *l'autorité* nécessaire pour gouverner, parce que Jésus-Christ a dit: "Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise.—Celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen et un publicain."—Elle a reçu de Dieu le pouvoir de faire des lois, de les faire exécuter, de régler tout ce qui concerne la discipline et de punir ses enfants rebelles.

L'Eglise du Christ est *une*, c'est-à-dire que tous les fidèles qui la composent sont soumis aux mêmes pasteurs légitimes, et professent partout et toujours la même foi.—Les églises qui n'ont pas cette parfaite unité, ne peuvent pas être vraies, parce que Jésus-Christ n'a fondé qu'une seule société, et n'a enseigné qu'une seule et même doctrine.

L'Eglise chrétienne est *sainte*, non seulement dans son chef invisible qui est Jésus-Christ, et dans les sacrements qu'elle doit administrer, mais encore dans un grand nombre de ses membres qui pratiquent les vertus de chasteté, de pauvreté et d'obéissance jusqu'à l'héroïsme.—Elle doit produire des saints, puisque c'est le but que le Sauveur s'est proposé en la fondant.

Cette même Eglise doit être *catholique*, ou répandue dans le monde entier.—Elle doit conserver l'unité dans son universalité.—Jésus-Christ a destiné sa doctrine à tous les hommes; c'est pour cela qu'il a dit à ses apôtres: "Allez et enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Prêchez l'Evangile à toute créature."

Elle doit être *apostolique*, c'est-à-dire qu'elle doit remonter, par une série non interrompue de pasteurs légitimes, depuis notre époque, jusqu'au temps des Apôtres.—C'est dans cette succession de pasteurs que s'est conservée la vraie doctrine que le Sauveur a révélée aux hommes.

Si nous cherchons maintenant parmi toutes les communions chrétiennes quelle est celle qui possède l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité voulues par Jésus-Christ, nous trouvons qu'il n'y a que l'Eglise Romaine.—Les autres Eglises n'ont aucun de ces caractères distinctifs.—Elles n'ont pas l'unité, puisque leur propre principe fondamental du libre examen des Ecritures, ne peut produire que la division: c'est aussi ce qui est confirmé par l'expérience.—Elles ne possèdent pas la sainteté, puisqu'elles n'ont jamais enfanté de saints et que leur doctrine de la justification par la foi

seule, sans les œuvres, conduit à l'anéantissement de toutes les vertus.—Elles ne sont pas catholiques, parce qu'elles sont restreintes à une province, à un royaume.—L'apostolicité leur fait également défaut. En effet, il est facile d'assigner la date de l'origine de ces différentes Eglises; aucune ne remonte jusqu'à Jésus-Christ.

Il faut donc demeurer sincèrement attaché à l'Eglise Romaine, dont le Pape est le chef suprême et infaillible.—Elle seule est la vraie Eglise fondée par l'Homme-Dieu; elle seule est toujours une, sainte, catholique et apostolique.

No 26.—Dieu

Reprenez encore l'exercice vocal, p. 17.

Les défauts signalés jusqu'à présent peuvent se résumer ainsi :

1° Chanter et traîner sur les mots.

2° Articuler mollement, surtout les consonnes finales.

3° Emettre les sons d'une manière défectueuse, surtout *in*, *an*, *un*, *on*, *oi*, *ë* ouvert grave.

4° Faire graves un grand nombre d'*a* qui sont aigus.

5° Lire pesamment, appuyant sur tous les *e* muets; ou trop vite, sans prendre le temps de respirer.

L'élève qui a bien profité des leçons précédentes s'est défait de tous ces vices de *prononciation*, et il peut même donner à sa phrase une certaine élégance, un commencement d'*expression*.

Le chapitre suivant servira à compléter ses études sur ce sujet.

Dites : Dieû (*di*)—ègziste—së décin—tou c'ke j'sui é c'ke j'pocède—emploayé—moa-yin—peû-t'ô contraire—j'orai recourz'a lui—nécécité—Dieû sé tou—nou recevon—Dieû ë don la bonté infini—le gran-t'amour—je m'éforcerai—ce Dieû l'ë-t'envèr moa—je lèmrai—nou regréton de lavoar—le dezir sincèr—je sé mint'nau—je sui cor | é âme a la foa—èstimé pluss'—j'orai don principal'man—a un degré—Dieû (*di*).

1. Dieu a créé le ciel, la terre et tout ce qui existe.—Il est le *créateur* de toutes les choses, et celles-ci sont ses *créatures*.

Dieu créa toutes les choses, il y a plusieurs milliers d'années; il les a maintenues ou perpétuées jusqu'à ce jour.—Il continuera à le faire jusqu'à l'accomplissement de ses desseins. Dieu conserve et gouverne tout: il est le *conservateur* et le *régulateur* de tout ce qui existe.

Comme Dieu a créé toutes les choses, qu'il les conserve et les gouverne, elles lui appartiennent, et il peut en faire ce qu'il veut.—Dieu est le *maître* de tout.

Dieu est aussi mon maître.—Je lui appartiens avec tout ce que je suis et ce que je possède.—Il m'a donné un corps formé admirablement d'organes précieux, et une âme plus précieuse encore.—Je dois considérer et respecter mon corps et mon âme comme une propriété de Dieu.—Je n'en puis faire tout ce que je veux.—Je dois au contraire employer tous mes moyens pour tâcher de plaire à Dieu et accomplir sa volonté.

2. Toutes les choses ont eu un commencement.—Toutes cesseront d'exister quand ce sera la volonté de Dieu.—Il a toujours existé par lui-même d'une manière incompréhensible.—Il ne cessera jamais d'exister.—Dieu n'a pas commencé et il ne finira point.—Il est de toute éternité, existera en toute éternité; il est *éternel.*

Comme Dieu est éternel, il restera toujours ce qu'il est.—Il ne change pas comme toutes les choses qui nous environnent; celles-ci changent journellement, mais Dieu est *immuable.*

Mon âme existera aussi éternellement.—Elle sera ou éternellement heureuse ou éternellement malheureuse, suivant qu'elle aura mérité récompense ou châtiment pendant mon passage sur cette terre.—Rien de périssable ne peut me

rendre réellement heureux; mais la moindre chose peut, au contraire, me rendre bien malheureux.—C'est pourquoi je rechercherai particulièrement ce qui est éternel: Dieu et son royaume, qui est la vraie patrie.

3. Dieu a produit de rien tout ce qui existe. Il ne lui a fallu ni matériaux, ni peine, ni temps. —Il a dit, et tout a été fait.—Il lui est tout aussi facile de conserver et de gouverner tout.—L'Ecriture sainte dit que rien n'est impossible à Dieu.—Il peut donc tout ce qu'il veut.—Dieu est *tout-puissant.*

Je placerai ma confiance en Dieu et j'aurai recours à lui dans la prospérité, comme dans toutes mes souffrances et mes adversités.—Lui, le Tout-Puissant, peut m'assister dans toutes les nécessités.

4. Tout ce que Dieu a créé est bon et propre à sa destination.—Chaque chose avec ses parties séparées, convient au bel ordre dans lequel il l'a placée.—Nulle part il n'est rien de défectueux ni de superflu.—Ce que Dieu fait est bien fait.—Qu'il nous envoie de la souffrance ou de la joie, il fait tout pour notre bien.—Je veux être toujours content des sages dispositions de Dieu, puisqu'il veut toujours mon bien. Dieu est la *sagesse infinie.*

5. Dieu connaît le passé, le présent et l'avenir; il connaît même nos plus secrètes pensées. —*Dieu sait tout.*—Je ne penserai et je ne ferai jamais rien de mal.—Mais je me dirai toujours: Dieu connaît mes plus secrètes pensées, et toute mauvaise pensée est un péché aux yeux du Seigneur.

6. Dieu a créé tous les êtres vivants à l'effet

de les rendre heureux.—Il a mis à leur disposition toute la nature inanimée.—Il a élevé l'homme au-dessus de tous les êtres terrestres, et l'a fait le maître de toute la terre.—Nous recevons de lui non-seulement le nécessaire, mais aussi ce qui est utile et même agréable.—Il veut nous rendre heureux ici-bas d'abord, ensuite éternellement dans le Ciel.—Dieu n'a rien créé pour lui-même, car il n'a besoin de rien.—Ce qu'il a fait, il l'a fait par amour et par une bonté sans bornes.—Dieu est donc la *bonté infinie et l'amour le plus pur.*

Je veux reconnaître sans cesse de cœur et de bouche le grand amour, l'immense bonté de Dieu, et employer ses dons suivant sa sainte volonté.—Je m'efforcerai d'être aussi aimant, aussi bon envers mes semblables que Dieu l'est envers moi.—Je l'aimerai au-dessus de toute chose par l'accomplissement fidèle de ses commandements.

7. Dieu ne nous donne pas seulement tout ce qui est bien, il est aussi disposé à détourner de nous tout ce qui nous occasionnerait du mal.—Il aime à nous épargner les châtiments que nous avons mérités, dès que nous regrettons de l'avoir offensé, et que nous avons le désir sincère de nous corriger.—Ses bienfaits sont sans nombre, et il a compassion de nous dans toutes nos adversités.—Il est *bienfaisant* et *miséricordieux.*

Quelque grands que soient nos péchés, cela ne doit pas nous empêcher d'en éprouver du repentir et de nous corriger.—Dieu qui est miséricordieux aime à nous pardonner.—Nous, de notre côté, soyons aussi charitables envers nos

semblables.—Pardonnons de bon cœur à ceux qui nous ont fâchés ou offensés !—Ce n'est qu'alors que nous pourrons dire avec sincérité et confiance : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

8. Celui qui pèche et persévère dans le péché mérite une punition.—Mais Dieu ne punit pas toujours le pécheur tout de suite.—Il lui laisse ordinairement un temps plus ou moins long pour se corriger.—Ce qu'il désire le plus ardemment, c'est que le pécheur profite de ce temps pour s'éloigner de la mauvaise voie.—Dieu est *plein de longanimité.*

Il est une fin à la longanimité de Dieu.—Malheur au pécheur qui la laisse passer sans se corriger !—J'aurai donc le plus grand soin de me défaire de toutes mes mauvaises habitudes, car j'ignore l'heure où viendra le Seigneur.

9. Dieu est saint, nous pouvons donc croire fermement que tout ce qu'il nous a révélé est vrai.—Dieu est *la vérité même.*

En disant toujours la vérité sans tromper personne, je serai véridique.—Mais si je dis des choses fausses, si je trompe quelqu'un, je serai un menteur et un trompeur.—Celui qui ment est un enfant du démon, car le démon est le père du mensonge.

10. Dieu est saint, nous pouvons donc aussi croire positivement qu'il nous donnera tout ce qu'il nous a promis.—Dieu est *fidèle*

Moi aussi je veux tenir les promesses que je ferai et ne jamais prendre d'engagement que je ne puisse remplir.—Promettre ce qui est mal est un péché, tenir cette promesse serait un péché plus grand encore.

11. De ce que Dieu est saint, il s'ensuit que nous pouvons nous attendre à ce qu'il donne à chacun ce qui lui revient.—En conséquence il récompensera celui qui fait le bien, et punira celui qui fait le mal.—Dieu récompensera infailliblement le bien ; la punition du mal est aussi infaillible, sinon dans cette vie, à coup sûr dans l'autre.—Dieu est *juste.*

Plus le bien est grand, plus la récompense sera grande ; plus le mal est grand, plus terrible sera le châtiment.—Celui qui serait assez méchant pour ne pas aimer le Dieu saint et bon, devrait au moins craindre sa justice.—Je fuirai donc le péché et je pratiquerai le bien sans relâche.—En agissant ainsi, je n'aurai rien à craindre pendant la vie, ni à l'heure de la mort.

12. Dieu est aux cieux, sur la terre et dans tous les lieux : il est *présent partout.*

Je sais maintenant que Dieu est près de moi, en quelque lieu que je me trouve, et qu'il peut en tout temps venir à mon secours.—Si l'idée me vient de faire le mal, fût-ce même dans l'endroit le plus caché, la pensée de la présence de Dieu m'empêchera de le faire.

13. Dieu est présent partout, et pourtant je ne puis le voir ; car c'est un esprit.—Je ne puis pas voir non plus mon propre esprit, et pourtant il existe.—Je suis corps et âme à la fois ; mais Dieu est un *esprit pur.*

Puisque Dieu est un esprit, je dois estimer plus ce qui est spirituel que ce qui est matériel. — J'aurai donc principalement soin de mon bien-être spirituel.—Plus je cultive mon esprit dans cette vie, plus je serai un jour parfait devant Dieu.—Je me méfierai, au contraire, du

monde sensuel ; car il éloigne l'esprit de sa source primitive, qui est Dieu.

14. Dieu possède toutes les bonnes qualités. Il les possède à un degré infiniment haut, au point que l'homme n'en peut comprendre aucune, dans toute sa perfection.—En Dieu il n'y a rien de défectueux ; il est *parfait.*

Je puis aussi acquérir toutes les bonnes qualités, mais elles seront toujours très faibles comparativement à celles de Dieu.—Je puis devenir semblable à Dieu, car je suis créé à son image, mais je ne serai jamais égal à Dieu.—Si je ne néglige rien et que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir, je serai parfait comme homme, de même que Dieu l'est comme Dieu.

TROISIÈME PARTIE

L'EXPRESSION

Jusqu'à présent l'élève a étudié le mécanisme de la langue : il a travaillé l'articulation avec soin, il a corrigé ses défauts de prononciation, et aujourd'hui il sait même donner à sa phrase une certaine facilité de diction qui n'est pas dépourvue d'élégance. Maintenant, s'il se sent doué de quelques dispositions naturelles, et surtout d'un peu d'imagination, il ne s'arrêtera pas là. Poursuivant son travail avec persévérance, il s'exercera de plus dans l'art de dire, de parler avec expression.

Ici le rôle du maître devient plus important. Les inflexions de la voix humaine, de la voix parlée, ont une telle délicatesse, une telle variété de nuances, qu'il est impossible à l'élève de retrouver tous ces accents divers s'il ne les a pas entendus. C'est au maître à le diriger dans cette voie difficile et à lui donner l'exemple en même temps que le précepte.

Avant tout, pour bien lire à haute voix, il faut bien penser ; il faut se pénétrer intimement des idées, des sentiments de l'auteur, en imprégner fortement son âme, et ensuite la laisser parler. Mais comment l'âme pourra-t-elle parler, si l'oreille ne la guide ? Comment

parler, si l'on n'a pas entendu parler? Comment parler avec expression, avec âme, si l'on n'a pas entendu parler avec expression, avec âme?

Pour arriver à bien dire, il faut donc être doué d'un esprit droit, qui saisisse facilement la pensée de l'auteur; d'une imagination vive, qui voie en quelque façon les personnes et les choses; d'une oreille juste et d'une voix flexible.

Toutes ces qualités peuvent se développer rapidement par l'exercice et par l'audition des bons modèles. On commence d'abord par la lecture simplement expressive, qui ne demande pas des nuances aussi prononcées, puis, petit à petit, on arrive jusqu'à la déclamation proprement dite.

Dans le recueil suivant, on trouvera des exemples de tous les genres de sentiments; depuis la narration simple et grave, jusqu'aux grands mouvements de la tragédie:

La joie et la tristesse, le plaisir et la douleur, l'amour et la haine, la prière et le commandement, la confiance et la crainte, la douceur et la colère, la modération et l'emportement, la simplicité et la grandeur, la pitié et le dédain, le calme et le désespoir, tous les sentiments de l'âme humaine y sont représentés.

La première série s'adresse spécialement aux petits enfants; la seconde peut être utile à toutes les personnes qui veulent s'exercer, soit seules, soit avec l'aide d'un maître, dans l'art de bien dire.

Avant d'aborder ce travail, les plus jeunes élèves ont quelquefois besoin d'exercices préparatoires. On peut alors leur faire dire un mot avec des inflexions

différentes : *non—non, non, non—oui—toujours—jamais—horreur !—ô bonheur !—Eh bien !—Comment, vous !*— etc., etc. ; ou une phrase détachée, comme par exemple : *Irez-vous à la ville aujourd'hui ?* en faisant porter l'interrogation soit sur l'action, *irez-vous*, soit sur le lieu, *à la ville*, soit enfin sur le temps, *aujourd'hui*, ce qui donne à la phrase des expressions, des significations tout à fait distinctes.

Il faut aussi expliquer à l'enfant ce qu'il va lire ; lui faire connaître la valeur des expressions, la situation des personnages, le caractère de chacun d'eux, les rapports, les allusions, les phrases principales et incidentes, les mots sur lesquels il doit appuyer, etc., etc., autrement, il ne comprendrait pas sa lecture. Or, pour bien lire, il faut bien comprendre.

TROISIÈME PARTIE

—

L'EXPRESSION

PREMIÈRE SÉRIE

—

No 1.—La Souris prudente

Pacë-t'aûprë—avë—du lar—më l'fléré—c'la n'peû m'nuir'en riin—aprocha.

Une souris passait auprès d'une souricière dans laquelle on avait placé du lard nouvellement grillé.—"Je me garderai bien d'y toucher, dit-elle, mais le flairer, cela ne peut me nuire en rien."—Elle approcha; flaira, toucha le lard avec son museau; la souricière se ferma.—L'imprudente était prise.

Le moindre danger que nous courions de notre plein gré peut nous conduire à notre perte.

No 2.—Le Pater

On lit les vers comme la prose; c'est-à-dire 1° que les points de repos sont déterminés par le sens, et non par l'hémistiche ou la fin du vers; 2° que l'*e* muet s'élide plus ou moins, suivant le caractère du discours: plus, s'il est familier, moins,

s'il est soutenu. Ex: C'était pendant l'horreur d'un' profond' nuit; ma mèr' Jésabel devant moi s'est montrée, comme au jour de sa mort pompeus'ment parée... Trembl', m'a-t-ell' dit, fill' dign' de moi...

Dans les vers suivants on dira: On n' s'arèt' pâ-z'en disan sa prièr' | voayon | ne rèste pâ cètt' foa-z'en arièr' | recommenc' avèk moa l'*Pater* | et di biin | donn'-nou | —donn'nou | —le pin quotidiin | —le pin | —et biin | encor | pourquoi don cètt' paûz' | et pourquoi marmoté tou bâ d'cë mô ke j'n'enten pâ | —chèr' maman | voaci la chôz' | j'prië l'bon Dieu | car le pin | c'ë biin sèk | de nou doné toujour-z'un peû d'beu-r'avèk.

—On ne s'arrête pas en disant sa prière:
Voyons! ne reste pas cette fois en arrière,
Recommence avec moi le *Pater*, et dis bien:
Donne-nous.....
—Donne-nous.....
—Le pain quotidien.
—Le pain.....
—Et bien encor! Pourquoi donc cette pause?
Et pourquoi marmotter tout bas
De ces mots que je n'entends pas?
—Chère maman, voici la chose:
Je priais le bon Dieu, car le pain c'est bien sec,
De nous donner toujours un peu de beurre avec.

No 3.—La Noix

Deû p'ti garçon—nouâ—Bèrnar—s'engagea—plaça—câça—sera—ki la ramâcé—la plupar.

Deux petits garçons trouvèrent une noix sous un arbre.—" Elle est à moi, dit Pierre, car c'est moi qui l'ai vue le premier!—Non, elle m'appartient, reprit Bernard; car c'est moi qui l'ai ramassée."—Là-dessus s'engagea entre eux une violente querelle.

"Je veux vous mettre d'accord," dit un passant.—Il se plaça entre les deux petits garçons, cassa la noix et dit: "L'une des coquilles appartient à celui qui le premier a vu la noix; l'autre

sera pour celui qui l'a ramassée ; quant à l'amande je la garde pour prix du jugement que j'ai porté.—Sachez, ajouta-t-il en riant, que c'est ainsi que se terminent la plupart des procès."

No 4.—L'Ecorce de la Noix

Dans le discours soutenu : d'un gou-t'agréable ; en appuyant légèrement sur la liaison.

La petite Lise trouva au jardin une noix encore enveloppée de son écorce verte.—L'enfant la prit pour une pomme, et voulut la manger. —A peine y eut-elle mordu qu'elle s'écria : " Fi ! que ce fruit est amer ! " et elle le jeta.— Conrad, frère de la jeune étourdie, mais plus expérimenté qu'elle, ramassa la noix, la cassa et dit : " Je ne fais pas attention à cette enveloppe amère, car je sais qu'elle cache une amande d'un goût agréable."

No 5.—Le Vase du Japon

Richar—en jouan-t'aû salon—écla—on va—ce vâze, je pourë-z'aû jardin lanfouir—parlë, ne pui-j' pâ m'tèr—méfë—l'embraça—déja-t'inspir'—tu f'ra ma gloar'.

Richard, en sautillant, en jouant au salon,
Avait mis en éclats un vase du Japon ;
Sa terreur était grande !... " Oh ! mais, dit-il, que faire ?...
On va bien me gronder, peut-être me punir :
Ce vase, je pourrais au jardin l'enfouir,
Et si l'on en parlait, ne puis-je pas me taire ?...

Non, c'est presque mentir, et mentir est affreux !
Je vais trouver mon père, et, les pleurs dans les yeux,
Lui conter mon méfait ! " Il courut vers son père.
Son père, qui le prit soudain sur ses genoux,

L'embrassa et lui dit d'un accent tendre et doux:
" Allons, ne pleure plus, ta faute est bien légère.

Ecoute mon enfant: je vois qu'au fond du cœur
Le mensonge déjà t'inspire de l'horreur; [cesse,
Eh bien! comme aujourd'hui, Richard, sois vrai sans
Puis tu feras ma gloire, ô mon aimable enfant!
Je te croirai pour tout, et quand tu seras grand,
On t'environnera d'estime et de tendresse!"

No 6.—La Vigne

Sur le poin d'mourir—un trézor—méte-vou—aprë—më—il n'avë jamë—l'térin—d'soin—rézin.

Un père sur le point de mourir dit à ses trois fils: " Mes chers enfants, je ne puis vous laisser que cette chaumière et le vignoble qui y touche. —Mais dans cette pièce de terre est enfoui un trésor.—Mettez-vous à fouiller sans relâche, et vous ne manquerez pas de le trouver."

Après sa mort, ses fils n'eurent rien de plus pressé que de retourner tout le vignoble avec la plus grande diligence; mais ils n'y trouvèrent ni or, ni argent.—Comme ils n'avaient jamais travaillé le terrain avec autant de soin, il produisit cette année une telle quantité de raisins qu'ils en furent surpris; ce n'est qu'alors qu'ils devinèrent ce que leur père entendait par le trésor.

No 7.—Le petit Paul

C'étë—pârin—sa par—lutin—fë l'partage—loin—viéillar—la fin lacâble—moatié—revin—[illegible]ézir—ce soar—caréça.

C'était jour de fête au village:
Le petit Paul, selon l'usage,
Etait allé chez son parrain

Pour chercher sa part de la fête,
Et revenait levant la tête,
D'un air tout espiègle et lutin.

Voilà qu'une enfant sans asile,
Venue à pieds nus de la ville,
Sur la route lui tend la main ;
Paul, sans trouver que c'est dommage,
De ses bonbons fait le partage,
Et reprend gaîment son chemin.

Plus loin, un vieillard centenaire,
Tout haut, dans sa vive prière,
Implore secours et pitié :
La faim l'accable et le déchire ;
Paul lui donne, avec un sourire,
De ses bonbons l'autre moitié,

Puis il revint dans sa chaumière,
L'âme satisfaite et légère,
Le plaisir brillant dans ses yeux.
Oh ! ce soir, sa mère, je gage,
Le caressa bien davantage,
Et Paul s'endormit plus heureux !

No 8.—La Tentation

Oguste — jardin—avö—étéyé—on-n'voa-t'âme—répondi-t'ô-guste—pèrmi—k'importe—s'écria — propriétèr — movèz — papa —disö—ki lé-t'empéché d'sucombé-r'a la tentâtion.

Ernest et Auguste, se promenant un jour ensemble, vinrent à passer devant un jardin dont la porte était ouverte.—Y étant entrés par curiosité, ils trouvèrent des pruniers tellement surchargés de fruits mûrs qu'il avait fallu les étayer.—"Régalons-nous ici, dit Ernest à Auguste ; on ne voit âme qui vive dans le jardin. —Gardons-nous en bien, répondit Auguste ; il

ne nous est pas permis de toucher à ces fruits, qui ne nous appartiennent pas.—Eh, qu'importe! s'écria Ernest, le propriétaire ne s'apercevra pas du peu que nous pourrons manger.—Notre action n'en serait pas moins mauvaise, répliqua Auguste, car on ne doit rien dérober, ne fût-ce qu'une bagatelle. Ne te rappelles-tu plus ce que papa disait l'autre jour, en nous racontant l'histoire du voleur que les gendarmes conduisaient en prison?—Eh bien, que disait papa? demanda Ernest.—Il disait qu'on commence par des bagatelles et qu'on finit par des crimes."—Ernest, devenu pensif, convint qu'Auguste avait raison; et les deux enfants passèrent leur chemin.—Quel bonheur pour Ernest d'avoir rencontré un ami qui l'ait empêché de succomber à la tentation!

No 9.—Quatrain

Katrin—homme | il ë dan ton keur | un' voa | ki t'cri de suivr' la justiss' | é d'émé ta patri | cë deû mô diz'tou | s'il son biin-n'èks-pliké | më | ce n'ë riin encor | s'il ne son pratiké. Riin | encor (*sans liaison.*)

Homme, il est dans ton cœur une voix qui te crie
De suivre la justice et d'aimer ta patrie.
Ces deux mots disent tout, s'ils sont bien expliqués;
Mais ce n'est rien encor, s'ils ne sont pratiqués.

No 10.—Le Frère et la Sœur

Jâk é Ana ëtë seul-z'a la mèzc.. —un n'endroa-t'ou—j'consen-z'a t'suivr'—létri—trouv'ron—mang'ron—voazin—armoar' —répondi-t'Ana—ne nou véra—un n'euil'—s'écria—tu a rèzon —l'avë-z'oublié—nul' par.

Jacques et Anna étaient seuls à la maison; le frère dit à sa sœur: "Viens, cherchons quelque chose de bon pour nous régaler."

Anna répondit : " Si tu peux me conduire dans un endroit où personne ne puisse nous voir, je consens à te suivre."

—Eh bien, dit Jacques, allons dans la laiterie, nous y trouverons de la crême excellente et nous en mangerons."

Anna reprit : " Le voisin qui fend du bois dans la rue ne manquerait pas de nous voir.

—Viens donc à la cuisine, dit Jacques, il y a du miel dans une armoire, nous en étendrons sur notre pain.

—Mais tu n'y penses pas, mon frère ! répondit Anna ; et la voisine, qui file assise devant la fenêtre, ne pourrait-elle pas nous voir ?

—Allons donc à la cave où sont les fruits, nous en mangerons à notre aise : il y fait si noir que personne ne nous verra.

—Ah ! mon frère, reprit encore Anna, es-tu bien sûr que personne ne nous verra ? Tu as donc oublié qu'il y a au ciel un œil qui voit dans les ténèbres les plus épaisses, et même au travers des murailles ? "

Jacques, épouvanté par cette observation, s'écria : " Tu as raison, ma sœur, je l'avais oublié ! L'œil de Dieu perce tout et il voit tout. On ne peut donc faire nulle part quelque mal sans qu'il le découvre."

Anna se sentit heureuse d'avoir ramené son frère à son devoir ; et elle lui donna une estampe où l'on voyait l'œil de Dieu entouré de rayons, avec ces mots au bas :

Dieu voit tout, est partout. On a beau se cacher,
A son œil pénétrant on ne peut se soustraire.
Quand on pèche en secret, ce n'est pas moins pécher ;
A l'éternel témoin gardons-nous de déplaire.

No 11.—La Brebis et le Chien

La brebi-z'é l'chiin, de tou lë tan-z'ami, se racontë-t'un jour leur vi infortuné—dizë—dèstiné—dë-z'ingra—du lë—cë méchan—victime—dèstin—va, ma seur.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient, un jour, leur vie infortunée.
" Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe au malheur de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups, et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants :
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste !
—Il est vrai, dit le chien, mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère ?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire. "

No 12.—Le Fainéant

Fénéan—apartenë—vè-n'èspoar—ki-l'u-t'orreur—randë jamë—k'aprë-z'avoar fë-t'un gran détour—manké-r'aû l'çon—solda—progrë—bon | a riin (*sans liaison*).

Sigismond appartenait à une famille aisée et pouvait, par conséquent, se procurer plus de plaisirs que beaucoup d'autres enfants.—Ses parents lui achetaient des bonbons et des joujoux, le conduisaient au spectacle, et partout où il y avait quelque chose de nouveau à voir.

—Ils espéraient par là l'engager à mieux remplir ses devoirs à l'école.—Vain espoir! Sigismond prit tant de goût à une vie dissipée qu'il eut horreur du travail.—Il ne se rendait jamais à l'école qu'après avoir fait un grand détour, et souvent il se permit de manquer aux leçons pour jouer avec des enfants de son humeur, pour se promener ou voir manœuvrer les soldats.—Ses parents et son maître eurent beau le réprimander, il ne se corrigea point et ne fit pas de progrès.—Aussi ne fut-il jamais bon à rien.

No 13.—Quatrain

Lë-z'instan.

Tu dois songer toujours que ta vie est bornée;
Sur un plan régulier qu'elle soit ordonnée.
L'usage qu'on en fait en double les instants;
Tout peut se réparer, hors la perte du temps.

No 14.—Dévouement filial

Sin-Domingue—on n'envoaya don—on l'sézi—lia lë min—lui ordona de s'mettr'—aprêté—déja lë fuzi-z'étë—poatrin' du colon (1)—instan—solda—ala—rempar—s'éloagné—il voulut'emploayé—enlâça së bra—vou m'turé—parlë t'insi—n'ôza pâ—ègzécution—étroat'man-t'embracé.

C'était dans l'île de Saint-Domingue.—Un malheureux planteur avait été condamné à mort, parce que des méchants l'avaient accusé de conspirer contre le gouvernement.—On envoya donc des soldats pour le prendre dans sa maison au milieu de sa femme et de ses enfants, qui pleuraient à chaudes larmes.—On le saisit,

(1) Colon (cultivateur).—Côlon (gros intestin).

on lui lia les mains, puis on le conduisit devant sa porte.—Alors le commandant de la troupe lui ordonna de se mettre à genoux, et dit aux soldats d'apprêter leurs armes.—Déjà les fusils étaient chargés, et les canons dirigés sur la poitrine du colon, lorsqu'un cri perçant retentit tout à coup.—Au même instant, une jeune fille s'élança à travers les soldats, et alla se jeter devant le condamné, comme si elle eût voulu lui faire un rempart de son corps.—Le commandant étonné, lui dit de s'éloigner; mais elle demeura immobile à la même place, comme si elle n'eût pas entendu.—Il voulut employer la force pour se faire obéir, mais cette jeune fille enlaça ses bras autour du condamné, et il fut impossible de lui faire lâcher prise.

" Vous me tuerez. dit-elle, vous me tuerez; je ne veux pas quitter mon père. Non, non, je ne veux pas le quitter, j'aime mieux mourir avec lui."

La courageuse enfant qui parlait ainsi avait à peine dix-sept ans.—Le commandant, ému, n'osa pas ordonner le feu.—L'exécution fut ajournée. —On emmena en prison le condamné et sa fille, qui le tenait toujours étroitement embrassé.— Le lendemain, le gouverneur de l'île fit grâce au colon, pour récompenser le pieux dévouement de cette fille, modèle de tendresse et de courage.

No 15.—La Bénédiction maternelle

R'gar—touchan-t'abandon—n'ét'anoncé—si biin | à l'ombre —mē—bléçan—suprême—hôtin—ôgust'—dèstine—descendre—chevē.

Enfants, si vous avez courroucé votre mère,
Si vous avez rendu son regard plus sévère,
Et glacé tout à coup son touchant abandon,
N'allez pas vous coucher sans que sa voix chérie
N'ait annoncé l'oubli de votre étourderie;
Enfants, on dort si bien à l'ombre du pardon!

Mais si, blessant le Ciel dans son vouloir suprême,
Vous aviez, désolant la mère qui vous aime,
Méprisé sa prière en votre orgueil hautain;
Si vous aviez osé lui jeter une injure...
A genoux! de doux mots guérissant sa blessure,
Oh! faites que sur vous elle étende la main!

La bénédiction d'une mère est sacrée,
Car elle est la couronne auguste et révérée,
Par le ciel destinée à vos fronts purs et blancs.
Les anges qui, la nuit, descendent sur la terre,
A cette marque en vous reconnaissent un frère,
Et vers votre chevet se penchent caressants.

S'ils trouvent quelque enfant qui lourdement sommeille
Sans ce doux signe au front, ou bien dans l'ombre veille,
Ils se voilent les yeux et passent tristement;
Puis se disent tout bas: "Hélas! un jour sans doute,
Cet indocile enfant qui sort de notre route,
Sera banni du ciel, qui se ferme au méchant."

No 16.—La Gourmandise

Atindre—surtou-t'a s'glicé—de d'su l'lë—larcin—parvin-t'a—défia—un jour (*art.*)—èll' apèrçu-t'un' tâsse—armoar—pâl' blanchâtre—entra—tu a—poazon—méd'cin—ariva—d'e[illegible]—z'insuportable—fezan boar bôcou d'lë—ki n'sé pâ métrizé—malheureû.

Frédérique avait contracté la mauvaise habitude de goûter de tout ce qu'elle voyait.—Ses parents avaient beau la punir, elle ne se corrigeait pas.—Elle n'allait pas au jardin sans cueil-

lir les fruits auxquels elle pouvait atteindre, ou sans les entamer, lors même qu'ils étaient verts. —Elle aimait surtout à se glisser dans le garde-manger et à enlever la crême de dessus le lait. —On ne savait d'abord à qui attribuer ce larcin ; mais on parvint à découvrir la coupable ; et, dès ce moment, on s'en défia comme on se défie des voleurs.—De cette façon, elle ne pouvait plus satisfaire, comme autrefois, son appétit déréglé. —Il était pourtant impossible d'ôter toujours les clefs, et Frédérique profitait de ces petites négligences pour aller à la découverte de quelque friandise.

Un jour se trouvant seule dans la chambre à manger, elle aperçut une tasse sur une armoire. —Elle prit la tasse, qui était remplie d'une pâte blanchâtre très douce.—Frédérique, qui la trouvait fort bonne, en mangeait encore lorsque sa mère entra.—" Malheureuse ! s'écria la mère, en apercevant son enfant tenant la tasse, tu as mangé du poison destiné aux mouches ! "

On fit appeler le médecin.—Quand il arriva, Frédérique avait des déchirements d'entrailles insupportables.—On parvint à lui sauver la vie en lui faisant boire beaucoup de lait ; mais elle resta maladive le reste de ses jours.

Celui qui ne sait pas maîtriser ses penchants finit presque toujours par se rendre malheureux.

No 17.—Les Enfants et les Perdreaux

Genti—ki voltë—trénan l'èle, ap'lan së p'ti—étourdi—un trézième—l'éné l'veû—parbleu—tu véra—coman don—meur (*art.*).

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,

Cherchant des nids dans leurs enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletaient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager comme de bons amis;
Chacun en garde six; il en reste un treizième;
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
"Tirons au doigt mouillé.-Parbleu! non.-Parbleu! si.
—Cède, ou bien tu verras.—Mais tu verras toi-même.
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu, qui leur plaît, couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants:
"Comment donc! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent sous vos coups!
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous?"

No 18.—Le Père pieux

Se rendë-t'aû travail (*art.*)—son fiss'—enfan d' sè-t'an-z'environ—alë-t'avèk lui—c'ètë—courë ça é la—venë d'se l'vé—ôta—leva lë z'ieû-z'aû ciel—prononça—tou bâ—l'obsèrva—d'manda—ôtë—avë—mint'nan-t'a Dieû—biinfezan—j'adorë-z'an silance—il a fë—ajouta—continua—répondi (*art.*).

Un père se rendait au travail dans les champs; son fils, enfant de sept ans environ, allait avec lui.—C'était par la plus belle matinée de printemps.—L'enfant rempli de joie, courait çà et là.—Le soleil venait de se lever.—Le père ôta son chapeau, leva les yeux au ciel, et prononça quelques mots tout bas.—L'enfant l'observa et demanda à son père pourquoi il ôtait son chapeau et ce qu'il avait dit tout bas.

" Mon fils, répondit celui-ci, je pense maintenant à Dieu, en voyant se lever le beau et bienfaisant soleil.—J'adorais en silence la toute-puissance et la bonté du Très-Haut.—Vois, mon enfant, Dieu a créé le soleil et tout ce que tu vois ici.

—Il a fait tout si bien, ajouta l'enfant.

—Aimes-tu, continua le père, aimes-tu ce bon Dieu si généreux ?

—Oh, oui ! répondit l'enfant.—Et ses yeux se remplirent de larmes de joie.

No 19.—Le Trone de neige

Folâtré—regrété—biin qu'il é—pluss' k'on n'pens'—déja lé pâcion—colège—un tâ d'nège—siége—cortége—comm'glace—n'inporte—plézir—moindre—l'arogance—plu tar—orë-tu—s'aba—l'orguéilleû potenta—dèstin—protège—le réyon.

Qui n'aime à voir folâtrer les enfants ?
On se croit de leur âge : oh ! douce jouissance
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourments !
Un rien suffit pour amuser l'enfance;
Mais dans ces jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.
Un jour, échappés du collége,
Des écoliers d'onze à douze ans,

Aperçurent un tas de neige.....
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siége,
Le trône enfin ; et le cortége
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance.....
Peut-on impunément avoir l'autorité ?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse encor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimé avec sévérité.
De Tarquin le Superbe il avait l'arrogance;
Et de Néron plus tard, suivant toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône qui se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat.....
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protége ;
Vous êtes sur un tas de neige.....
Gare le rayon du soleil !

No 20.—Le petit Serin

Le p'ti s'rin—un' petit' fille—chantë du matin | ô soai—un' petite hupp' noar—kèlkefea-z'un p'ti morceau d'sucre—il-avë—l'oazô devin—doné-r'a boar'—trouva—alor—pleura—ala—ki chantë-t'ôci biin—réçucit'ron pâ—voaci—biin—n'agi—tan-z'avan—je lé mangé moa-même—insi parla—le keur plin d'tristèss'—chagrin—sinte—l'anfan-t'ingra.

Une petite fille nommée Caroline, avait un charmant serin.—Il chantait du matin au soir, et il était très beau.—Jaune comme de l'or, avec

une petite huppe noire sur la tête.—Caroline lui donnait à manger de la graine et de l'herbe tendre ; quelquefois un petit morceau de sucre, et chaque jour il avait de l'eau fraîche et claire.

Tout à coup l'oiseau devint triste, et un matin, lorsque Caroline voulut lui donner à boire, elle le trouva mort dans la cage.—Alors la petite fille fit de grandes lamentations et pleura beaucoup.—Sa mère alla acheter un autre serin, qui avait de plus belles couleurs encore que le premier, et qui chantait aussi bien ; puis elle le mit dans la cage.

Mais Caroline pleura plus fort, quand elle aperçut le nouvel oiseau.

La mère étonnée, lui dit ; "Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu encore ? Pourquoi es-tu si affligée ? Tes larmes ne ressusciteront pas l'oiseau mort, et en voici un autre qui est tout aussi beau.

—Ah ! chère maman, répondit la petite, je n'ai pas bien agi avec mon serin, et je n'ai pas fait pour lui tout ce que je pouvais faire.

—Chère Caroline, reprit la mère, tu as cependant eu bien soin de lui !

—Oh ! non, répliqua l'enfant ; quelque temps avant sa mort, je ne lui ai pas porté un morceau de sucre que tu m'avais donné pour lui, je l'ai mangé moi-même."

Ainsi parla Caroline, le cœur plein de tristesse.—La mère se garda bien de sourire du chagrin de la petite.—Elle reconnut la sainte voix de la conscience parlant au cœur de l'enfant, et elle la respecta.

"Oh ! dit-elle, combien doivent être cruels les tourments qu'éprouve l'enfant ingrat sur la tombe de ses parents !"

No 21.—Le Pigeon et le Ramier

Colombe—plinte—vincre—froad'indiférance—toujour-z'ansamble.

Un pigeon voit mourir sa colombe fidèle ;
Il roucoule, il gémit. Le ramier, son voisin,
Lui dit : " Pourquoi cette plainte cruelle ?
Vos cris sont impuissants pour vaincre le destin.
J'ai perdu, comme vous, ma compagne chérie ;
La froide indifférence est le plus grand des maux :
J'eus tort de fuir tous les oiseaux.
L'amitié, charme de la vie,
Peut seule du malheur alléger le fardeau ;
Que sa chaîne aujourd'hui nous lie,
Et réunissons-nous sous un même berceau. "
Dès lors toujours ensemble, ils trouvèrent des charmes
A parler de leurs peines ; ils en souffrirent moins.

D'un ami qui sèche nos larmes
Ne repoussons jamais les soins.

No 22.—La petite Bienfaitrice

La p'tite biinfëtrice—Mina—biinfezan—ramâcë—pin—soagneûz'man—lë-z'oazô-z'acourë—bék'të—më la min—së paran lépièr-t'un jour—fë tu c'la—de nège—é mint'nan—soutienn-t'é nouriss'—on soin—régarda.

L'hiver était froid et rigoureux.—La petite Mina, fille unique de parents bienfaisants, ramassait les miettes de pain qui étaient tombés de sa table, et les gardait soigneusement ; puis elle allait deux fois le jour dans la cour, y répandait les miettes, et les oiseaux accouraient et les béquetaient.—Mais la main de la petite fille était toute tremblante de froid.

Ses parents l'épièrent un jour, et se réjouissant de lui voir faire cette bonne action, ils lui demandèrent : Pourquoi fais-tu cela Mina ?

C'est que tout est couvert de neige et de glace, répondit Mina ; les petits oiseaux ne peuvent rien trouver, et maintenant ils sont pauvres. —C'est pour cela que je leur donne à manger, de même que les hommes riches soutiennent et nourrissent les pauvres.

Mais tu ne peux pas nourrir tous les oiseaux ! reprit le père.

Mina répondit : Est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi par toute la terre, de même aussi que tous les riches ont soin des pauvres ?

Le père regarda la mère et dit : O céleste simplicité !

No 23.—Quatrain

Moindre—larcin—un crime—le sin rèspë—ë-t'un dë fond'man.

Que le moindre larcin soit à nos yeux un crime :
C'est l'intérêt commun qui veut qu'on le réprime.
Le saint respect qu'on doit à la propriété
Est un des fondements de la société.

No 24.—Le Fils qui nourrit son père

Martin ala—gâgné—gardiin dë bèstiô, di l'laboureur—j'te donn'ré la nouritur, é kinz' fran—pandan—j'vou-z'an pri—voudrë—c'ke j'gâgn'ré—ëtë—satisfë—ogmanta—ègzakteman.

Martin alla chez un fermier et le supplia de lui donner du travail afin qu'il pût gagner quelque chose.

"Je te prendrai à mon service comme gardien des bestiaux, dit le laboureur ; et, si tu es bien diligent, je te donnerai la nourriture, et quinze francs pour tes gages pendant l'été.

—Je serai bien laborieux, dit le garçon, mais, je vous en prie, donnez-moi à la fin de chaque semaine ce que j'aurai gagné.—J'ai chez moi mon pauvre père, auquel je voudrais donner ce que je gagnerai."

Le fermier, qui était on ne peut plus satisfait de cet amour filial, consentit de grand cœur à cet arrangement et augmenta même ses gages. —Et le fils apporta exactement, tous les samedis, son gain à son vieux père.

No 25.—Quatrain

Obéiçance—ingra.

Aux auteurs de tes jours tu dois l'obéissance,
Mérite leurs bontés, respecte leur puissance.
Il n'est point de vertus chez les enfants ingrats;
Et quoi qu'ils puissent faire, ils ne prospèrent pas.

No 26.—Les Pommes

Grégoar'—ça é la—se hâta d'décendre—tréna—a la hë—gilë—soudin—l'voazin—jardin—un bâton a la min—sôva—ôci vite—tâcha—tô-t'ou tar.

Le petit Grégoire vit, de sa fenêtre, dans le verger de son voisin, une grande quantité de belles pommes rouges, tombées çà et là sur l'herbe.—Grégoire se hâta de descendre, il se traîna sur le ventre dans le jardin par une trouée faite à la haie, et il remplit de pommes les poches de sa veste et de son gilet; mais soudain le voisin se présente à la porte du jardin, un bâton à la main.—Grégoire se sauva aussi vite qu'il put; et il tâcha de sortir à la hâte, en se glissant par le trou par lequel il était entré. —Mais le petit voleur fut arrêté au passage par

le volume de ses poches qu'il avait trop bien remplies.—Il fallut rendre les pommes volées, et subir une punition sévère pour le vol.

Le voisin lui dit : " Noublie pas que les objets volés font souvent découvrir le voleur, et que celui-ci est puni tôt ou tard. "

No 27.—A un enfant

A un-n'anfan—liss'—soa-z'umble—ke t'importe—biin souvan—Dieû repouss' du pié—dë haût' tour.

Oh ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant ! garde ta joie !
Lis ! garde ta blancheur !

Sois humble ! Que t'importe
Le riche et le puissant !
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied des hautes tours ;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours !

No 28.—L'Echo

Soudin—continua—répéta—tu ë-z'un-n'omm' stupid'—fâcha—adréça—propô—rendi-fidèlman—en tou sense—trouva pèrsonn'—s'plégni-t'a sa mèr' k'un méchan—tu n'a-z'entendu—un mô-t'agréable t'u-t'été renvoayé—égar—tréton lë gen-z'avèk—trèt'ron d'même—envèr-z'eû—leur par.

Le petit George n'avait jamais entendu parler de l'écho.—Un jour il se mit à crier dans

une prairie : " Ho ! ho ! " Soudain, une voix lui répondit du bosquet voisin : " Ho ! ho ! " Surpris, il continua : " Qui es-tu ? " La voix répéta aussi : " Qui es-tu ? " Il s'écria ensuite : " Tu es un homme stupide ! "—"...Homme stupide ! " répondit la voix du bosquet.

George se fâcha et adressa au bosquet des propos de plus en plus injurieux que l'écho rendit fidèlement.—Alors il se mit à parcourir le petit bois en tous sens, pour chercher l'interlocuteur supposé, afin de se venger de lui, mais il ne trouva personne.

Ensuite George courut chez lui, et se plaignit à sa mère qu'un méchant s'était caché dans le bois et l'avait insulté.

" Cette fois, lui dit la mère, tu t'es trahi et accusé toi-même !—Sache que tu n'as entendu que tes propres paroles ; car ainsi que tu as déjà vu mainte fois ta figure dans l'eau, de même tu viens d'entendre ta voix retentir dans le bosquet.—Si tu avais adressé un mot agréable au bois, un mot agréable t'eût été renvoyé. "

C'est ce qui arrive toujours.—La manière d'agir d'autrui à notre égard n'est le plus souvent que l'écho de la nôtre.—Si nous traitons les gens avec déférence, ils nous traiteront de même ; mais si nous sommes durs et grossiers envers eux, nous ne devons nous attendre à rien de mieux de leur part.

No 29.—L'Orphelin

Veû tu me l'dire—j'te mèn'ré—un-n'oazô rár'—coll'-ë t'étin-e'lan—bouhë—a ki l'véra—j'te l'donn'—se pôz'ra—nou gliss'ron—riin n'sé lui plèr.

Pourquoi, veux-tu me le dire,
En tes yeux ces pleurs brûlants ?
Les visages de six ans,
Dieu les a faits pour sourire.

Suis-moi : je te mènerai
Dans un jardin plein de roses
Ouvertes et demi-closes,
Pour toi je les cueillerai.

Enfant, j'ai dans ma volière
Un oiseau rare et charmant;
Son col est étincelant
Comme un bouquet de lumière.

Viens ! c'est à qui le verra :
Si tu veux, je te le donne;
Bientôt sa patte mignonne
Sur ton doigt se posera.

Tout près, sur une onde vive
Se berce un petit bateau,
Et nous glisserons sur l'eau
Comme une algue de la rive.

Quatre cygnes sur l'étang
Lèvent leur tête superbe;
Tu verras brouter dans l'herbe
Un petit agneau tout blanc.

Hélas ! rien ne sait lui plaire.....
Son front reste soucieux.
Pauvre enfant, pour être heureux
Que veux-tu ?—Je veux ma mère !

MARIE JENNA.

No 30.—Daulac

Coloni—vin-t-cink—confécé—dë sin-z'otèl—rèsté—jamë—cèrtin de n'plu r'voar—foayé—chaûdièr'—Outaouë—crétiin—nâcion—Anaotaa—francë—côté—blécèr'—antièr'—invèsti—sôvage—soutinr'-t'un feû continuël—la fin—la soaf—l'insom-ni

—un-n'éfor—comba—vociféran d'afreû hurleman—un-n'orrible—pouvoar—lë-z'ampéchó—dura—më biintô—tèrreur—açouvi—pénétra—voua—reconéçance.

On était au printemps de l'an 1660. La colonie, après un demi-siècle de luttes sanglantes, se trouvait presque épuisée ; et les Iroquois, enhardis par de nombreuses victoires, avaient résolu d'exterminer jusqu'au dernier Français. Alors dix-sept braves, ayant à leur tête un jeune militaire de vingt-cinq ans, nommé Daulac, résolurent de sacrifier leur vie pour sauver le pays. Ils firent leur testament ; puis, s'étant confessés et ayant communié dans l'église de Montréal, appelée alors Villemarie, ils jurèrent aux pieds des saints autels de rester fidèlement unis jusqu'à la mort, et de ne jamais demander quartier. Certains de ne plus revoir leurs foyers, ils embrassèrent tous ceux qui leur étaient chers et s'éloignèrent, accompagnés des larmes et des bénédictions de ceux pour qui ils allaient mourir. Ils se dirigèrent vers le Sault-des-Chaudières, sur la rivière des Outaouais, et là, ils s'enfermèrent dans un fort qui n'en avait guère que le nom, et y attendirent les Iroquois. Quelques jours après, ils virent venir à eux quarante guerriers Hurons, commandés par un vieux héros chrétien de la même nation, nommé Anahotaha, et six guerriers Algonquins, ayant aussi à leur tête un fameux chef. Tous demandèrent aux Français la faveur de combattre à leurs côtés et de verser leur sang avec eux ; ce qui leur fut accordé.

Ils furent attaqués d'abord par deux cents Iroquois, dont ils tuèrent ou blessèrent une grande partie sans perdre un seul homme. Mais

bientôt une armée entière les investit de tous les côtés. A ce moment, quelques sauvages du fort perdirent courage ; vingt-quatre d'entre eux s'élancèrent par-dessus la palissade et se livrèrent à l'ennemi pour sauver leur vie. Il ne restait plus que quatorze Hurons, quatre Algonquins et les dix-sept Français. Tous jurèrent de mourir les armes à la main. Sans cesse attaqués pendant sept jours et sept nuits, ils soutinrent un feu continuel, encore plus tourmentés néanmoins par le froid, la faim, la soif et l'insomnie, que par les Iroquois. Ceux-ci, honteux d'avoir été tant de fois repoussés par un si petit nombre de guerriers, résolurent de faire un effort suprême avant d'abandonner le combat ; ne respirant plus que la rage et la vengeance, et vociférant d'affreux hurlements, ils se précipitèrent donc tous ensemble à travers les balles. Les Français en firent un horrible carnage, sans pouvoir cependant les empêcher de s'avancer jusqu'au pied de la palissade qu'ils attaquèrent à coups de haches. Le combat dura encore quelque temps ; mais bientôt des monceaux de cadavres jonchèrent le terrain Les Iroquois s'en servirent pour escalader le fort, et massacrèrent les derniers braves qui voulaient encore se battre. Quatre Français seulement et quatre Hurons tombèrent vivants entre leurs mains ; et encore, les quatre Français n'avaient plus qu'un souffle de vie.

Les Iroquois furent frappés de terreur en comparant le nombre de leurs morts à celui de leurs victimes. Après avoir assouvi leur vengeance sur les prisonniers français, ils retournèrent dans leurs villages, n'osant aller attaquer

un pays peuplé de tels héros. La colonie était sauvée. Lorsqu'on appris ces détails par des Hurons qui étaient parvenus à s'échapper, un sentiment douloureux pénétra tous les cœurs ; et l'on voua une éternelle reconnaissance aux héros chrétiens ensevelis dans leur triomphe.

No 31.—Quatrain

Citoayin — dezir' k'on t'nomm' — sèr-z'en tou ton péyi — disting'.

Qui n'est bon citoyen n'est pas un honnête homme ;
De ce titre sacré désire qu'on te nomme.
Sers, en tout, ton pays, respectes-en les lois ;
Distingue le mérite et donne-lui ta voix.

No 32.—Le Grand-Père et le Petit-Fils

Avë-t'un' foa-z'un viéillar—pouvë — tramblë — n'antandë-t'é n'voayë—pâ d'dan non plu—cuillèr—lecë tombé-r'un' parti—soup' — tandi k'u-n'autr' coulë — rédui-t'a s'mèttre — pouâl — coin—portë don—coulë l'lon d'së jou—ariva—së min tramblante —tomba é s'câça—gronda—contanta d'gémir— p'tit' jatt' de bouâ — obligé — ke fë tu la, lui d'manda—papa—manman—manj'ron d'dan kan j's'ré gran—dev'nu.

Il y avait une fois un vieillard si décrépit qu'il pouvait à peine marcher ; ses genoux tremblaient, il n'entendait et ne voyait presque pas, et il n'avait pas de dents non plus ; si bien que, quand il était à table, la force lui manquant pour tenir sa cuiller, il laissait tomber une partie de sa soupe sur la nappe, tandis qu'une autre coulait sur son menton.

Son fils et sa belle-fille finirent par se dégoûter de ce spectacle ; c'est pourquoi le vieux grand-père fut réduit à se mettre derrière le poêle, dans un coin ; et ils lui préparèrent son

manger dans une écuelle de terre, et encore ne lui en donnaient-ils pas assez.—Le pauvre vieillard portait donc d'un air affligé ses yeux sur la table où étaient assis ses enfants, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues ridées.

Or, il arriva un jour que ses mains tremblantes ne purent tenir l'écuelle ; elle tomba et se cassa. —La jeune femme le gronda sévèrement, mais lui ne dit rien et se contenta de gémir.—Alors son fils et sa belle-fille lui achetèrent, pour quelques sous une petite jatte de bois, dans laquelle il fut obligé de manger.—Pendant ce temps, son petit-fils, âgé de quatre ans, assis sur le plancher, s'amusait à ajuster ensemble quelques petites planchettes.

" Que fais-tu là ? " lui demanda son père.

" C'est, répliqua l'enfant, une petite écuelle ; papa et maman mangeront dedans quand je serai grand, et qu'ils seront devenus vieux. "

Alors le mari et la femme se regardèrent pendant quelque temps ; puis, s'étant mis à pleurer, ils admirent de nouveau le vieux grand-père à leur table, le firent manger avec eux, et ne dirent plus rien quand il répandait un peu de soupe sur la nappe.

No 33.—L'Enfant et l'Oiseau

Peti-t'oa-zò—viin-t' pôzé—é tu m'erin—j'te donn'rë-z'un bézé—viin don—je m'san si joayeû—më së doa sur më ca'veû—movë keur—décin—ne s'pôz' aûprë dë p'ti-z'anfan—un kar d'eur', un n'instan mêm'—si dans ma min j'tavë, tu santirë ke j' t'èm' ; é d'min tu r'viindrë—je serë biin ! où volé—jamë—tu n'a pû—à ! ke j'vë—adoré—s'an va—Dieû—m'èm'rë-t'insi.

Petit oiseau, je t'écoute.
Ils sont jolis, tes refrains !

Viens te poser sur ma route.
Quoi ! je t'aime.....et tu me crains !

Mais vois ! je n'ai point de cage.....
Joyeux, je te donnerais
Un baiser sur ton plumage,
Et puis.....tu t'envolerais !

Viens donc pour que je sourie :
Le pauvre n'a d'autre jeu
Que les fleurs de la prairie
Et les oiseaux du bon Dieu.

Ne veux-tu pas qu'on t'embrasse ?
Moi, je me sens si joyeux
Lorsqu'une dame qui passe
Met ses doigts sur mes cheveux !

O mauvais cœurs qui sont cause,
— Tant leurs desseins sont méchants ! —
Qu'aucun oiseau ne se pose
Auprès des petits enfants !

Un quart d'heure, un instant même,
Si dans ma main je t'avais,
Tu sentirais que je t'aime,
Et demain tu reviendrais.

S'élancer dans la lumière,
Au champ cueillir son repas,
Vivre sans toucher la terre,
Oh ! quel bonheur n'est-ce pas ?

Pour moi, si j'avais une aile,
Je saurais bien où voler.
Ma mère est aux cieux.....près d'elle
Je voudrais tant m'en aller !

Tu gazouilles dès l'aurore.
Tu ne pleures jamais, toi !
Si ta mère vit encore,
Tu n'as pas besoin de moi.

Ah ! que je vais, petit frère,
Adorer d'un cœur pieux
Le Seigneur qui sait te faire
Si leste et si gracieux !

Mais sans m'entendre, il me quitte,
Et s'en va bien loin d'ici.
O mon Dieu, que j'irais vite
A qui m'aimerait ainsi !

MARIE JENNA.

No 34.—Respect du aux vieillards

Viéillar—chèrché-r'un' place—étë-t'aci—lë jeun' jan s'mokèr' —é l'ranvoayèr'-t'avèk—lacédémoniin—se l'vèr' touss—respë—gran-z'aplôdiss'man—élâss', s'écria.

Pendant une fête qu'on célébrait à Athènes, un vieillard étant allé chercher une place dans l'endroit où les Athéniens étaient assis, les jeunes gens se moquèrent de lui et le renvoyèrent avec mépris.—Il se retira du côté des Lacédémoniens, et, dès qu'il parut, ceux-ci se levèrent tous par respect pour son âge.—Les Athéniens, témoins de cette action, lui donnèrent de grands applaudissements. " Hélas ! s'écria un Lacédémonien, ce peuple connaît ce qui est honnête, sans avoir le courage de le pratiquer. "

No 35.—Quatrain

Soulage leur féblèss'.

Songez, mes chers enfants, qu'il faut que la jeunesse
Respecte les vieillards, écoute leurs discours,
Demande leurs conseils, leur donne ses secours,
Et par ses soins constants soulage leur faiblesse.

No 36.—Amour filial

Un-n'anfan—contantë—pin sèk—avèk de l'ô—singularité—aprë—ëtë—d'manda—signifia—serë-t'obligé de l'ranvoa-ié—éláss', mecieû—je fë—voaci—mangë—noar—imprécion—l'éta—émôcion—pourtan-t'avoar—réplika—la contrin—sukcë—crinte—vèrsâill—si l'fë-t'ë prouvé—parë vrë—promë—cin cen—goucë—recevé—de la par—envéré—poin—moayin—il me d'viindrë-t'inutil—gran biin à mon pèr.

Un enfant d'une famille considérée, placé à l'Ecole militaire de Paris, se contentait de manger de la soupe et du pain sec avec de l'eau. —Le gouverneur, averti de cette singularité, le fit venir, et après lui avoir représenté qu'il était nécessaire de se conformer aux usages de l'école, il lui demanda les motifs de son étrange conduite.—L'enfant s'obstinant à taire ces motifs, le gouverneur lui signifia qu'il serait obligé de le renvoyer à sa famille.

"Hélas! monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je le fais. La voici: dans la maison de mon père je mangeais du pain noir, en petite quantité; nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de la soupe et de bon pain blanc à discrétion. Je trouve que je fais grande chair, et je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon père et de ma mère.

—Mais, dit le gouverneur avec émotion, votre père, qui a servi, doit pourtant avoir une pension?

Non, répliqua l'enfant; pendant un an il en a sollicité une; le défaut d'argent l'a contraint de renoncer à poursuivre le succès de sa demande, et, dans la crainte de contracter des

dettes à Versailles, il a préféré languir dans un état de misère.

—Eh bien, si le fait est prouvé comme il paraît vrai dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parents sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gousset : recevez, pour vos menus plaisirs, ces trois louis, que je vous présente de la part du roi ; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai, d'avance, les six premiers mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir.

—Monsieur, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ?

—Ne vous inquiétez point, nous en trouverons le moyen.

—Ah ! monsieur, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi ces trois louis que vous venez de me donner. Ici, où j'ai tout en abondance, ils me deviendraient inutiles, et ils feront grand bien à mon père pour ses autres enfants."

No 37.—Marguerite

Dë l'matin, Margrit', au lieû-z'ou Dieû—kèl' parol'—corol'—étoal—ton-n'odeur—më—heureûz'—keur—t'invit'—t'açoar—prë d'së bor (*art.*) — tu rèv-z'é t'andor' — réyon — pin—sin—insèkte-z'èrran—ki va—dezir—tu n'a pâ—je s'ré—tu n'va pâ.

—Dès le matin, Marguerite,
Aux lieux où Dieu seul habite
Portant ton esprit rêveur,
Le front penché sur la fleur,
Oh ! dis-moi quelle parole
Tu verses dans sa corolle ?
—Je lui dis : Céleste don,
Blanche étoile du sillon,

O belle silencieuse !
Vers Dieu monte ton odeur ;
Mais je suis bien plus heureuse :
Je peux lui donner mon cœur.

—Et que dis-tu, Marguerite,
Au doux ruisseau qui t'invite
A t'asseoir près de ses bords
Où tu rêves et t'endors ?
—Je lui dis : Ruban d'eau pure,
Voix qui chante et qui murmure,
Chaque rayon matinal
Peint sur ton sein de cristal
Buisson, roseau, scabieuse,
Vert saule, insectes errants ;
Mais je suis bien plus heureuse,
Car si tu vois, je comprends.

—Mais que dis-tu, Marguerite,
A l'oiseau qui va si vite
Du village au marronnier
Et de la rive au sentier ?
—Je lui dis : Ami fidèle
De l'homme et des fleurs, ton aile
En tous lieux suit tes désirs,
Ton langage est sans soupirs ;
Dans ta coupe savoureuse
Tu n'as pas trouvé de fiel ;
Mais je serai plus heureuse :
Tu ne vas pas jusqu'au ciel !

MARIE JENNA.

No 38.—Charité

Il y a—un-n'inçandi—consuma tout-t'un vilage (*art.*)—savë-t'ou trouvé-r'un-n'abri—avë—pèrdu—avoar—ètë—inkië—sor' (*art.*)—paroaciin—voazin—secour-z'an faveur (*art.*)—l'évèn'-man-t'afreû—éfor—plin sukcë—objö—réfléchicë—méilleur—vouloar biin-n'akcèpté—je sé—je n'serö jamë v'nu—tu a doné pluss' ke—bénira.

Il y a quelques années, un incendie consuma tout un village, et réduisit à la misère plus de

trente familles, qui, aux approches de l'hiver, ne savaient où trouver un abri.—Le respectable curé du village incendié, qui avait lui-même perdu tout son avoir, était moins inquiet de son sort que de celui de ses paroissiens.—Il parcourut les villages voisins pour recueillir des secours en faveur de ces malheureux, et fit insérer dans les journaux le récit de l'événement affreux qui les avait réduits à la misère.—Ses efforts furent couronnés d'un plein succès.—Il reçut de tous côtés de l'argent, des vivres et des objets d'habillement.—Un jour qu'il réfléchissait au meilleur usage qu'il pourrait faire des derniers secours qui lui étaient parvenus, il vit entrer chez lui un jeune garçon des environs, qui lui remit une pièce de deux francs et un vieil habit, en le suppliant de vouloir bien accepter ce don pour les incendiés. "Je sais, dit-il au curé, que c'est peu de chose, et , si j'avais cru ma sœur, je ne serais jamais venu chez vous ; mais enfin le malheur de votre paroisse m'a touché, et il m'a été impossible de résister à l'envie de vous offrir le peu que j'avais."—A ces mots le curé ne put retenir ses larmes ; elles coulèrent en abondance, et il dit au vertueux enfant, en l'embrassant : "Tu as donné, comme la veuve de l'Evangile, tout ce que tu avais, et par conséquent tu as donné plus que tous les autres. Ton offrande est agréable au Seigneur. Conserve, ô mon fils, tes excellentes dispositions, et Dieu te bénira."

No 39.—Quatrain

Pour ke l'Sègneur (*art.*)—chak instan—avèk touss'—reconéçan.

Aime les malheureux, pour que le Seigneur t'aime,
Hélas ! à chaque instant, tu peux tomber toi-même.
Sois honnête avec tous ; pour tes amis, constant ;
Montre, après le service, un cœur reconnaissant.

No 40.—La Source

Le p'ti Guillaûm'—ô moman-t'ou—sõ jo.. ..ètë brulante—il éprouvë-t'un' soaf èkcécive—au lieû d'se r'pôzé-r'avan d'boar'—ô-citô-t'indispôzé—retourna—élâss'—li d'douleur (*art.*)—ki orë cru—limpid'—poazon—maladi (*art.*)—imprudance—intampérance.

Un jour d'été, le petit Guillaume traversait les champs au moment où la chaleur se fait le plus vivement sentir.—Ses joues étaient brûlantes, et il éprouvait une soif excessive, lorsqu'il découvrit, à l'ombre d'un beau chêne, une source d'eau claire comme le cristal, et qui sortait d'un rocher.—Au lieu de se reposer avant de boire, et de ne boire que très peu à la fois, comme l'on doit faire quand on a bien chaud, Guillaume but tout d'une haleine une grande quantité de cette eau, qui était extrêmement fraîche.—Il se sentit presque aussitôt indisposé. Il retourna chez ses parents, où il devint dangereusement malade le même jour.

" Hélas ! disait-il en gémissant sur son lit de douleur, qui aurait cru qu'une source, dont l'eau était si limpide, renfermait un poison si dangereux ?

—Ce n'est pas la source, dont l'eau est si pure, qui est la cause de ta maladie : c'est ton imprudence, c'est ton intempérance, " lui dit le père.

En toute chose, il faut de la modération et de la prudence.

No 41.—La Chapelle

Aportë—venë—pôzë—reconë—vèrsë—savë—soupirë—êmë etc., sin—éçor'—lâcé—la bâ—ô va, tu n'a pu—min.

Te souviens-tu, blanche chapelle,
Du pauvre enfant
Qui t'apportait son cœur fidèle
Et confiant;

Qui sous ta voûte bien-aimée
Venait le soir,
Elever à Dieu la fumée
De l'encensoir;

Et qui posait aux jours de fête,
En souriant,
Une couronne sur la tête
Du saint Enfant ?

Reconnais-tu, sous son front mâle,
Ses jeunes yeux;
Autour de son visage pâle,
Ses blonds cheveux ?

Ce cœur débordant de l'ivresse
Que tu versais,
Il a porté tant de tristesse.....
Si tu savais !

Si tu savais ce que sur terre
Il a trouvé,
Au lieu de ce qu'en sa bruyère
Il a rêvé !

Oh ! qui lui rendra la prière
Qu'il soupirait,
Quand au milieu de la lumière
Dieu descendait;

Ou quand, tout ému de vos charmes,
Cantiques saints,

Il cachait ses yeux pleins de larmes
Dans ses deux mains?

L'insensé vers une autre plage
A pris l'essor;
Il a perdu dans le voyage
Son doux trésor.

Il a cherché dans ce qui passe
Un faux bonheur,
Sans pouvoir effacer la trace
De ta splendeur.

Aujourd'hui, lassé d'espérance
En l'avenir,
Il vient chercher dans ton silence
Un souvenir.

—Enfant, sens-tu ma douce flamme?
Je te connais,
Et je veux verser dans ton âme
Toute ma paix.

Dieu qui venait au sanctuaire,
Toujours y vient.
Il aimait ta jeune prière.....
Il s'en souvient.

En vain là-bas, pendant l'orage,
Il t'appelait:
Depuis longtemps, sur ce rivage,
Il t'attendait.....

Oh! va, tu n'as pu le reprendre
Ce cœur donné!
Dieu le gardait pour te le rendre
Prédestiné.

Cède à la main qui te relève:
Bénis ton Roi!
Tu fis un rêve, un bien long rêve:
Eveille-toi!

MARIE JENNA.

No 42.—Le Laboureur et son Fils

Pocédē—gran blin—jardin—atèstē—dirigē—mankē—ariva—ap'la—fiss'—partir (*art.*)—survèill'ra—éfréyé—ancouraja—l'ambraça—avèk crinte—il travailla—devinr' chak jour (*art.*)—inspèkta—trouva—l'on dizē—loua—c'la n'avē pâ—je savē—mint'nan tu ē dev'nu un-n'omm'.

Un laboureur possédait de grands biens : des champs, des jardins, des prairies, des troupeaux de vaches et de brebis ; il avait aussi beaucoup de serviteurs et de servantes.—La tenue et la richesse de sa maison attestaient l'habileté et la sagesse du maître, qui dirigeait tout si bien que rien n'y manquait.

Il arriva que le laboureur fut obligé de faire un long voyage.—Il appela son fils, et lui dit: "Joseph, je suis obligé de partir, tu surveilleras la maison et la ferme jusqu'à mon retour."

Le jeune homme fut effrayé d'une telle tâche ; mais le père l'encouragea, l'embrassa et partit.

Joseph se mit d'abord à l'œuvre avec crainte, puis il prit courage en se disant : "Mon père le veut ainsi, je dois le faire."

Il travailla avec zèle, et les fautes qu'il commit dans le commencement devinrent chaque jour plus rares.

Plusieurs mois après, le père revint ; et quand il inspecta la maison, ses champs et ses troupeaux, il trouva tout en bon ordre, l'ensemble comme les édtails.—En outre, la réputation de son fils s'était répandue dans la contrée ; et l'on disait, tel père, tel fils.

Le laboureur loua son fils de sa bonne administration.

"Mon père, dit le jeune homme, si cependant cela n'avait pas réussi ?..."

Son père lui répondit en souriant : "Mon fils, je savais ce que tu pouvais faire, et tu ne le savais pas. J'ai voulu te faire acquérir la conscience de tes forces, c'est pourquoi j'ai exigé beaucoup de toi. Maintenant tu es devenu un homme."

No 43.—Bonheur de l'Enfant vertueux

Bieneureû, mil' foa—ke l Sègneur—é ke ce Dieû—instruir'—loin du mond' él'vé—nécance—poin—inocance—en-n'un secrë valon—croa-t'a l'abri d'l'akilon—liss'—docil.

Oh ! bienheureux, mille fois,
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui, de bonne heure, entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élévé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Heureux, heureux mille fois,
L'enfant que le Seigneur rend docile à sa voix !

No 44.—Les quatre Saisons

A—dizë l'p'ti-t'anri — trénô — l'antandi — lui di (*art.*), mon fiss', tu m'f'rë plézir—souë—anri lécrivi — min tramblante—s'écoula — printan — prom'na un jour avèk—jacinte—oricul'—parfun—écla—sèzon—voudrë-tu biin—plin d'joa—tarda pâ-z'a fèr' — ala — vèrdoayan — fezë — roulé-r'an n'onde — poulin plin d'feû—dë c'rize—k'il dura—tout' l'ané—inscri—l'oton-n'ariva—serin—lë cè d'vigne—noar—u-n'odeur—k'il rèsta an ch'min—kita jamë—nô d'zir—peû rézonable—pouvoar.

"Ah ! si l'hiver pouvait durer toujours !" disait le petit Henri, au retour d'une course en

traîneau, tout en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

Son père l'entendit et lui dit: "Mon fils, tu me ferais plaisir d'écrire ce souhait dans ce portefeuille."

Henri l'écrivit d'une main tremblante de froid.

L'hiver s'écoula, et le printemps le suivit.

Henri se promena un jour avec son père le long d'une plate-bande, où fleurissaient des jacinthes, des auricules et des narcisses.—Il était transporté de joie en en respirant le parfum et en admirant l'éclat de leurs couleurs.—" Ce sont les productions du printemps, lui dit son père: cette saison est celle des fleurs; elles sont brillantes, mais d'une courte durée.

Ah! c'est bien dommage, répondit Henri; pourquoi le printemps ne dure-t-il pas toujours?

—Voudrais-tu bien écrire ce vœu sur mes tablettes?" lui dit son père.

Henri écrivit, le cœur plein de joie.

Cependant le printemps ne tarda pas à faire place à l'été.

Henri profitant d'un beau jour, alla se promener au village voisin avec ses parents et quelques compagnons de son âge.—Ils trouvèrent sur la route, tantôt des blés verdoyants, qu'un vent léger faisait rouler en ondes comme une mer doucement agitée; tantôt des prairies émaillées de fleurs.—Ils voyaient de tous côtés bondir les jeunes agneaux, et des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leurs mères.—Ils mangèrent des cerises, des fraises et d'autres fruits de la saison; et ils passèrent la journée entière à s'ébattre dans les champs.

"N'est-il pas vrai, Henri, lui dit son père en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs ?

—Oh ! répondit-il, je voudrais qu'il durât toute l'année !"

Ce souhait fut encore inscrit dans le portefeuille.

Enfin, l'automne arriva.—Toute la famille alla passer un jour en vendanges ; il ne faisait pas tout à fait aussi chaud qu'en été, mais l'air était doux et le ciel serein ; les ceps de vigne étaient chargés de grappes noires ou d'un jaune d'or ; les melons arrondis, étalés sur des couches répandaient une odeur délicieuse ; les branches se courbaient sous les plus beaux fruits.—Ce fut un jour de régal pour Henri, qui n'aimait rien tant que les raisins et les melons.—Il eut en outre le plaisir de les cueillir lui-même.—"Ce beau temps, lui dit son père, va bientôt passer : l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour remplacer l'automne.

—Ah ! répondit Henri, je voudrais bien qu'il restât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais."

Alors son père, tirant ses tablettes de sa poche, lui montra et lui fit lire les vœux qu'il avait autrefois formés.—Henri rougit, et son père n'eut pas de peine à lui faire comprendre que toutes les saisons de l'année sont nécessaires, et qu'elles ont toutes leurs plaisirs et leurs avantages.—"Tu vois, lui dit-il, combien nos désirs sont souvent peu raisonnables, et combien nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature."

No 45.—Quatrain

Ègzistance—on n'peû l'comprandr', on n'peû lignoré—la voa de l univè-r'anonce—k'il fô ladoré.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence:
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

No 46.—Les Mouches et les Araignées

Un jeun' princ' dizë souvan—a-t'il don—arégné—je lë détruirë touss'—éyan-t'éclaté—l'én'mi—se r'pôzë-t'un soar—forê—solda—s'gliça prë d'lui—sâbre—min—soudin—ôcitô—cacha—sa toal'—s'arêtèr'—é ur-t'ançambl'—c'ë la d'dan k'il se s'ra caché—tomban-t'a g'nou—él'van lë min—s'écria.

Un jeune prince disait souvent: "Pourquoi Dieu a-t-il donc créé les mouches et les araignées ? Ces insectes ne sont d'aucune utilité aux hommes. Si j'en avais les moyens, je les détruirais tous jusqu'au dernier."

Une guerre ayant éclaté, notre prince fut obligé de fuir devant l'ennemi.—Harassé de fatigue, il se reposait un soir sous un arbre dans une forêt où il s'endormit bientôt.—Un soldat ennemi le découvrit et se glissa près de lui, le sabre nu à la main, pour le tuer.—Soudain une mouche se pose sur les joues du prince et le pique si fortement qu'il se réveille.—Il tire aussitôt l'épée et s'élance vers le soldat qui prend la fuite.

Le prince se cacha alors dans une caverne de la forêt.—Pendant la nuit, une araignée établit sa toile à l'entrée.—Le matin, deux soldats s'arrêtèrent devant cette caverne et eurent ensemble la conversation suivante que le prince entendit

fort bien : " Vois-tu, disait l'un en montrant la grotte, c'est là dedans qu'il se sera caché.—Cela n'est pas possible, répondit l'autre, car en entrant il eût infailliblement déchiré cette toile d'araignée."

Lorsque les soldats furent partis, le prince, tombant à genoux et élevant les mains vers le ciel, s'écria : "O mon Dieu ! hier vous m'avez sauvé la vie par le moyen d'une mouche, et aujourd'hui c'est par une toile d'araignée que vous me dérobez aux coups de mes ennemis."

Dieu n'a rien fait d'inutile ; il a tout créé, au contraire, pour notre bien.

No 47.—L'Ecolier

Un tou p'ti-t'anfan—tâchë d'obéir—il sui dë-z'ieû-z'un' abèilie—voulé-vou m'parlé—trë-précé—lontan-z'oprécé—je r'déçan—réyon—oron—le frë lilâ sortë—pâss'—efleur'—du p'ti nonchalan—je m'saûv', a d'min—muë—bécé—stantor—prudan-t'a la foa—de léfréyé—retiin (*art.*)—élâss'—plintif—j'man plin—je l'sui pluss' peu-t'être—ôci ce beuf—alé don-k'a l'écol'—mon p'ti-t'ange—lécouta dire—béza.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez !... Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.
" Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire :
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
—Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très pressée.
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours :

C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours."
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert:
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuages et riait de l'hiver.
Une hirondelle passe; elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
" Oh! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle.
Je t'ai vue à l'automne; oh! bonjour, hirondelle!
Viens; tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur: veux-tu m'en donner, toi?
Jouons!—Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps:
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis:
L'herbe croît: c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve...A demain."
L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve, et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas! peut-on crier contre un enfant qui pleure?
" Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu,
Dit l'écolier plaintif; je n'aime pas mon livre.
Voyez! ma main est rouge; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit; et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.

J'en suis très mécontent; je n'aime aucune affaire;
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
—Ecolier, voyez vous ce laboureur aux champs?
Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître;
Il est très vigilant, je le suis plus peut-être:
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants;
J'éveille aussi ce bœuf, qui d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille, et, grâce à vos brebis,
Votre mère en chantant vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux:
L'ignorance toujours mène à la servitude. [tude.
L'homme est fin...l'homme est sage: il nous défend l'é-
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux:
Les chiens vous serviront." L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme DESBORDES-VALMORE.

No 48.—Les Epis de blé

Lë-zépi d'blé—Tôbi—si l'grin étö mur'—di l'p'ti garçon—brin—droate—ceû-la—lë méilleur'—profondéman—probableman—so-t'anfan—tiin (*art.*)—l'un | é l'autre (*sans liaison*)—ki l'vë—**fièr'man—ki s'panchë modesteman.**

Un laboureur alla avec son petit-fils Tobie aux champs pour voir si le grain était mûr.—"Vois, mon père, dit le petit garçon sans expérience, comme quelques brins portent la tête droite; ceux-là, sans doute, sont les meilleurs; les autres, qui se baissent si profondément devant les premiers, sont probablement beaucoup moins bons."

Le père cueillit quelques épis et dit: "Sot enfant, tiens, regarde l'un et l'autre! cet épi, qui levait si fièrement la tête, est maigre et vide; celui-là, au contraire, qui se penchait si modestement, est rempli des plus beaux grains."

No 49.—Les Fruits vénéneux

Matild' (*art.*)—parèill-z'a dë joayô—poin n't'antrên'—crin leur grâce—tu pcurë—je n'orë plu d'anfan——se j'ta sur le sin d'sa mèr'—èll su t'obéir—më-z'un jour—é s'mi-t'a courir—mordillë l'èrb'—manja—instan—rèstë-t'an sanglotan—së bra.

" Ecoute-moi, Mathilde: aux buissons de la plaine
Pendent de rouges fruits pareils à des joyaux;
Oh! que ta gourmandise, enfant, point ne t'entraîne,
Ces fruits sont dangereux, quoique riants et beaux.

"Ne t'en approche pas, crains leur grâce trompeuse,
Car tu pourrais trouver la mort en les touchant,
Et moi, pense combien je serais malheureuse,
Hélas! je n'aurais plus d'enfant!"

Mathilde se jeta sur le sein de sa mère,
Et depuis, moins gourmande, elle sut obéir:
Mais un jour, conduisant l'agneau qu'elle préfère,
Elle alla dans la plaine et se mit à courir.

L'agneau, qui mordillait l'herbe sous la ramée,
Mangea des fruits vermeils et mourut à l'instant;
Appelant à grands cris sa mère bien-aimée,
Mathilde près de lui restait en sanglotant.

La mère entre ses bras prit sa fille chérie,
Et dit avec amour: "Pleure, tu dois souffrir!...
Mais que serais-je, enfant, aujourd'hui dans la vie,
Si ton cœur ne t'avait appris à m'obéir?"

No 50.—Le Compagnon de route

Keur—préçan—min—poatrine—arété—bat'man—la d'meur—cètt' demeure—tu r'viindra—ki t'atandra—j'ne l'pui pâ—atréyante—choazi—ki garda Tôbi—é l'ram'na—pâça—r'gar—gloar—je sui l'plézir—gâzon—je sui le d'voar.

Il s'en allait tout seul, à travers le rude sentier de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Il s'en allait, le cœur gros, mais cachant ses larmes, pressant sa main sur sa poitrine pour en arrêter les battements, et n'osant se retourner vers la demeure qu'il quittait, de peur de trop s'attendrir.

Il y avait sa mère dans cette demeure, et sa mère lui avait dit :

" Il faut partir, mon enfant....., et dans quelques années, tu reviendras auprès de ta vieille mère qui t'attendra, solitaire, au foyer de ton enfance, et à qui tu procureras le bien-être pour ses derniers jours.

" J'aurais voulu t'accompagner, mon enfant, car il est dur et malsain à l'homme de marcher seul, je ne le puis pas, cherche donc un ami qui t'accompagne sur la route.

" La jeunesse est attrayante ; beaucoup se présenteront ; choisis, mon enfant, et que ce compagnon soit pour toi l'ange qui garda Tobie innocent et le ramena à son vieux père et à sa vieille mère."

" Mais, qui choisir, ma mère, et quel est le nom de l'ami que vous voulez pour moi ? "

Et la mère, embrassant une dernière fois son enfant, murmura tout bas un nom à son oreille,

et répéta plusieurs fois : " lui seul ! lui seul, mon fils !

—Je vous le promets, ma mère ! "

Il s'en allait tout seul, le long du rude chemin de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et pendant qu'il cheminait, passa devant son regard comme une ombre lumineuse, et une voix se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis la Gloire !

—Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

Et plus loin, un doux frémissement parcourut son être tout entier, et une voix attrayante comme le chant du pâtre de la vallée, se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis le Plaisir !

—Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds glissaient sur le gazon, et que ses membres avaient oublié toute fatigue ; et une voix suave comme la brise du matin, douce comme la parole d'une mère à son petit enfant, se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis l'Affection !

—Ce n'est pas le nom que ma mere m'a dit ; passe ton chemin.

Et comme le soir venait, et que le voyageur

se sentait plus triste que le matin, à cause de l'isolement de sa première journée, il éprouva tout à coup comme un sentiment de force qui lui était inconnu, et une voix tendre, mais énergique, se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis le Devoir !

—Oh ! viens, viens ! C'est ton nom que ma mère m'a dit !

Et quelques années après, il revenait, vertueux toujours, le jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et il apportait à sa mère, qui l'attendait à son foyer solitaire, le bien-être pour ses derniers jours.

No 51.—Quatrain

D'aprë të—l'avar'injust'—soin | économ'.

D'après tes facultés calcule ta dépense,
Et de l'avare injuste évite la démence.
Par un soin économe il est beau de parer
Aux coups que la fortune a pu nous préparer.

No 52.—La Pêche

Raporta d'la vill' cin pêch—voayë—admirâcion—duvë—distribua à së katre fiss'—soar—leur demanda—soin—noayô—biin—la moatié—tu n'a pâ—fë preuv' (*art.*)—tu a-z'agi—âge—tu ora—d'ocâzion—de t'conduir' avèk prudance—le s'gon fiss' di-t'alor'—ramâcé—je lé câcé—nouâ—secoua—voala—avar'—voazin—voulë pâ—më je lé pôzé—garda l'silance—l'ambraça lë lar-m'ô-z'ieû.

Un laboureur rapporta de la ville cinq pêches d'une grande beauté.—Ses enfants voyaient ce fruit pour la première fois. — Ils regardèrent

avec admiration ces belles pommes aux joues roses, et couvertes d'un tendre duvet.—Le père les distribua à ses quatre fils, et il y en eut une pour la mère.

Le soir, quand les enfants allèrent se coucher, le père leur demanda comment ils avaient trouvé les pêches.

" Délicieuses, cher papa, dit l'aîné : ce sont de beaux fruits, qui ont un goût à la fois doux et acide.—J'ai gardé avec soin le noyau, et je le mettrai en terre pour en avoir un arbre.

—Bien, dit le père, c'est penser à l'avenir en sage économe, comme doit faire le laboureur.

—Quant à moi, s'écria le plus jeune, j'ai mangé la mienne.—J'ai jeté le noyau, et maman m'a encore donné la moitié de la sienne.—Ah ! c'était si bon, cela fondait dans la bouche.

—Tu n'as pas, il est vrai, fait preuve de prudence, dit le père ; mais tu as agi comme un enfant de ton âge.—Tu auras dans ta vie assez d'occasions de te conduire avec prudence."

Le second fils dit alors : " J'ai ramassé le noyau que mon petit frère avait jeté ; je l'ai cassé, et j'en ai mangé l'amande, qui était aussi bonne qu'une noix : quant à ma pêche, je l'ai vendue, et j'en ai retiré assez d'argent pour en acheter une douzaine, la première fois que j'irai à la ville."

Le père secoua la tête et dit : " Voilà qui est prudent, même trop prudent pour un enfant de ton âge.—Dieu veuille que tu ne deviennes ni avare ni cupide !... Et toi, Edmond ?" Edmond répondit naïvement : " J'ai porté ma pêche à George, le fils de notre voisin, qui a la fièvre ; il ne voulait pas la prendre, mais je l'ai posée sur son lit, et je me suis enfui."

—Eh bien! dit le père, lequel de vous a fait le meilleur usage de sa pêche?"

Et tous les trois enfants s'écrièrent ensemble: "C'est notre frère Edmond!"

Edmond garda le silence; et sa mère l'embrassa, les larmes aux yeux.

No 53.—Gustave

Tu lora—mutin—riin k'un-n'instan—matin—si tu n'sé riin dir'—distrë—s'anvola—ke j'é la—sâbr'—donn'rë—ne sé pâ—âme—suprêm'—ici bâ—âge—on lantan—crinte—étë-t'inçansibl'—si jamë—flâmm'—plu tar—solitèr—pâcë—soudin—un bézé—di riin—fichu d'soa—di mèrci.

Tu l'auras cette mûre
Qui pend sous la verdure,
O mutin!
Rien qu'un instant sois sage;
Qu'il est beau ton visage,
Ce matin!

Enfant, ma vie entière,
Mes rêves, ma prière,
Sont à toi.
Si tu ne sais rien dire,
Au moins par un sourire
Réponds-moi!

Prendre garde à sa mère!
Sourire pour lui plaire?
Ah bien oui!
Au toit le soleil darde;
Mon distrait le regarde
Ebloui.

Puis c'est un blanc nuage,
L'oiseau qui du feuillage
S'envola!
Les fleurs, les fruits de l'arbre...

Est-ce un enfant de marbre
Que j'ai là?

A mon cœur qui déborde,
Enfant, le tien n'accorde
Nul retour.
Pour un sabre, une image,
Tu donnerais, je gage,
Mon amour!

Mystère de l'enfance
Dont l'inexpérience
Ne sait pas
Qu'une âme qui nous aime,
C'est le bonheur suprême
Ici-bas!

Mais ce tendre langage,
Souvent, même à ton âge,
On l'entend;
Seigneur.. ô crainte horrible!
S'il était insensible,
Mon enfant!

Si jamais sa jeune âme
A nul rayon de flamme
Ne s'ouvrait!
Si plus tard, sur la terre,
Comme un froid solitaire,
Il passait!

Soudain on voit Gustave,
Gracieux et suave,
Se hausser.
De sa bouche mignonne,
Au doux visage il donne
Un baiser.

O surprise! ô tendresse!
La mère en son ivresse
Ne dit rien.

Une larme de joie
Sur son fichu de soie
Tombe enfin.

Son âme bienheureuse,
Longtemps silencieuse,
Reste ainsi ;
Mais au céleste Père,
Sa muette prière
Dit merci.

MARIE JENNA.

No 54.—Le Lis

Le liss'—le p'ti Téofile—se t'në-t'un jour—lë min jointe—devan-t'un—fizionomi—avë-t'u-n' èksprécion—révélë—profond' émôcion—rancontra—atitud'—prononça—él'va—ô-d'su—Salomon—trouv'-tu d'particulié—tu m'parë—papa—abécé—tèrrèstr'—ki s'fa-n'ra.

Le petit Théophile, fils de parents pieux, se tenait un jour pensif et les mains jointes devant un lis.—Sa physionomie avait une expression de recueillement qui révélait la profonde émotion de son cœur.—Son père le rencontra dans cette attitude.—A quoi penses-tu, mon enfant ? lui demanda-t-il.

—Je pense, répondit Théophile, à la parole que prononça Notre-Seigneur, lorsqu'il éleva la fleur des champs au-dessus de la magnificence de Salomon.

—Et qu'y trouves-tu de particulier ? demanda le père ; tu me parais touché.

—O papa ? répliqua l'enfant, ce qui me touche c'est que le Très-Haut se soit abaissé jusqu'à louer une fleur périssable et sa beauté terrestre.

—Bien, mon fils, j'approuve et je partage ton sentiment.—Le Seigneur s'est abaissé jusqu'à

cette fleur de la terre, pour élever le cœur de l'homme des choses terrestres aux choses du ciel.—Jusque dans le calice embaumé d'une fleur qui se fanera tout à l'heure, il lui a enseigné à reconnaître le Père de la lumière, la source de la vie.—Sa parole a mis en honneur la beauté simple du lis, et en a fait une consolation pour les âmes affligées.—Aussi le lis est-il ici-bas l'image de la divine sagesse, qui réunit dans une alliance éternelle la bonté, la vérité et la beauté."

No 55.—Quatrain

Toujour-z'avèk' prudance—on n'sorë-t'avoar trô d'précôcion.

Agissez, mes enfants, toujours avec prudence;
On ne saurait avoir trop de précautions.
Il n'est point de dangers, de maux, d'afflictions,
Qu'on ne puisse éviter avec la prévoyance.

No 56.—La petite Fleur amère

Ala—printan—avèk sa p'tit' fille—ki bordë l'chemin—trouva—plézë pluss'—c'ëtë-t'un' petite—Mina—considérë t'an tou sance—la santë—bézë—carécë-t'é samblë n'pouvoar acé ladmiré—raçazié—acouru-t'an larm'—odeur—je lé mangé—dev'nu—lë p'tit' fleur—ke tu a-z'u.

Une mère alla, un jour de printemps, avec sa petite fille sur la montagne, et l'enfant était transportée de joie à la vue de la belle verdure et des fleurs de toutes sortes qui bordaient le chemin.

Elle en trouva une qui lui plaisait plus que les autres : c'était une petite fleur délicate.—Mina, c'était le nom de l'enfant, cueillit la fleur : elle la considérait en tous sens, la sentait, la baisait, la caressait et semblait ne pouvoir assez

l'admirer.—Rassasiée enfin de regarder et de sentir, elle voulut jouir encore davantage ; elle mit la fleur dans sa bouche pour la manger.— A peine l'eut-elle goûtée, que la pauvre Mina accourut en larmes vers sa mère, et s'écria : " O chère maman, la petite fleur était si belle, la couleur et l'odeur en étaient si douces ! je l'ai mangée, et elle est devenue si amère qu'elle me fait mal à la bouche ! ô les vilaines, les méchantes fleurs ! "

Ainsi parla la petite.—Mais la mère répondit : " Pourquoi, mon enfant, accuser les petites fleurs du tort que tu as eu ? La forme et la couleur en sont-elles moins belles, l'odeur en est-elle moins suave ?—Les jouissances qu'elles nous donnent sont délicates comme elles, et doivent nous suffire.—L'homme n'est pas fait pour se nourrir de fleurs, ni les fleurs pour être mangées."

No 57.—Quand je serai grand

Kan j's'ré gran—le fron-t'incliné—je l'voa blin—an me r'gardan—më va—keur—j'voudrë grandir—ô l'tan m'dur'—voayë—ne l'ôz'ra—ton châle—tu véra—ch'miné—je t'obéiré—ô tu l'véra—docil'—ne f'ra jamë c'ke Dieû—tu di—un p'ti jardin—aûprë dë-z'oazô—lilâ—un-n'instan-t'heureûz'—le séré—tou bâ—n'ora—ke d'ta prièr'.

" Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien...ma mère, tu pleures !
Et tu sembles triste en me regardant.
Mais va ! j'ai huit ans ! mère, prends courage...
J'aurai pour nous deux du cœur à l'ouvrage
Quand je serai grand.

" Je voudrais grandir...Oh ! le temps me dure !
Hier, un méchant t'a jeté l'injure.....
Il te voyait seule avec un enfant.

Des cœurs sans pitié raillent ta misère,
Mais aucun d'entre eux ne l'osera, mère,
Quand je serai grand.

"Ton châle est usé; ta robe de laine,
Si vieille à présent, se soutient à peine.
Je t'habillerai d'un chaud vêtement,
Et pendant l'hiver, toute la journée,
Tu verras du feu dans la cheminée
Quand je serai grand.

"Je t'obéirai, mère, sois tranquille.
Oh! tu le verras...ton enfant docile
Ne fera jamais ce que Dieu défend.
Tu dis quelquefois: "La vie est amère.
Tu seras heureuse et tu seras fière
Quand je serai grand.

"Nous achèterons au bout du village
Un petit jardin.....tu souris, je gage.
Auprès des oiseaux, sous un lilas blanc,
Pour toi je veux faire un banc de verdure,
Et tu guériras, mère, sois-en sûre,
Quand je serai grand."

Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serrer de sa main fiévreuse,
Et tout bas murmure en le contemplant:
"Enfant, sois béni, mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand."

MARIE JENNA.

No 58.—Le Diamant brut

Un diaman brute—sâble—ramâça—le lui dona—veû don fèr'—më l'pèr'—tâilla—tu m'a donè—de l'écla—sintill'man (*il mouillés*)—coman-t'a tu don fë—é je lé délivré—anv'lopp'—dev'nu—la plupar.

Un diamant brut se trouvait dans le sable

parmi les pierres les plus communes.—Un enfant en ramassa plusieurs pour jouer, et les emportant à la maison, il prit la pierre précieuse sans toutefois en connaître la valeur.—Son père, qui le regardait s'amuser, la remarqua et lui dit: "Donne-moi ce caillou."—L'enfant le lui donna en riant, car il pensait: Qu'est-ce que papa veut donc faire de ce caillou?

Mais le père, ayant pris le diamant, le tailla habilement à facettes et à pans réguliers, et alors la pierre polie brilla de mille feux.—"Regarde, dit-il à son fils, voici le caillou que tu m'as donné."—L'enfant, émerveillé de l'éclat du diamant et de son scintillement, s'écria: "Cher papa, comment as-tu donc fait?"

Le père répondit: "J'ai reconnu la vertu cachée du diamant brut, et je l'ai délivré de sa grossière enveloppe.—Maintenant il brille de son éclat naturel."

Quand l'enfant fut devenu jeune homme, son père lui rendit la pierre dont il avait révélé le prix, et ajouta ces mots: La plupart des hommes ont des vertus cachées que l'on n'apprécie que par une étude suivie.

No 59.—Les Oranges

Lë-z'orange—avë-t'un fiss'—émable—l'ègzample—antretiin (*art.*)—orë pu—risk (*art.*)—lui pin lë maû—inprudance—é s'il ne l'ëtë pâ—je sorë—santi-t'ancor' (*art.*)—fin d'être raçuré—profon—tandi k'lanfan—choazi—tou-t'aû pluss'—ce prézan-t'a son fiss'—le marmô-t'amprécé—dë frui sin mélé—ne crégné riin—lécé moa—corij'ra—ce mélange—fë l'ouvertur'—më ce n'ëtë—un tâ—je lavë biin prévu—dégné—propôzé—lièzon—profi—convinku—brava plu—tô-t'ou tar' antrénë—jeun' jan.

Un habitant des bords du Tage
Avait un fils que sa douceur,

Son esprit, sa beauté, son aimable candeur
Rendaient le phénix de son âge;
Mais il fréquentait par malheur,
Des amis dont l'exemple et l'entretien peu sage,
Auraient pu corrompre son cœur.
Le père en fut instruit, et vit avec douleur
Le risque que couraient ses mœurs, son innocence.
Il lui donne d'abord les plus sages avis,
Lui peint les maux que peut causer son imprudence,
Et l'exhorte à quitter ses compagnons chéris.
" Mais pourquoi, dit l'enfant, faut-il que je les quitte?
Papa, vous pensez trop mal d'eux;
Ils sont sages et vertueux;
Et, s'ils ne l'étaient pas, par ma sage conduite
Je saurais bien les corriger."
Le père qui sentit encore mieux le danger
Où l'exposait sa confiance,
Feint d'être rassuré, garde un profond silence.
Mais, tandis que l'enfant était loin du logis,
Il remplit un panier d'oranges bien choisies,
En mêle tout au plus deux ou trois de pourries,
Et fait, à son retour, ce présent à son fils.
Le marmot, empressé, le prend, le considère;
Mais à peine a-t-il vu: " Qu'avez-vous fait mon père!
Quoi! parmi des fruits sains mêler des fruits gâtés!
—Ne craignez rien, mon fils, laissez-moi faire;
Des bons la vertu salutaire
Corrigera bientôt ceux qui sont infectés.
—Ah! je prévois tout le contraire;
Ceux qui sont corrompus corrompront tous les bons.
—Ne craignez rien, vous dis-je, ou du moins attendons
Et pour pouvoir juger qui de nous prend le change,
Laissons ces fruits mêlés, ensuite nous verrons
Ce qu'aura produit ce mélange."
Le fils consent à tout; on ferme le panier.
Cinq ou six jours après, on en fait l'ouverture;
Mais ce n'était, hélas! qu'un tas de pourriture.
"Je l'avais bien prévu, dit alors l'écolier.
Ah! pourquoi n'avoir point, papa, daigné vous rendre

A l'avis que je proposais?
—Et vous, mon fils, reprit le père tendre,
Pourquoi si longtemps vous défendre,
Des conseils que je vous donnais,
Lorsque je m'attachais à vous faire comprendre,
Que si vous fréquentiez des amis vicieux,
Vous le seriez bientôt comme eux?
De ce malheur ces fruits vous présentent l'image;
Les mauvais ont gâté les bons.
Puissent-ils vous rendre plus sage!
Puissent-ils vous apprendre à fuir les liaisons
Qui pourraient de vos mœurs corrompre l'innocence
L'enfant fit son profit de cette remontrance.
Convaincu du danger, il ne le brava plus,
Et quitta pour toujours les amis dissolus
Qui l'auraient tôt ou tard entraîné dans l'abîme.
C'est pour vous, jeunes gens, que j'ai fait ce récit.
Que cette importante maxime,
Toujours présente à votre esprit,
Dans le choix des amis en tout temps vous dirige.
Le commerce des bons quelquefois nous corrige,
Mais celui des méchants toujours nous pervertit.

No 60.—LES MARTYRS DU CANADA

Le P. Jogues

Juillë—kitë Kébèk—goupill (*mouillé*)—avoar fë alt'—Irokoa—Francë—trété—un trofë—déja—orribl'—jôlié—se plézë—flagèllâcion—potô drécé-z'aû milieû—l'èkcë—on s'éforcë—recéré—un sôvage—pâça—lë Olandë—barbar'—novambr'—d'meura pâ—recevoar—s'ambarka—Canada—ju-in (*juin*)—égar—trôâ foa—trôâzièm'—un préçantiman—an-n'éfë—violante—acâblèr'—trèz' mouâ—assena—ki létandi—solda—tomba.

Dans les derniers jours du mois de juillet 1642, le P. Jogues quittait Québec pour retourner dans le pays des Hurons. Il y avait avec

lui, distribuées dans deux canots, quarante personnes, parmi lesquelles deux Français, René Coupil et Guillaume Couture.

Après avoir fait halte aux Trois-Rivières, où se trouvait alors le gouverneur, M. de Montmagny, ils continuèrent leur route, et le deuxième jour du mois d'août, vers le soir, ils s'arrêtèrent sur le rivage, à la hauteur des îles du lac Saint-Pierre, pour y passer la nuit.

Le lendemain ils partirent de bonne heure; mais à quelques milles de là ils tombèrent entre les mains des Iroquois, et vingt-trois d'entre eux furent faits prisonniers. Le P. Jogues et les deux Français étaient de ce nombre.

Ils furent traités avec la dernière barbarie. Les Iroquois se précipitèrent sur le missionnaire comme des bêtes fauves; ils le dépouillèrent de ses vêtements, et déchargèrent sur tout son corps une grêle de coups de poing et de coups de bâtons. Ils lui arrachèrent les ongles des doigts avec leurs dents, lui mâchèrent les deux index, et lui coupèrent le pouce de la main gauche. Ils le transportèrent par la rivière des Iroquois—aujourd'hui rivière de Chambly—et le lac Champlain jusque dans leur pays, et là le promenèrent de village en village comme un trophée dont ils étaient fiers.

A chaque nouvelle station, il lui fallait subir de nouvelles tortures. Il passait souvent les jours sans nourriture et les nuits sans sommeil. La faim, la chaleur excessive, le froid, les coups de bâton, les plaies purulantes, rongées déjà par les vers, les cruelles piqûres d'une nuée d'insectes dévorants, la perspective de la mort dont il était continuellement menacé, tout contri-

buait à rendre sa position horrible. Quelquefois lié au fond d'un canot ou attaché à des piquets, il ne pouvait prendre un instant de repos : ses farouches geôliers, les jeunes gens surtout se glissaient près de lui, et s'amusaient à irriter et à envenimer les plaies des doigts ou des parties les plus sensibles du corps, en y enfonçant leurs ongles longs et aigus, ou en les piquant avec des alènes. Ils se plaisaient surtout à lui arracher la barbe et les cheveux.

Au milieu de tous ces tourments, le P. Jogues s'unissait à Notre-Seigneur dans la flagellation, et répétait avec le saint roi David : " *Les pécheurs ont frappé longtemps et cruellement sur mes épaules comme le forgeron sur le fer.*"

Une nuit, on le conduisit dans une cabane, où des jeunes gens s'étaient réunis pour le faire souffrir. On lui ordonna d'abord de chanter, et il se mit à chanter *les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère.* Au chant succéda le supplice. On jeta sur lui des cendres chaudes et des charbons ardents. Ensuite, on le suspendit par les bras à deux poteaux dressés au milieu de la cabane. Il s'attendait à tout instant d'être brûlé vif; car c'est la posture que les bourreaux donnaient ordinairement à leurs victimes.

Pendant ce nouveau tourment, comme pour lui faire comprendre que si jusque là il avait pu souffrir avec un peu de courage et de patience, il ne le devait pas à sa propre vertu mais à Celui *qui donne la force aux faibles,* le Seigneur l'abandonna pour ainsi dire à lui-même. Il faisait entendre des gémissements lamentables, et l'excès de ses douleurs le fit conjurer les bourreaux de relâcher un peu ses liens;

mais plus ses instances étaient vives, plus on s'efforçait de les resserrer. Enfin, après un quart d'heure d'horrible souffrance, un sauvage étranger, qui était témoin de cette scène cruelle, fut touché de compassion : sans rien dire, il s'approcha de la victime, et coupa ses liens. Sans cela, le serviteur de Dieu serait mort sur le champ.

Le P. Jogues passa ainsi plus d'une année dans les souffrances de l'esclavage au milieu des Iroquois ; jusqu'à ce que les Hollandais, qui avaient reçu ordre de le délivrer à tout prix, purent le soustraire enfin à la cruauté de ces barbares. Le 5 novembre 1643, il partit de New-Amsterdam, aujourd'hui New-York, pour retourner en France.

Il n'y demeura pas longtemps. Transporté d'un ardent désir de travailler à la gloire de Dieu et à la conversion des Sauvages, entretenant toujours dans son cœur la douce espérance de recevoir un jour la couronne du martyre, il s'embarqua de nouveau, au printemps de 1644, pour retourner dans sa chère mission du Canada. A la fin du mois de juin, il pouvait embrasser ses frères de Québec, et se réjouir avec eux de la conduite de la Providence à son égard.

Peu de temps après son arrivée, la paix ayant été conclue entre les Français et les Iroquois, il fut chargé par ses supérieurs d'aller porter la lumière de l'Evangile et le feu de la charité à ces âmes farouches et sanguinaires. Il y retourna jusqu'à trois fois ; mais la troisième fois, il eut un présentiment de sa mort : "*j'irai, écrivait-il, et je ne reviendrai pas.*"

En effet, depuis son dernier voyage, les dis-

positions des Iroquois n'étaient plus les mêmes. Aux intentions pacifiques avait succédé une violente animosité soulevée par la défiance et la superstition ; la guerre était de nouveau déclarée.

Chemin faisant, le P. Jogues rencontra une troupe de guerriers qui marchaient sur le fort Richelieu. Ceux-ci se ruèrent sur lui, le dépouillèrent de ses vêtements, l'accablèrent d'injures, et l'emmenèrent prisonnier dans cette même bourgade d'Andagaron, où le serviteur de Dieu avait déjà passé ses treize mois de captivité. Il n'entendait plus retentir à ses oreilles que des menaces de mort : et un soir qu'il entrait dans une cabane où il avait été invité perfidement à prendre son repas, un sauvage lui assena un coup de hache qui l'étendit mort. Sa tête fut aussitôt tranchée et placée sur un des pieux de la palissade d'enceinte, la face tournée vers le chemin par lequel il était venu. C'était le 18 octobre 1646. Né le 10 janvier 1607, il était arrivé à Québec pour la première fois le 2 juillet 1636. Il fut le premier apôtre des Iroquois, et le premier missionnaire victime de leur cruauté.

Le P. Jogues a-t-il été mis à mort en haine de la religion catholique ou en haine de la nation française ? Est-il martyr de la foi ou martyr de la politique ? Il serait peut-être difficile de prouver que la haine de la foi ait déterminé ses bourreaux à lui donner la mort ; quoiqu'il en soit, nous pouvons lui appliquer ces paroles de saint Cyprien aux Thibaritains : " Vous n'êtes pas seul, puisque partout où vous allez vous êtes avec Dieu. Si en fuyant dans la solitude, si en vous cachant dans les montagnes, vous êtes as-

sassiné par les brigands ou dévoré par une bête féroce, ou consumé par la faim, la soif, le froid, ou englouti par la tempête, qu'importe le champ de bataille ? Jésus-Christ vous contemple du haut des cieux, comme son soldat qui combat pour la gloire de son nom, et vous aurez la même récompense que celui qui a tout l'éclat de la lutte ; car la mort obscure n'est pas moins glorieuse que celle qui a la publicité du triomphe. Pour la certitude du martyre, il suffit d'avoir pour témoin celui qui éprouve et couronne les martyrs. "

Le P. de Brebeuf et le P. Gabriel Lalemant

Écrâzé — vinkeur — préçante — potô — condâné — tandi k'on suspan — poatrine — l'ékspréciou — féblèss' — mâchoar — éta-t'afreû — nâvran — intolérable — implorë — le trénèr' — prolongé — keur — un' parti (*art.*) — anchâcé — anvoa-ié — dan l'butt'.

Pendant l'hiver de 1649, une nombreuse armée d'Iroquois se présenta aux portes du village Saint-Ignace. Les Hurons étaient plongés dans un profond sommeil. Le fort fut emporté sans résistance, le village livré aux flammes, et tous les habitants, hommes, femmes, enfants, furent passés par le fer et le feu. Trois Hurons seulement parvinrent à s'échapper, et coururent donner l'alarme au village Saint-Louis, à une lieue de distance.

Les ennemis ne donnèrent pas à leurs victimes le temps de se reconnaître ; bientôt ils cernèrent la place de tous les côtés et montèrent à l'assaut. Deux fois les guerriers hurons les repoussèrent avec pertes ; mais enfin, écrasés par le nombre, ils tombèrent sous les débris des

palissades. Les féroces vainqueurs pénétrèrent par toutes les brèches et firent un horrible carnage.

Les Pères de Brebeuf et Lalemant se trouvaient alors au village Saint-Louis. Malgré les pressantes sollicitations des Hurons, ils n'avaient pas voulu abandonner leur troupeau à l'heure du danger. Chargés de liens avec les autres prisonniers, ils furent conduits sur les ruines fumantes du village Saint-Ignace, pour être mis à mort ; on les y accueillit par une grêle de coups de bâtons.

Comme autrefois l'apôtre saint André à la vue de la croix après laquelle il soupirait depuis longtemps, le P. de Brebeuf se jette à genoux au pied du poteau où il va être attaché, et embrasse avec respect l'instrument de son supplice. Puis apercevant autour de lui une foule de chrétiens condamnés comme lui à la mort, il lève les yeux au ciel, et les exhorte à souffrir courageusement, en leur montrant les palmes qui les attendent là-haut.

Le P. de Brebeuf était doué d'une organisation physique exceptionnelle et d'une grande force de caractère. Le P. Jogues et le P. Lalemant sont des agneaux résignés, mais suppliants, sous la griffe du tigre ; le P. de Brebeuf, au contraire, c'est le lion dans toute sa majesté. Tandis qu'on suspend autour de son cou un collier de haches rougies au feu, qu'on l'enveloppe d'une ceinture enduite de gomme et de résine enflammées, qu'en dérision du baptême, on lui verse de l'eau bouillante sur la tête, qu'on taille sur ses membres des lambeaux de chair qui sont grillés et dévorés devant lui, qu'on lui perce les

mains avec des fers rouges, qu'après lui avoir arraché la peau de la tête, on jette sur son crâne de la cendre chaude et des charbons ardents, pas un cri, pas un soupir ne s'exhale de sa poitrine. Sa figure conserve l'expression d'une sérénité parfaite. Son regard paraît absorbé dans la contemplation d'une vision céleste. D'une voix ferme, il encourage ses compagnons de supplice. En vain les Iroquois redoublent de fureur et de cruauté pour lui arracher un signe de faiblesse et l'empêcher de parler, en vain ils lui fendent la mâchoire d'un coup de hache, ils lui coupent les lèvres, le nez, la langue, et lui enfoncent un fer rouge dans la gorge; dans cet état affreux, il parlait encore par signes pour consoler et fortifier ses frères, surtout le P. Lalemant dont les soupirs lamentables lui fendaient l'âme.

C'était en effet un spectacle navrant pour le vieux missionnaire de voir son jeune compagnon se tordre pour ainsi dire dans des souffrances intolérables. Au plus fort de ses tourments, le P. Gabriel levait les yeux au ciel et implorait le secours d'en haut. Ses bourreaux le couvrirent d'écorces, et, avant-d'y mettre le feu, le traînèrent devant le P. de Brebeuf. Le jeune martyr se jeta à ses pieds, et se recommanda à ses prières en répétant les paroles de l'apôtre saint Paul: "*Nous avons été donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes.*"

Ivres de carnage et de sang, les Iroquois inventèrent contre lui des raffinements de cruauté dignes de l'enfer. Ils lui arrachèrent les yeux, et mirent dans leurs orbites des charbons ardents. Son supplice fut prolongé pendant un jour et une nuit; et ce ne fut que le lendemain de sa captivité, vers neuf heures du matin, que

l'un de ses bourreaux, fatigué de le voir languir si longtemps, mit un terme à ses maux en lui fendant la tête d'un coup de hache.

Le P. de Brebeuf était mort la veille, le 16 mars, après trois heures de tortures. Les barbares lui arrachèrent le cœur et le dévorèrent entre eux, pensant ainsi s'attribuer une partie de son courage.

Il avait été le fondateur de la mission des Hurons; il en fut le dernier apôtre, et mourut à l'âge de 56 ans.

On conserve encore, à l'Hôtel-Dieu de Québec, le crâne du P. de Brebeuf, enchâssé dans le socle d'un buste d'argent, qui fut envoyé au Canada par la famille de l'illustre martyr, dans le but d'y renfermer cette précieuse relique.

DEUXIÈME SÉRIE

PROSE

No 1.—Le clerge canadien

Nous excitons l'étonnement de tous les étrangers, qui ne peuvent s'expliquer l'existence en Canada, d'un peuple distinct de ceux qui habitent l'Amérique du Nord; comment une soixantaine de mille pauvres colons français, abandonnés, il n'y a pas encore un siècle, sur les bords du Saint-Laurent, ont pu, sous l'étreinte

de la conquête, former un peuple nombreux et fort, avec sa religion, sa langue et ses lois. A quoi devons-nous, après Dieu, la conservation de cet héritage de nos pères, si ce n'est à l'existence, et à l'action bienfaisante d'un élément social aristocratique, à notre excellent clergé ?

En vous parlant du clergé canadien, je passerai avec un respectueux silence devant l'homme angélique, qui renonce à toutes les affections terrestres, aux joies du monde, aux félicités de la famille, pour embrasser une vie toute d'abnégation, de dévouement et de charité. Je ne vous parlerai pas de l'homme qui bénit notre entrée dans la vie ; qui nous guide dans l'exercice des vertus chrétiennes dès notre bas âge ; qui au printemps de la vie sanctifie nos amours ; qui est un second père, un second ami, à ceux qui en ont, et qui en sert à ceux qui n'en ont pas ; qu'on trouve toujours à son chevet avec des paroles de consolation et d'espérance, lorsqu'on arrive au terme de sa carrière, et qui enfin bénit notre tombeau comme il avait béni notre berceau. Cet homme ce n'est pas à nous qu'il appartient d'en parler : laissons ce soin à ceux qui nous ont précédés dans la vie. Eux seuls, de la haute sphère où ses conseils et ses exemples les ont conduits, peuvent dignement apprécier ses services, et lui témoigner la reconnaissance qui lui est due.

C'est donc sous un autre point de vue que je veux vous présenter le clergé canadien ; c'est du prêtre patriote et national que je veux parler ; de cet homme qui a si bien rempli, et qui promet de remplir mieux que jamais, la noble tâche, la part si méritoire qu'il a entreprise dans la grande lutte de notre nationalité.

Vous savez, messieurs, dans quel triste état se trouvèrent nos pères à la cession de ce pays à l'Angleterre. Les premières familles, ma "noblesse canadienne," comme disait Louis XIV, abandonnèrent à son sort cette population de braves, dont le sang et le courage avaient fait la gloire de ces mêmes familles, depuis plusieurs générations. Oh ! les ingrats ! au moment où ils pouvaient rendre au peuple en services civiques, ce qu'ils en avaient reçu en gloire militaire, ils l'abandonnent ! Que serions-nous devenus, si notre clergé nous eût abandonnés aussi ? Que serions-nous devenus, sans guides éclairés, nous peuple soldat et voyageur, n'ayant d'autre science que celle des camps et des courses aventureuses, vis-à-vis de cette population nouvelle, qui s'introduisait au milieu de nous, avec tous les moyens d'une industrie avancée, avec toutes les puissances de la paix, bien autrement formidables pour nous alors, que les puissances de la guerre ? C'en était fait ; notre heure allait sonner, comme peuple, si le clergé ne nous eût tendu la main.

Naturellement le prêtre, ayant une mission plus élevée, ne pouvait devenir tout à fait citoyen, renoncer à son ministère sacré pour prendre en main les destinées temporelles du peuple. Il fit mieux encore ; il se dit : Faisons des citoyens éclairés. Alors, comme le nouveau gouvernement s'empara des belles dotations faites sous l'ancien pour l'éducation de la jeunesse canadienne ; comme le beau collége des jésuites fut transformé en casernes, destination qu'il a encore, au grand regret de tous ceux qui s'intéressent à l'honneur du nom anglais, nos sémi-

naires se transformèrent en colléges ; les lévites ouvrirent les portes du temple, et appelèrent le peuple dépouillé à partager les offrandes faites pour le soutien de l'autel. Bientôt ce secours ne suffisant plus, l'on vit de simples prêtres, au prix de mille privations, et même de rudes travaux manuels, jeter les fondements de magnifiques colléges, qui feraient honneur à des pays beaucoup plus avancés que le nôtre.

Ces colléges sont autant de citadelles nationales, où de généreux ecclésiastiques se dévouent à l'ingrat labeur du professorat, sans autre rémunération qu'une nourriture des plus frugales, et un vêtement non moins modeste, tandis que d'autres aident à recruter l'armée nationale, en employant leurs épargnes à y maintenir une jeunesse intelligente, plus favorisée par la nature que par la fortune.

C'est ainsi qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs de '59, et qui ont fait qu'il y a encore un peuple Canadien Français, et que ce peuple pèse encore dans la balance des destinées canadiennes.

Quoique exempt par état de se mêler activement de politique, notre clergé nous a rendu, sous ce rapport, d'incontestables services dans le cours de nos grandes luttes. On lui a quelquefois reproché d'être trop timide, mais combien de mouvements populaires irréfléchis n'a-t-il pas empêchés ou restreints ? combien d'œuvres publiques et nationales n'a-t-il pas favorisées ? combien d'utiles conseils et d'encouragements n'a-t-il pas donnés à nos hommes publics dans les temps difficiles ? Et à qui devons-nous cette admirable unité d'action politique, qui a été

jusqu'à présent un des traits caractéristiques de notre population ; qui a fait sa force et son salut, au milieu des constantes et terribles luttes, que nous avons eu à soutenir, depuis près d'un siècle, pour sauver notre race de l'exploitation et de l'anéantissement ? A l'heure qu'il est, cette unité fait le désespoir de nos adversaires politiques, qui voient que, grâce à elle, nous nous sommes fait une arme de cette même union des Canadas, machine infernale qui a éclaté entre les mains de ses fabricateurs.

Oh ! Messieurs, faisons en sorte, prions le ciel qu'elle dure toujours cette belle et précieuse union du peuple Canadien avec son clergé, car ce dernier sera longtemps encore, toujours je l'espère, le ciment et l'arc-boutant de notre société. Unis, affectionnés l'un envers l'autre, ils sortiront victorieux des épreuves que leur réserve encore l'avenir, tout comme ils sont sortis de celles que le passé ne leur a certes pas épargnées. Pendant que le peuple combattra dans la plaine, le clergé, comme un second Moïse, du haut de la montagne, tiendra les bras élevés vers le ciel, et en fera, comme lui, descendre la victoire sur nos bataillons patriotiques.

ÉTIENNE PARENT.

No 2.—Chant de guerre chez les Sauvages

Les os de nos frères blanchissent la terre, ils crient contre nous ; il faut les satisfaire. Peignez vous de couleurs lugubres, saisissez vos armes qui portent la terreur, que nos chants de guerre et nos cris de vengeance réjouissent les ombres des morts, et fassent trembler les

ennemis. Allons faire des prisonniers et combattre tant que l'eau coulera dans les rivières, que l'herbe croîtra dans les champs, que le soleil et la lune resteront fixés au firmament.

Lieux que le soleil inonde de sa lumière, et que la nuit blanchit de son pâle flambeau; lieux où se balance la verdure, où l'onde coule, où le torrent bondit, vous tous, pays de la terre, apprenez que nous marchons aux combats.

Nous sommes des hommes qui allons trouver nos ennemis, femmes timides, qui craignent nos coups. Oui, comme une femme craintive recule et tressaille à l'aspect du serpent dont la crête se dresse et l'œil étincelle sous la fougère, l'ennemi pâlissant, au seul bruit de nos pas, fuira saisi de crainte; plus rapide que la biche, plus lâche qu'elle, il disparaîtra dans les forêts, tremblant au bruit de la feuille qui tombe, et laissera derrière lui ses vêtements et ses armes De retour dans son village, la honte et le mépris l'accableront; perdu au milieu des neiges de l'hiver, les bois stériles et dépouillés de feuillage refuseront à sa faim dévorante jusqu'à leur écorce gelée; il s'assiéra triste et désolé loin de son pays, loin de ses amis, et maudira le jour funeste qui l'aura vu fuir.

Les massues de son pays seront les nobles trophées de notre valeur. Les chevelures de ses compatriotes orneront nos cabanes; et les poteaux seront teints de leur sang. Timides prisonniers péris dans les supplices infligés par nos mains, leur cendre fuira comme eux, emportée par le vent sur le bûcher.

Mais nous partons! reviendrons-nous? Faibles enfants, tendres épouses, adieu! Pour vous

et pour vous seuls nous aimons la vie. Ne pleurez pas ; le combat nous appelle ; et peut-être, peut-être, nous reverrons-nous bientôt. Vous, braves amis, vengez-nous, si nous succombons ; apaisez le cri de notre sang ; levez la hache de guerre et teignez de celui de nos meurtriers les bois témoins de leurs victoires, afin qu'ils ne puissent dire : C'est là qu'ils sont tombés.—F.-X. Garneau.

No 3.—Les funerailles chez les Sauvages

Les Sauvages croyaient à l'immortalité de l'âme, mais ils ne pouvaient la concevoir séparée d'un corps, parceque dans leur esprit tout prenait des formes sensibles ; c'est pourquoi ils allaient déposer religieusement des vivres sur la tombe d'un parent ou d'un ami chéri ; ils croyaient qu'il fallait plusieurs mois pour se rendre dans le pays des âmes vers l'Occident, et que le chemin était semé d'obstacles et de dangers.

Les funérailles étaient accompagnées de cérémonies touchantes. Ils faisaient entendre des cris et des gémissements pendant des mois entiers. Ils couvraient le défunt de ses plus beaux habits, lui peignaient le visage et l'exposaient à la porte de sa hutte avec ses armes à ses côtés. Un guerrier de la famille célébrait ses exploits à la chasse et à la guerre. Dans quelques tribus les femmes pleuraient, dansaient et chantaient incessamment. Lorsque le temps de l'enterrement était arrivé, le corps était placé assis dans une fosse profonde tapissée de four-

rares, une pipe à la bouche, un casse-tête, un dieu pénate et un arc bandé devant lui. On le recouvrait ensuite de manière à ne pas le toucher. Une petite colonne était élevée sur son tombeau, à laquelle on suspendait divers objets en signe de l'estime que l'on avait eue pour le défunt. Quelquefois on y mettait son portrait taillé en bois, avec des signes indicatifs de ses hauts faits. D'autres fois il y avait deux sépultures comme chez les Hurons. La première se faisait immédiatement après la mort. Le cadavre replié sur lui-même et chargé de ses ornements les plus précieux, était enveloppé avec soin dans de riches pelleteries. On l'enfermait ensuite dans une caisse d'écorce avec de la nourriture et les objets qui avaient servi au défunt, ou l'on suspendait ces objets auprès de son tombeau. Le cercueil était alors porté dans un champ consacré à cet usage. Là, au milieu des pleurs et des lamentations des femmes, on déposait le mort sur quatre pieux plantés en terre et hauts de huit à dix pieds, (1) pour y rester jusqu'à la fête des morts, qui avait lieu tous les huit ou dix ans. La seconde sépulture demandait des honneurs publics et solennels au nom de la nation entière. C'était la cérémonie la plus célèbre chez les Indiens.

Lorsqu'arrivait l'époque de cette fête lugubre, on se réunissait pour nommer un chef. Le chef élu faisait inviter les nations voisines ou alliées. Au jour fixé, l'on se rendait avec tous les signes de la plus profonde tristesse en procession au cimetière, où les tombes étaient livrées de nou-

(1) Voyage du P. Sagard. Lettre du père Brebœuf. *Album Littéraire de Montréal*, 1844. L. O. LeTourneux, rédacteur en chef.

veau à la lumière du jour et aux regards des vivants. Là, la foule contemplait pendant longtemps dans un morne silence ce spectacle si bien fait pour inspirer les réflexions les plus sérieuses, tandis qu'une femme poussait des cris plaintifs. Ensuite, les os des morts, après avoir été dépouillés de leurs chairs, étaient recouverts avec soin de peaux de castor et chargés sur les épaules des assistants, qui regagnaient le village en procession aux accords des voix et des instruments, pour les déposer dans leurs cabanes, devoirs sacrés qu'ils terminaient par un festin en mémoire des défunts de la famille. Les jours suivants étaient remplis par des fêtes, des danses funèbres et des combats, espèces de tournois où se donnaient des prix.

Pour assister à cette grande solennité, les Sauvages venaient d'une très grande distance, et étaient reçus avec toute l'hospitalité qui les distinguait ; on faisait des présents ; on en recevait à son tour.

Vers la fin de la cérémonie, lorsque les ossements étaient portés dans la salle du Grand-Conseil, pour être suspendus aux parois, un chef entonnait le beau chant des funérailles : " Os de mes ancêtres, qui êtes suspendus au-dessus des vivants, apprenez-nous à mourir et à vivre ! Vous avez été braves, vous n'avez pas craint de piquer vos veines ; le maître de la vie vous a ouvert ses bras, et vous a donné une heureuse chasse dans l'autre monde.

" La vie est cette couleur brillante du serpent, qui paraît et disparaît plus vite que la flèche ne vole ; elle est cet arc-en-ciel que l'on voit à midi sur les flots du torrent ; elle est l'ombre d'un nuage qui passe.

" Os de mes ancêtres, apprenez au guerrier à ouvrir ses veines, et à boire le sang de la vengeance."

Dans bien des contrées, on portait ces restes en procession de village en village, et à la fin de la solennité, on allait les déposer dans une grande tombe tapissée de pelleteries, où on les plaçait en rang à la suite les uns des autres. Les Sauvages y déposaient tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Tandis qu'ils descendaient ainsi, dans leur demeure commune, les restes de leurs familles, les femmes se répandaient en gémissements et en lamentations, puis chacun prenait un peu de terre dans la fosse, et la gardait soigneusement, prétendant qu'elle lui porterait chance au jeu. (1)

Dans cette grande fête, tout se passait avec ordre, modestie et décence. Aucune nation n'a de solennité plus imposante, ni de plus propre en même temps à inspirer du respect pour la mémoire de ses aïeux, que la fête des morts chez les Indiens. Mais seule la sombre majesté des forêts était en harmonie avec un pareil spectacle.—F.-X. Garneau.

(1) En fouillant le sol à 6 milles de *Pénétanguishine* sur le lac Huron, on a trouvé en 1847, sous une couche épaisse de terre que couvraient des arbres de 18 pouces de diamètre, une fosse de 20 pieds de largeur, remplie d'une quantité considérables d'ossements humains, de linceuls de fourrures, quelques-uns de castor, en parfait état de conservation, de 26 ou 27 chaudières de cuivre rouge de différents volumes, avec des haches, des conques, des coquillages inconnues aux mers intérieures de ce continent, dont quelques-uns travaillés en colliers et autres ornements.

No 4.—Louis-Olivier Gamache

Pendant une tempête qui avait rendu la mer furieuse, un jeune pilote, ne pouvant plus tenir au large dans sa chaloupe, se jeta, de désespoir, dans la baie de Gamache. Il avait entendu les mille et un rapports qui circulaient sur ce redoutable individu ; aussi ne fallait-il rien moins que la crainte d'une mort certaine en pleine mer, pour l'engager à se hasarder dans le repaire du tigre. Il aurait bien voulu rester sur sa chaloupe ; mais ce dessein lui paraissait plein de dangers. Gamache était sur la grève et l'invitait à descendre ; il était moins périlleux de lui témoigner un peu de confiance que de paraître s'en défier. Après avoir mis sa chaloupe en lieu de sûreté, le pilote s'avance en tremblant vers la maison, où il a été devancé par le maître du lieu.—"Soyez le bienvenu," dit celui-ci, en serrant la main de l'étranger, "je suis bien aise de vous voir. Il y a quelque temps que je n'ai point reçu de nouvelles du monde : vous allez m'en donner. Entrez ; nous jaserons un peu pendant que la bonne femme nous préparera à souper."

Les premiers regards du jeune homme tombent sur un pan de cloison garni d'armes, depuis le haut jusqu'au bas. Cette vue le glace ; il aurait préféré être couché au fond de sa chaloupe, quand même il eût fallu être ballotté par la mer la plus furieuse ; mais il avait donné dans le piége, il n'y avait plus moyen de reculer. Le souper et la veillée se passent assez gaiement ; le pilote contait de son mieux ses meilleures histoires. Après avoir remercié son hôte, il veut

retourner à sa chaloupe pour y coucher.—" Non, mon ami, tu ne partiras pas; la mer est trop grosse au large, la nuit est froide et humide; puisque tu ne peux pas sortir de la baie, tu n'iras pas coucher dans ta chaloupe. J'ai en haut un bon coin pour toi. Demain tu partiras, si tu es encore en vie." Impossible à l'étranger de rejeter cette invitation pressante, sans offenser celui qui l'a si bien accueilli; il faut s'exécuter. Un escalier étroit et rapide conduit, par dehors, à la mansarde.—" Tiens, dors aussi fort et aussi longtemps que tu pourras. Le lit est mou; il y a dans ce lit de plume le duvet de bien du gibier: car, vois-tu, j'ai la main sûre; je ne manque jamais mon coup quand je tire un fusil."

En se retirant, Gamache ferme la porte à l'extérieur; il n'y a plus moyen d'échapper à cette main ferme et sûre. Aussi, la prière du voyageur se fait plus longue qu'à l'ordinaire; il veut se tenir éveillé pour le moment où arrivera le danger. Hélas! il est bien jeune encore pour mourir sitôt. Et sa pauvre mère! qui en prendra soin dans sa vieillesse? Il se jette tout habillé sur son lit, se promettant bien de ne pas clore l'œil; mais bientôt il succombe sous la fatigue et les émotions de la journée, et il dort profondément.

Jusque dans son sommeil, la terreur le suit. Il rêve: à travers mille périls, il s'est échappé de la caverne d'un géant; vivement poursuivi, il a devancé son bourreau, il s'est jeté dans sa chaloupe, la voile est hissée; un moment encore, et il est sauvé, quand un coup vigoureux, appliqué contre la cloison, le rappelle à la réalité de

sa position. C'est bien Gamache lui-même qui se penche vers lui, et qui tient une lanterne d'une main et un fusil de l'autre. C'est donc bien vrai, tout ce qu'on a dit de cet homme !— " Ah ! te voilà déjà réveillé ! Mais comme tu es blême ! Je gage qu'on t'a dit que Gamache tuait les gens. Eh bien ! lâche, je viens te donner le dernier coup !..." Il lève le fusil, et le suspend à deux clous enfoncés dans la cloison ; puis tirant de sa poche un verre et un flacon d'eau-de-vie, il remplit le verre, boit à la santé de l'étranger, et l'invite à rendre le compliment : —" Tiens, prends un bon coup, tu dormiras ensuite ; et si Gamache vient t'attaquer cette nuit, tu te défendras ; voilà, au-dessus de ta tête, un fusil chargé que je t'ai apporté exprès."

—" Eh bien ! camarade," dit le maître de la maison à son hôte, en le voyant descendre tout joyeux le lendemain matin, " tu avais peur hier au soir ; je m'en suis bien aperçu : j'ai voulu te la donner bonne quand j'ai été te voir. Tu me connais à présent ; et si jamais des peureux te disent que Gamache tue les voyageurs, tu leur répondras qu'ils en ont menti !... Tu vois bien que le diable n'est pas aussi noir qu'on le dépeint ! "—J.-B.-A. Ferland, Ptre.

No 5.—L'orage et la caverne des serpents au Perou

Un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel

et le confond avec la terre ; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre ; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine ; et, à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissant voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes : dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent qui se précipite en bondissant, la déracine et l'entraîne, et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre ; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux : il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie ; car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une

roche escarpée ; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre ; et là, rendant grâce au ciel, il tombe dans l'accablement.

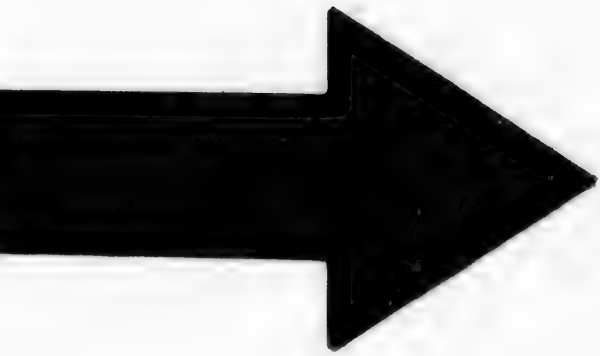
L'orage enfin s'apaise : les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour ; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

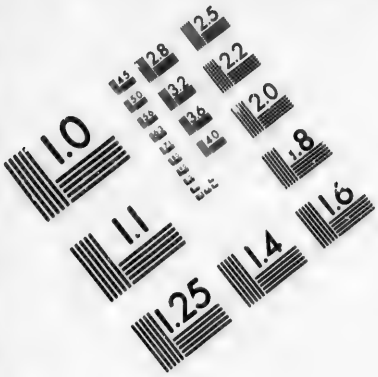
Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents, dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue : et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons ; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et qui consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampants autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur ; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il allait mourir, ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva; car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même ; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts qui, la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre ; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Des collines qu'Alonzo avait vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquaient la place des torrents; leur lit profond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et





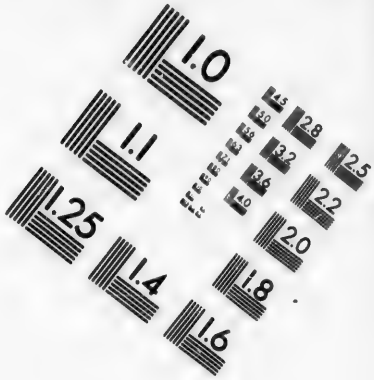
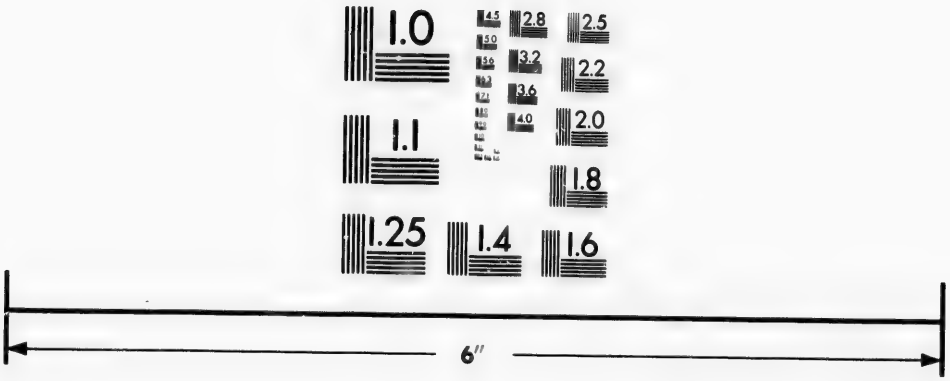
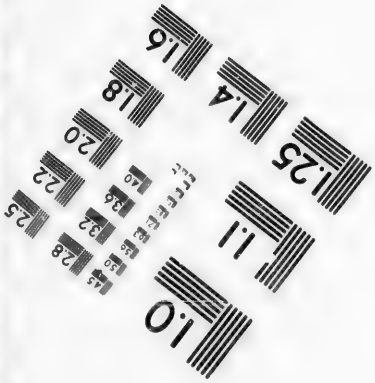
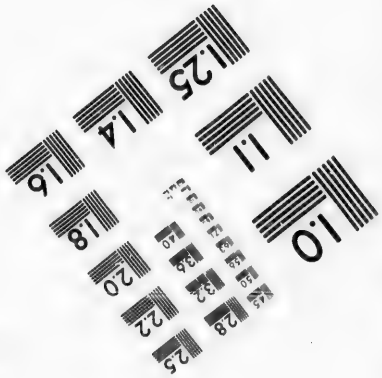


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
4.0
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

d'amour. Tout ce qui respirait encore recommençait à jouir : les oiseaux, les bêtes sauvages avaient oublié leur effroi ; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé aux hommes.

MARMONTEL (*Les Incas*).

No 6.—Le Missionnaire Bridaine

DANS UN DES PREMIERS TEMPLES ET AU MILIEU DE LA PLUS HAUTE COMPAGNIE DE LA CAPITALE

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent ; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé, dans ce moment, de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait ? malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté

l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et, de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et, par-dessus tout, l'éternité : l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passés, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.—*Extrait des Œuvres du cardinal* MAURY.

No 7.—Mort de Vatel

Le roi arriva jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa : il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : " Je " suis perdu d'honneur ; voici une affaire que " je ne supporterai pas." Il dit à Gourville : " La tête me tourne : il y a douze nuits que je " n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres." Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : " Vatel, tout va bien ; rien n'était plus " beau que le souper du roi." Il répondit : " Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais " que le rôti a manqué à deux tables.—Point " du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez " point ; tout va bien." Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point ; il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout ; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demanda : " Est-ce là tout ?—Oui, monsieur." Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait ; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville ; il lui dit : " Monsieur, je ne survivrai point à

" cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels) qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura ; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage.

Mme DE SÉVIGNÉ.

No 8.—Mme de Sévigné à M. de Coulanges

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville ; une chose enfin qui se

fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ?

Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de la Vallière.—Point du tout, madame.—C'est donc mademoiselle de Retz ?—Point du tout : vous êtes bien provinciale ! Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous : c'est mademoiselle Colbert.—Encore moins.—C'est assurément mademoiselle de Créqui.—Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire. Il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom ; il épouse mademoiselle, fille de feu Monsieur ; Mademoiselle, petite fille de Henri IV ; mademoiselle d'Eu, de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans ; Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien facile à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait

autant que vous ; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

No 9.—Madame de Sévigné à sa fille

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais ; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer ! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours ; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée, depuis quatorze mois ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce

que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager ! je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime ! Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre ; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant ; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas ! nous voilà dans les lettres.

No 10.—Mme de Maintenon à Mme de Montespan (1)

MADAME,

Voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il aurait bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eût huit ans accomplis : mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnaissance.

(1) Cette épître dédicatoire fut mise par Mme. de Maintenon à la tête de quelques traductions faites par son élève, le jeune duc du Maine, fils de LOUIS XIV et de Mme. de Montespan. Elles parurent en 1678, sous le titre d'*Œuvres diverses d'un auteur de sept ans.*

En effet, madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, et qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avait commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, madame, qui connais ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres.

Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente, quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne ; mais il craint que, dans la foule des événements merveilleux qui sont arrivés de nos jours, nous ne soyons guère touchés de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des merveilles si fort au-dessous de celles que nous voyons. Comment pourrait-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que *Florus* et *Justin* lui racontent ? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans ; il n'a que sept ans, et il a

déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes.

Tout cela, madame, le dégoûte un peu de l'antiquité : il est fier naturellement ; je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; et, avec quelque éloge qu'on lui parle d'*Alexandre* et de *César*, je ne sais s'il voudrait faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connaît pas mal en héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connais pas mal à faire des présents, et que, dans le dessein que j'avais de vous dédier un livre, je ne pouvais choisir un auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

Je suis, madame, etc.

No 11.—Le Dormeur

Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines. Or, la nature qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notions aucunes de mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon, qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage.

Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien ; mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait ...et le moine ronflait.

Un autre se serait découragé. Le Père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent qui, placé sous sa tête, venait toujours lui siffler dans l'oreille : "Il est temps, levez-vous." Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire.

C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de s'éveiller. Hélas! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte ; il ne s'était cru que dormeur ; il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fut, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se sentait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre ; il fallait reprendre le dessus.

Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent ; plus d'une fois le pauvre Père se rendit au chœur, boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur ; soit que ses jambes se fussent endurcies ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer

avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention ; et tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours...Endormir ! Oh ! non ; le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte ; et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne : " Ah ! s'écria-t-il en mourant, je m'éveille enfin ! " Ce fut son dernier mot.—L. Veuillot.

No 12.—L'Habillement singulier

M. de Louvois avait toujours eu l'esprit un peu léger : étant à Brest à dix-huit ans, avec beaucoup de dettes et sans argent, il écrivit à son père ; et, ne recevant point de réponse, il vendit tous ses habits pour fournir aux frais de son voyage, ne gardant, pour toute garde-robe, qu'un mauvais frac usé ; et il partit pour se rendre au château de Louvois, où le marquis de Souvré le reçut très mal ; dans les premiers jours, M. de Louvois n'osa pas lui renouveler sa demande. Un soir, M. de Souvré lui dit que les dames les plus considérables du voisinage venaient dîner chez lui le surlendemain. " J'espère, ajouta-t-il, que vous voudrez bien quitter ce vilain habit de voyage et vous habiller convenablement." M. de Louvois se garda bien de dire qu'il ne lui restait plus que le vêtement qu'il avait sur lui ; mais il déclara qu'il n'avait

apporté que de vieux habits, et qu'il désirait en faire faire un neuf; et il saisit cette occasion de demander de l'argent. M. de Souvré refusa d'un ton qui ne laissait nulle espérance. M. de Louvois n'insista point : il se contenta de répondre qu'il mettrait un autre habit. Il y avait dans la chambre où il couchait une vieille tapisserie à grands personnages, il en détacha un pan qui représentait Armide et Renaud ; il envoya chercher le tailleur du village ; et, lorsqu'il fut arrivé, il lui ordonna de lui faire un habillement complet, habit, veste et culotte avec ce pan de tapisserie, de passer la nuit et de le lui rendre le surlendemain de bonne heure. Le tailleur, pour mettre un peu de régularité dans ce singulier ouvrage, fit des manches avec les deux bras d'Armide, et sur le dos de cet habit il mit la tête de Renaud ornée d'un beau casque ; deux petits visages d'amours et des fragments de bouclier formaient le reste de l'habillement dont M. de Louvois se revêtit avec une joie parfaite. Equipé de la sorte, au mois de juillet, il attendit dans sa chambre, et non sans impatience, l'arrivée de la compagnie : aussitôt qu'il entendit les voitures dans la cour, il descendit lestement, malgré l'étonnante lourdeur de sa parure, et il s'élança sur le perron, afin de donner la main aux dames, ce qu'il fit sérieusement, et de l'air du monde le plus simple et le plus naturel. Comme on s'émerveillait et que l'on questionnait en vain M. de Louvois, qui, avec son maintien triomphal, conduisait ces dames dans le salon, M. de Souvré survint ; à l'aspect de son fils paré des dépouilles de sa chambre, il recula deux pas en arrière, et demanda d'un

ton foudroyant, raison de cette extravagance : "Mon père, répondit M. de Louvois, vous m'aviez ordonné de mettre un autre habit, et, comme je n'avais à ma disposition que cette étoffe, j'ai été forcé de l'employer pour vous obéir." —Mme DE GENLIS.

No 13.—Faut-il les tuer tous deux

Un jour je voyageais en Calabre; c'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français; de vous dire pourquoi, cela serait trop long, suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un brave jeune homme. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices: nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allait devant; un sentier, qui lui parut plus praticable et plus court, nous égara.

Ce fut ma faute : devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort sale; nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire ? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita; mon jeune homme ne se fit pas prier, nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers; mais la

maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux et coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions ; Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! Et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! On crut que nous portions les diamants de la couronne.

Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute, où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille

par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai ces propres mots du mari : " Eh bien, enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ? "—A quoi la femme répondit : " Oui, " et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je ? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, on n'eût su si j'étais mort ou vivant. Ah ! quand j'y pense encore ! Nous deux presque sans armes, contre eux, douze ou quinze, qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! l'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais ! Qu'on l'imagine si l'on peut. Au bout d'un quart-d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte ; il ouvrit : mais avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre, puis il entra pieds nus et elle dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : " Doucement, va doucement." Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit (ce pauvre jeune homme, étendu, offrant sa gorge découverte), d'une main il prend son couteau, et de l'autre...Ah ! de l'autre...il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure.

Deux poulets en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : " Faut-il les tuer tous deux ?" Et je vous crois assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

P. L. Courier.

No 14.—Ugolin dans la Tour de la Faim

" Dieu ! où suis-je ? Les ténèbres de la mort
" m'environnent de toutes parts ! tout est plongé
" dans un morne silence. Ah ! traître, tu as
" profité de mon sommeil, tu m'as arraché du
" milieu de mon palais ; ta vengeance est satis-
" faite ; il ne me reste plus qu'une rage impuis-
" sante. Mais quoi ! la honte d'une aussi noire
" perfidie n'a pu te retenir ! Ah ! le Ciel, le juste
" Ciel ne la laissera pas impunie. Un jour, sans
" doute, il vengera l'innocence opprimée. Mais,
" plaintes inutiles ! je suis seul, seul au monde.
" C'en est fait ; une barrière immense me sépare
" du reste des hommes, et c'est ici que doivent
" finir les tourments de ma vie. Une lampe
" sépulcrale qui perce à peine l'épaisseur des
" ténèbres, augmente encore l'horreur de cette
" affreuse nuit : puissent mes jours s'éteindre
" avec elle ! Ah ! du moins j'emporte en mou-
" rant l'espoir qu'un jour mon fils punira l'as-
" sassin de son père ! "

Ainsi parlait le malheureux Ugolin. Victime

de la perfidie de Roger, il avait été enlevé au milieu de la nuit par les ordres du tyran, et jeté dans un noir cachot pour y périr de faim. La pensée de son fils était une consolation pour le prince captif : mais, hélas ! une cruelle épreuve attendait ce père infortuné. Il se croyait seul dans sa prison : quelle fut sa douleur, lorsqu'il aperçut son fils encore plongé dans les douceurs du sommeil ! " Ciel ! s'écrie-t-il, ne " vois-je pas mon cher Adhémar ! je frissonne ! " Roger, tu me réservais ce dernier coup ; je " reconnais là les froids calculs de ton âme " impitoyable. Ah ! pourquoi suis-je père ? " Oui, c'est mon fils, c'est Adhémar ! l'infortuné " dort encore ! son visage est calme : un songe " riant flatte agréablement son imagination ; " sans doute il rêve le bonheur ; puisse-t-il " dormir du sommeil éternel ! Mais déjà il " s'éveille, il soulève sa tête. Que lui dirais-je ?... " Il me parle...—Mon père, n'est-il point jour " encore ? reverrons-nous bientôt la lumière ?— " Cher Adhémar, elle nous est ravie pour tou- " jours.—Où sommes-nous ? Le tyran de Pise " nous a-t-il arrachés de notre palais ? Ne dois- " je plus revoir ces lieux chers à mon enfance ?— " Hélas !—Quoi, mon père, tu soupires ! notre " ennemi n'est pas si barbare, puisqu'il ne m'a " pas séparé de mon père. Que peut-il me man- " quer quand je suis dans tes bras ?—Infortuné ! " tu ignores... ; mais écoutons, un bruit sourd " vient frapper mon oreille, la porte du cachot " a roulé sur ses gonds ; peut-être la compas- " sion de nos geôliers apporte-t-elle quelque " nourriture à nos corps épuisés..... Fatale " erreur ! je le vois, c'est lui ; c'est mon bour-

" reau qui vient contempler ses victimes. Dieu,
" soutiens mon courage ; j'essayerai de le
" fléchir : j'humilierai mon orgueil devant ce
" fier ennemi. Ah ! mon fils, sans toi je n'aurais
" pas le courage de descendre jusqu'à la prière."

Bientôt Roger paraît suivi d'une nombreuse escorte ; il veut présider aux apprêts du supplice, et contempler encore une fois son ennemi abattu. Ugolin se précipite à ses pieds.

" Oui, s'écrie-t-il, je suis coupable ; j'ai mé-
" rité la mort. Frappe, voilà mon sein ; mais
" pourquoi prolonger mon tourment ? pourquoi
" me faire subir mille morts au lieu d'une ? et
" cet enfant, quel crime a-t-il commis ? dois-tu
" le punir des fautes de son père ? ma vie ne
" te suffit-elle pas ? sa jeunesse, son innocence
" que jamais n'ont souillées les cruelles ven-
" geances des factions, méritent ta compassion.
" Je pourrais invoquer les lois : elles protégent
" la faiblesse ; mais c'est ton cœur seul que je
" veux implorer ; c'est à ta pitié que je veux
" devoir mon pardon..... Tu gardes le silence.
" Mes prières ne sauraient te toucher. C'en est
" fait ; j'aurai en vain embrassé tes genoux.....
" O mon fils ! je recueillerai donc ton dernier
" soupir !..... Ciel ! les barbares nous chargent
" de chaînes ! Ah ! cruel, tu recevras bientôt la
" juste punition de ton crime. Un Dieu veille
" sur nous ; sa vengeance t'attend ; l'équitable
" avenir associera ton nom à ceux des Néron
" et des Tibère..... Mais déjà il n'entend plus
" mes cris ; le barbare s'est éloigné..... Voilà
" donc désormais notre tombeau. O mon fils,
" mon cher enfant ! Ciel ! il pâlit ; ses yeux se
" ferment. Mon fils, entends ma voix ! il ne me

" répond pas... Cher Adhémar, prends pitié de " ton père, ou je meurs. Réponds, réponds, je " t'en supplie... Hélas ! mon fils n'est plus ! et " je vis ! Barbare Roger, voilà ton ouvrage ; tu " dois être content, j'ai vu expirer mon fils. "

A ces mots, l'infortuné se jette sur le corps inanimé d'Adhémar, l'arrose de ses larmes paternelles ; et bientôt le désespoir suspendant en quelque sorte toutes ses facultés intellectuelles, il se laisse tomber auprès de ces froides dépouilles. Peu à peu ses forces s'affaiblissent, ses yeux se troublent, un sommeil léthargique s'empare de lui, et la mort termine enfin ses longues souffrances.—LEFRANC.

No 15.—Mieux que ça

L'empereur Joseph II n'aimait ni la représentation, ni l'appareil, et son goût pour la simplicité est assez connu. Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter. Joseph II arrêta ses chevaux. " Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous ? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et cela mé-na-

gerait mon uniforme, que je mets aujourd'hui pour la première fois.—Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous ?—Ah ! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner.—Qu'avez-vous donc mangé de si bon?—Devinez.—Que sais-je, moi?... Une soupe à la bière ?—Ah ! bien oui, une soupe ! mieux que ça.—De la choucroute ?—Mieux que ça !—Une longe de veau !—Mieux que ça, vous dit-on.—Oh ! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph.—Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade en lui frappant sur la cuisse.—Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur.—Je vous en réponds." Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda au compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendît. "Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de..... —Non, non, dit Joseph ; votre rue ?" Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêteté. A votre tour, dit Joseph, devinez.—Monsieur est militaire, sans doute ?—Comme dit monsieur.—Lieutenant ?—Ah ! bien oui, lieutenant ; mieux que ça.—Capitaine ?—Mieux que ça.—Colonel, peut-être ?—Mieux que ça, vous dit-on.—Comment ! dit l'autre en se rencognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal ?—Mieux que ça.—Ah ! c'est l'empereur !—Lui-même, dit Joseph, en se déboutonnant pour montrer ses décorations. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture ; le

sergent se confond en excuses, et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. " Non pas, lui dit Joseph ; après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux, malgré la pluie, de vous débarrasser de moi aussi promptement ; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte, " et il l'y descendit.

ANONYME.

No 16.—Le Diner de l'Abbé Cosson

M. Delille, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère de l'Académie française, raconta ce qu'on va lire, au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. " Elles sont innombrables, dit M. Delille, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collége Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de cour, des cordons bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers, à Versailles." Je parie, lui dis-je, que vous y avez fait cent incongruités.—Comment donc ? reprit l'abbé Cosson fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde.—Quelle présomption ! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner ; et d'abord que fîtes-vous de votre serviette en

vous mettant à table ?—De ma serviette ? Je fis comme tout le monde ; je la déployai, je l'étendis sur moi, et je l'attachai par un coin à ma boutonnière.—Eh bien, mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela ; on n'étale point la serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe ?—Comme tout le monde, je pense : je pris ma cuiller d'une main, et ma fourchette de l'autre.....—Votre fourchette, bon Dieu ! personne ne prend sa fourchette pour manger la soupe. Mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous ?—Un œuf frais. —Et que fîtes-vous de la coquille ?—Comme tout le monde ; je la laissai au laquais qui me servait.—Sans la casser ?—Sans la casser.—Eh bien, mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille. Et après votre œuf ?—Je demandai du bouilli.—Du bouilli ! personne ne se sert de cette expression ; on demande du bœuf, et point du bouilli. Et après cet aliment ?—Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très belle volaille.—Malheureux ! de la volaille : On demande du poulet, du chapon, de la poularde ; on ne parle de la volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire.—J'ai, comme tout le monde, demandé du champagne, du bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles.—Sachez qu'on dit du vin de Champagne, du vin de Bordeaux. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain.—Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau.—Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas. Avan-

çons. Le café, comment le prîtes-vous ?—Eh ! pour le coup, comme tout le monde ; il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe.—Eh bien, vous fîtes comme ne le fit sûrement personne : tout le monde boit son café dans sa tasse et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage..." —L'abbé Cosson était confondu. Pendant six semaines, il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué.—Berchoux.

No 17.—Madame de Maintenon à sa nièce

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités ; je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr, et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable, si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil.

Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez ; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous, et je vous aime ; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Evangile par cœur, et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes !

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père et qui fera la vôtre, et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi ; ne vous flattez pas ; je suis très peu de chose et vous n'êtes rien.

Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire.

No 18.—Madame de Sévigné à Monsieur de Pomponne

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers ; MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont : " Monsieur le maréchal, lisez, je

vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons." Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : "Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le roi se mit à rire, et lui dit : "N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat ;—Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.—Oh ! bien dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement, c'est moi qui l'ai fait.—Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement.—Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels." Le roi a fort ri de cette folie ; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours les réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

No 19.—Une Scène du Grondeur

M. GRICHARD, *médecin ;* LOLIVE, *son valet ;* ARISTE, *son frère.*

GRICHARD.—Bourreau ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE.—Monsieur, je travaillais au jardin : au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

GRICHARD.—Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ! que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE.—Eh ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire !

GRICHARD.—Comment faire !

ARISTE.—Mon frère, voulez-vous bien... ?

GRICHARD, *en l'interrompant.*—Oh ! donnez-vous patience... (*A Lolive.*) Comment faire ! coquin !

ARISTE.—Eh ! mon frère, laissez là ce valet et souffrez que je vous parle de...

GRICHARD, *l'interrompant.*— Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*—Il faut lui laisser passer sa fougue.

GRICHARD, *à Lolive.*—Comment faire ? infâme !

LOLIVE.—Oh ! ça, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

GRICHARD.—Non.

LOLIVE. — Voulez-vous que je la tienne fermée ?

GRICHARD.—Non.

LOLIVE.—Si faut-il, monsieur...

GRICHARD, *l'interrompant.*—Encore, tu raisonneras, ivrogne !

ARISTE.—Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ;—et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

GRICHARD.—Il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*—Morbleu ! J'enrage d'avoir raison.

GRICHARD.—Te tairas-tu ?

LOLIVE.—Monsieur, je me ferais hacher ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous ?

GRICHARD.—Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la veux... Je la... Mais voyez ce maraud-là ! Est-ce à un valet à me venir faire des questions ! Si je te prends, traître ! je te montrerai bien comment je la veux... (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

ARISTE.—Moi ! point, je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

GRICHARD, *montrant Lolive.*—Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.—Je croyais bien faire.

GRICHARD.—Oh ! je croyais... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyais* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.—Eh ! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serai bien aise...

GRICHARD, *l'interrompant.* — Non ; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir... (*A Lolive.*) As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.—Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

GRICHARD.—Et la cour ?

LOLIVE.—Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages !

GRICHARD.—Tu n'as pas fait boire la mule ?

LOLIVE.—Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

GRICHARD.—Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.—Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

GRICHARD.—Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit.

LOLIVE.—Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

GRICHARD.—Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hein ?

LOLIVE.—Peste ! Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

GRICHARD.—Je t'ai défendu cent fois de râcler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE, *l'interrompant.*—Ce matin ! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

GRICHARD.—Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE, *l'interrompant.*—Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

GRICHARD, *à part.*—Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là ! Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin... (*A Lolive,*) Hors d'ici.

LOLIVE, *à Ariste.*—Que diable a-t-il mangé aujourd'hui ?

ARISTE, *avec douceur.*—Retire-toi.—BRUEYS.

No 20.—Le Lapin de La Fontaine

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres; je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt: j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un Lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de Lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit: *propre comme un lapin*), voyant que je le tenais au bout de mon fusil: "Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu?" Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!...Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. "Je n'en ferai rien, lui dis-je; tu es sorcier, ou je meure.—Moi, point du tout, me répondit-il; je suis un vieux Lapin de la Fontaine." Oh! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds; je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. "Eh! d'où vient cet ennui de vivre?—De tout ce que je vois.—Ah! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet?—Oui; mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont de petits Lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des

Lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je! d'autres qui ne parlent qu'allemand; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le diraije, à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux Ane en avait davantage que les Singes de ce temps-ci." Je priai mon Lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à la Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa Grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours; ses Crapauds, ses Cigales chantaient mieux que nos Rossignols; ses loups valaient mieux que nos Moutons. "Adieu, petit Lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à la Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme."—Le Prince de Ligne.

No 21.—Efficacité de la Prière

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel ; quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : A quoi bon de prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter d'aussi chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives ? qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier Dieu ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

Dieu sait mieux que nous ce dont nous avons besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez, car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il, à cause de cela, que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils

adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc, dans la création, le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

DE LA MENNAIS.

No 22.—Le Riche et le Pauvre

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qu'il entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis ; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil,

croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit ; il est RICHE.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle : il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole, pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de galeries, si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans

être aperçu Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau; il crache presque sous soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, et il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est PAUVRE.—La Bruyère.

No 23.—La Mort

Sur quoi vous rassurez-vous donc? Sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? Une étincelle qu'un souffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez pas vous-même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain. Je veux que vous prolongiez vos jours au-delà même de vos espérances. Hélas! ce qui doit finir, mes frères, doit-il vous paraître long? Regardez derrière vous: où sont vos premières années? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir? Pas plus qu'un songe de la nuit. Vous rêvez que vous

avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs ; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'Univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez-vous seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore, vous en avez été pour la plupart non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de notre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les jours passés ? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et semblait ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années et tel que vous le

voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs.

Ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance.—MASSILLON.

No 24.—Péroraison de l'Oraison Funèbre de Condé

Venez, peuple, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes

du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. Et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble, il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressources à notre éternelle demeure,

avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! Ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince! le digne sujet de nos louanges et de nos regrets! vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des souvenirs immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy, et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces, ces belles paroles du bien-aimé disciple :

la véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue ; vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.—BOSSUET.

No 25.—La Chambre nuptiale

...Mon cœur battait quand je descendis de voiture à la porte d'Henri. J'allais le revoir après quinze ans d'absence. Nous avions été compagnons de marches et de cavalcades, compagnons de clairs de lune et de levers de soleil, compagnons de fêtes, de lectures, de rêveries, d'opinions, de chimères ; enfin, compagnons de vingt ans. Nous nous étions assis à la même table, la dernière fois, pour le festin de ses noces ; et le lendemain, au milieu de cette grande fête de sa vie, je lui avais dit adieu. Dérobant une heure à sa joie, il était venu me reconduire, seul, bien loin, ne pouvant me quitter, ni cesser de me parler de son bonheur. Je l'avais laissé l'homme le plus heureux du monde, au comble de ses vœux, bien établi, plein de confiance, plein de projets. Il ne son-

geait qu'à parer sa femme, qu'à embellir sa maison, qu'à planter son jardin. Je verrais comme ses enfants seraient bien élevés, il me les amènerait, je serais parrain du second, tout au moins du troisième...Depuis quinze ans, nous ne nous étions point revus; depuis cinq ans, à peine nous étions-nous écrit.

Cependant, je n'ignorais pas qu'il avait prospéré, que sa vie était paisible, qu'il m'aimait toujours. Je savais, et j'en étais encore plus charmé, qu'il connaissait et qu'il aimait Dieu, et que je retrouverais dans l'ami de ma jeunesse un bon chrétien, un fervent catholique, un frère.

Sa maison était celle où je l'avais laissé. Il l'habitait depuis le jour de son mariage. Que de visites nous y avions faites avant ce jour! que de conseils et de délibérations entre nous, pour la rendre digne de la souveraine qu'on y attendait! Une vieille servante m'ouvrit: "Quoi! c'est vous, Monsieur!" Je la regardai: "Vous ne me connaissez pas?" reprit-elle. — Quoi! Madelon, c'est vous, m'écriai-je à mon tour. Avez-vous été malade, ma chère?—Ah! poursuivit Madelon, j'ai fait la maladie de tout le monde, et j'ai quinze ans de plus qu'il y a quinze ans. Je suis arrivée de quarante-cinq à soixante, toujours sur mes jambes...Mais ne vous inquiétez pas, je sais encore faire la galette de sarrazin." C'était son grand talent, que nous avions souvent célébré. Je lui promis mon appétit d'autrefois. "Et Henri, comment va-t-il?— Il va bien, Monsieur, il a fait comme vous: il a oublié de vieillir. Qu'il sera content de vous voir! Il ne manque pas de parler de vous quand je lui sers quelque chose que vous aimiez. Ve-

nez ; il est là-haut, avec Madame, dans la chambre bleue ; vous savez, la chambre nuptiale, comme vous disiez... Etiez-vous gai dans ce temps-là, Monsieur ! Vous avez tout de même l'air plus rassis. "

Madelon avait toujours trouvé quelque chose de très plaisant à ce mot de *chambre nuptiale.* Elle n'était pas parvenue sans peine à le prononcer correctement, et depuis quinze ans elle continuait d'en rire, sans savoir pourquoi.

" Quelle drôle de chose, Monsieur, poursuivit la bonne créature, en s'arrêtant pour reprendre haleine sur les marches de cet escalier, qu'autrefois elle franchissait quatre à quatre comme nous ; quelle drôle de chose, cette jeunesse, pour avoir comme ça des mots et des idées qui font rire ! En disiez-vous, avec M. Henri ! Il y en a qui me reviennent et qui me dérident encore. Peut-être que ça ne serait pas de même aujourd'hui. Vous ne le diriez plus, ou je n'en rirais plus. La peine nous arrive de tant de côtés dans la vie de ce monde ! Le souci finit par faire son nid en dedans de nous, et nous restons tristes même sans sujet de chagrin. Ça se prend à tout le tempérament, Monsieur ; et j'ai peur que vous n'aimiez plus mes galettes."

La marche lourde de Madelon s'accordait trop avec sa philosophie pour que l'une et l'autre ne fissent pas sur moi une certaine impression. Je me trouvai vieux tout à coup, dans cette maison et sur cet escalier où je me souvenais d'avoir été si jeune. J'y avais senti mes jarrets plus souples, mon cœur plus allègre. Madelon me mettait un poids de quinze ans sur les épaules.

J'entrai sans me faire annoncer dans la chambre bleue. Henri me sauta au coup. C'était toujours lui ; c'était cet œil pétillant, ce cœur vif que j'avais tant aimé. Le moment d'après, ce premier feu éteint, il me sembla que je ne le reconnaissais plus. Sa taille svelte et droite s'était épaissie et courbée ; sa parole si rapide était devenue lente ; le temps avait fait son sillon sur ce front dégarni de son abondante chevelure ; front paisible autrefois, et maintenant grave. Plus de flamme de gaieté dans ces yeux, qui désormais avaient trop regardé la vie. Je me rappelai qu'Henri, jadis, se plaignait de ne pouvoir dompter au fond de son âme l'opiniâtre sentiment du ridicule. " —J'ai trop envie de rire, disait-il ; j'ai un démon qui me fait remarquer les grimaces des gens qui pleurent, même quand je les aime et quand je les plains." Ah ! je n'eus pas besoin de lui demander son histoire pour savoir qu'il avait pleuré à son tour, que ce sentiment de l'ironie était dompté, cette flamme du rire à jamais éteinte.

La femme d'Henri m'avait moins vu. Elle ne put pas, sans un petit effort, se rappeler ma figure et mon nom. Et moi, partout ailleurs, je lui aurais parlé sans la reconnaître. Dans ma mémoire, c'était la fée de la jeunesse, vêtue de gaze, couronnée de fleurs, abordant la vie le sourire aux lèvres, par les chemins verts du printemps. Un cœur que rien n'a froissé, des regards qui n'ont vu rien de triste, un esprit qui n'a point conçu d'alarmes, des oreilles qui n'ont entendu que de douces paroles, des mains qui n'ont porté que des bouquets : tout le matin, toute la fleur, toute la promesse de la

vie! Ainsi elle m'était apparue le jour de son mariage, chrétienne, femme, enfant tout ensemble, harmonie de beauté, de foi, d'amour, de candeur ; sérieuse parce qu'elle croyait, heureuse parce qu'elle aimait, radieuse parce qu'elle ignorait... Après quinze ans, c'était une épouse vieillie aux soucis du ménage, une fille en deuil de sa mère, une mère en deuil de ses enfants. Sur son visage pâli, le torrent des larmes avait creusé plus profonde la trace des années ; dans son cœur soumis à la croix, elle étouffait l'inconsolable sanglot de Rachel. Je me rappelai que nous l'appelions *Stella matutina* : Maintenant, pensai-je, c'est *Mater dolorosa* qu'il faudrait dire.

Et dans ce moment, mes yeux qui parcouraient la chambre bleue et qui ne la reconnaissaient plus, s'arrêtèrent sur une image de la Mère de douleurs, au cœur percé de sept glaives.

Henri pria sa femme d'aller chercher ses enfants qu'il voulait me montrer. J'avais achevé l'examen de la chambre bleue.

" Je ne retrouve ici, dis-je à mon ami, quand nous fûmes seuls, que ton visage et ton cœur. Nous avions fait de cette chambre un musée qui n'est pas celui que je vois.

—Le goût de l'esprit, me répondit-il, avait arrangé cette ancienne décoration : peu à peu elle a été remplacée par le goût et par les besoins du cœur, qui sont la prière et le souvenir. Ni toi ni moi n'avons songé au Crucifix : le voilà. A l'endroit qu'il occupe se trouvait, si tu t'en souviens, la diane chasseresse : elle nous aurait moins consolés, quand la mort est venue allumer ici ses flambeaux ! J'ai donné à ma

femme cette image de Marie au pied de la croix, et elle a remplacé je ne sais quelle gravure poétique après la mort de notre premier enfant. Ce dessin, au-dessus de la toilette, où était la grande fête de Wateau, représente la tombe de mon père dans le cimetière de son village ; c'est par là que j'ai commencé de bâtir, et les cyprès qui entourent l'édifice sont les premiers arbres que j'ai plantés. A côté est le portrait de la mère de ma femme. Elle est morte dans cette chambre que nous seuls pouvons habiter désormais. Ces autres portraits sont maintenant ce qui nous reste de presque tous les êtres chers qui nous ont élevés, qui ont travaillé et souffert pour nous, et si tendrement pris soin de notre bonheur. Cet ange qui s'envole au ciel est le second enfant que Dieu nous a repris, notre chère petite Térèse. Nous l'avons perdue l'année dernière, à six ans. Elle s'est écriée: " Dieu ! Dieu ! où est Dieu ! Je veux aller à Dieu ! " Et elle a emporté les derniers jours heureux de sa mère.

Les yeux d'Henri se remplirent de larmes. Troublé moi-même, je promenai silencieusement mes regards sur tous ces souvenirs funèbres. Mon ami comprit ma pensée.

" Oui, frère Louis, me dit-il, en me serrant la main, voilà ce que devient une chambre nuptiale : au bout de quelques années, c'est un mémorial de deuil, écrit du doigt de la mort.

" Mais, ajouta-t-il avec la forte foi du chrétien, grâce au Christ éternel, ni l'infamie, ni l'aversion, ni le désespoir ne sont entrés ici ; et que savons-nous si ce n'est pas la douleur qui nous a conservé au contraire l'amour, la confiance et la paix ? "—Ls. Veuillot.

No 26.—L'Irlande

Ouvrez la carte du monde, et considérez à ses deux extrémités ces deux groupes d'îles, les îles du Japon et les îles Britanniques. Suivez la trace des peuples sur cette ligne de trois mille lieues ; nombrez le Japon, la Chine, la Russie, la Suède, la Prusse, le Danemark, le Hanovre, l'Angleterre, l'Irlande. Vous comptez en vain ; dans ce grand nombre de royaumes, il n'en est pas un seul où l'église de Dieu jouisse de ces inaliénables libertés, où sa parole, ses sacrements et ses assemblées ne soient humiliés et captifs. Quoi ! tant de peuples à la fois dépouillés de la sainte indépendance des enfants de Dieu ! Quoi ! parmi ces deux cent millions d'hommes, il ne s'est pas rencontré des cœurs assez forts pour maintenir quelque part les droits de la conscience et la dignité du chrétien ! Ah ! détrompez-vous, messieurs, Dieu n'a jamais laissé la vérité sans martyrs, c'est-à-dire sans témoins, qui la servent jusqu'au sang ; et comme ici le scandale de l'oppression était au comble par son étendue, sa durée et sa rigueur, Dieu, de son côté, a fait aussi un miracle nouveau dans l'histoire du martyre. On avait vu des hommes et des familles mourir pour leur foi, et ne laisser après eux de ce grand spectacle que leurs restes mutilés et leur mémoire incorruptible. Mais un peuple tout entier vivant dans un martyre continu, des générations d'âmes liées entre elles par une même patrie terrestre, se transmettant l'héritage de la foi dans un supplice héréditaire aussi, on ne l'avait pas vu. Dieu l'a voulu et l'a fait ; il l'a voulu de notre temps et

l'a fait de notre temps. Parmi ces nations que je montrais tout à l'heure enchaînées l'une à l'autre dans l'espace et dans la servitude spirituelle, il en est une, qui n'a point accepté le joug, qui, esclave matériellement, est demeurée libre par l'âme. Une des plus fières puissances du monde s'est prise corps à corps avec elle pour l'entraîner dans l'abîme du schisme et de l'apostasie. Vouée à une guerre d'extermination, elle a succombé sans trahir ni le courage des combats, ni le courage de la fidélité à Dieu. Spoliée de sa terre natale par des confiscations gigantesques, elle a cultivé pour ses vainqueurs le champ de ses aïeux, et trouvé dans ses sueurs le pain qui lui suffisait pour vivre avec honneur et pour mourir avec foi. La famine lui a disputé ce morceau de pain, elle a levé vers la Providence des yeux qui ne l'accusaient pas. Ni la guerre, ni la spoliation, ni la famine n'ont réussi à la faire périr ni à la faire apostasier ; ses oppresseurs, si puissants qu'ils fussent, n'ont pu épuiser la vie dans ses entrailles et le devoir dans son cœur. Enfin, comme le glaive le plus hardi et le plus lâche ne saurait tuer toujours, la tyrannie a cherché quelque chose de plus constant que le fer, et l'on a vu se vérifier dans cette nation victime cette prophétie de la révélation de saint Jean, qu'*il viendra des temps où l'on ne pourra ni vendre ni acheter, sans avoir dans la main et sur le front le signe de la bête*, c'est-à-dire de l'apostasie.

On a donc enlevé à ce peuple d'un seul coup tous ses droits politiques et civils. Tout être qui naît, naît avec un droit. La pierre même inanimée apporte avec elle au monde une loi qui la

protége et l'ennoblit ; elle est sous la garde de la loi mathématique, loi éternelle, ne faisant qu'une même chose avec l'essence de Dieu, et qui ne vous permet pas de toucher, ne fût-ce qu'un atome, sans le respect de sa force et de son droit. Tout être naît ainsi, aussi faible qu'il soit, avec une part de la puissance [illegible] l'éternité de Dieu, et à plus forte raison l'homme, créature qui pense et qui sent, fils aîné de l'intelligence et de la volonté divine, en sorte qu'ôter a un homme son droit natal, c'est un crime si grand, que la pierre même, si on pouvait lui ôter le sien, accuserait le ravisseur de parricide et de sacrilége. Que sera-ce donc d'enlever le droit d'un peuple ? Eh bien ! C'est ce qu'on a fait à ce peuple héroïque dont je vous dépeins le supplice et la fermeté ! On a fait plus, Messieurs, ce rapt du droit, ce meurtre légal d'une nation, on ne l'a pas établi d'une manière absolue, mais d'une manière conditionnelle, en sorte qu'il fût toujours possible à la nation et à chacun de ses membres de se racheter de la mort publique et civile par l'apostasie. La loi leur disait : Vous n'êtes rien, apostasiez et vous serez quelque chose. Vous êtes esclaves, apostasiez, et vous serez libres. Vous mourez de faim, apostasiez, et vous serez riches. Quelle tentation, Messieurs, et que le calcul était profond, si la conscience n'était pas plus profonde encore que l'enfer ! Ne craignez rien pour le peuple martyr ; voilà deux siècles qu'il est plus grand que cette séduction, et qu'il lève vers Dieu ses mains tranquilles, en disant dans son cœur : " Dieu les voit et il nous voit aussi ; " ils auront leur récompense et nous la nôtre. '

Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peuple cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort : mes lèvres ne sont pas assez pures et assez ardentes pour le nommer ; mais le ciel le connaît, la terre le bénit, tous les cœurs généreux lui ont fait une patrie, un amour, un asile..... O ciel qui voyez, ô terre qui savez, ô vous tous, meilleurs et plus dignes que moi, nommez-le, nommez-le, dites : l'Irlande !—LACORDAIRE.

No 27.—Episodes de la vie d'un Savant

" Oui, dit Quaterquem, le problème est résolu, et le ballon va voler comme l'hirondelle et remplacer la diligence. J'aurai des millions... (Dieu ! que ce pain est dur ! Ce sale Auvergnat devrait me donner de l'eau mieux filtrée). Le monde est à moi. A propos, que vais-je en faire ? "

A ce moment le portier entra.

" Monsieur, dit-il, c'est aujourd'hui le 15 avril.

—J'en suis bien aise. Fait-il chaud ?

—Oui, monsieur, assez. Je vous apporte la petite quittance...

—Les feuilles commencent à pousser ?

—Oui, monsieur. Le propriétaire...

—Et les oiseaux chantent dans les bois ?

—Monsieur, je le présume. J'étais venu...

—O puissante nature, toujours belle et toujours riante dans sa jeunesse immortelle !

—Monsieur, c'est deux cents francs...

— Que tu m'apportes ? Sois le bienvenu, mon brave. Et quel est l'homme généreux... ?

—Monsieur, c'est le propriétaire...

—Qui me les envoie ? Ah ! le digne homme .

—Non, monsieur—

—Comment ton propriétaire n'est pas un digne homme !

—Je ne dis pas cela.

—Mais tu l'as dit.

—Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, je ne l'ai pas dit !

—J'ai donc menti ? " dit le savant, en se levant d'un bond !

A cette vue, le portier ouvrit la porte et recula sur le palier.

" Monsieur, dit-il, au nom du ciel, ne vous fâchez pas. Je veux dire que mon propriétaire m'envoie, non pas vous donner, mais vous demander deux cents francs.

—Ouf ! dit Quaterquem. Et à quelle occasion, je te prie ? Est-ce aujourd'hui sa fête ?

—Non, monsieur.

—Ou celle de sa femme, qui a le nez fait comme une vitelotte et rouge comme un homard cuit ?

—Non, monsieur, c'est...

—Croit-il que je prête de l'argent à la petite semaine ?

—Monsieur, vous lui devez un terme.

—Déjà ?

—Oui, monsieur ; vous êtes entré ici le 15 janvier 1859 : cela fait aujourd'hui trois mois.

—Trois mois ? comme le temps passe vite !

La vie est un vase fragile ;
Le briser, hélas ! est facile.

La vie, mon pauvre ami, est comme un mur dans lequel on enfonce quelques clous de distance en distance. Ces clous, ce sont les jours

heureux. De loin, ils paraissent innombrables; arrachez-les, il n'y en a pas assez pour remplir la main. Sais-tu qui a dit cela?

—Non, monsieur.

—C'est Bossuet. As-tu lu Bossuet?

—Non, monsieur.

Tant pis. C'était un grand homme, un beau génie, un aigle de Meaux.

—Monsieur, je suis pressé. Si vous vouliez...

—Te payer? Si je le veux? Eh! mon pauvre ami, que ne parlais-tu plus tôt."

Le savant tira de sa poche la clef de son secrétaire. Au moment de la mettre dans la serrure, il se retourna. Le portier frémit d'impatience.

" Es-tu bien sûr, dit-il, que nous sommes au 15 avril?

—Monsieur, voici l'almanach.

—Tu sais le proverbe " menteur comme un almanach." Je me défie des almanachs.

—Voici le journal de ce matin

Est-ce que tu crois tout ce que dit un journal?

—Oui, monsieur; je crois tout ce qu'on imprime.

—Eh bien! mon cher ami, je vais te donner une preuve certaine que le journal a menti. Assieds-toi sur cette chaise et prête-moi une oreille attentive. Mon histoire ne sera pas trop longue.

—Monsieur, le propriétaire m'attend.

—Va lui dire qu'il débouche une bouteille de vin de Sauterne. Cela lui fera prendre patience.

—Monsieur...

—Ah! tu m'ennuies, à la fin. Veux-tu m'écouter, oui ou non?

—Monsieur, je veux être payé.

—Eh ! je ne suis pas sourd. Ecoute d'abord mon histoire. Elle a plus de rapport que tu ne crois avec ta demande. Je suis né sur les bords de la Raure, qui est la plus belle rivière de la Bretagne, et, par suite, du monde entier. Mon père, qui est mort l'an dernier, m'a laissé huit ou dix hectares de landes que j'ai vendues six mille francs. J'attendais l'argent le 14 avril. Or, il n'est pas arrivé. Donc, nous ne sommes pas encore au 15. Donc, il faut prendre patience, et revenir ici quand le 15 avril sera arrivé, c'est-à-dire quand j'aurai reçu mes six mille francs. As-tu compris ?

—Oui, monsieur; et je m'en vais.—Je vais chez le propriétaire.

—Présentez-lui mes compliments.

—Oui, monsieur; et je lui dirai que vous refusez de payer votre terme, et il vous fera mettre à la porte.

—Plaît-il ?

—A la porte, oui, monsieur, à la porte." dit le portier en prenant la fuite. Le savant ne le poursuivit pas. Il s'assit dans son fauteuil, les bras croisés, les jambes étendues, et réfléchit profondément.

" Décidément, dit-il, la condition de locataire est insupportable. Il faut que je me fasse bâtir une maison...Bah ! à quoi bon ? Quand on peut fendre l'air comme une hirondelle, faut-il se mettre en cage comme un serin ?... Conçoit-on ce notaire qui garde mes six mille francs ? "

Trois coups frappés à la porte interrompirent les réflexions de notre ami.

" Entrez ! " dit-il.

Aussitôt un homme de mine douce et polie se présente.

" Monsieur, dit celui-ci en refusant la chaise que le savant lui offrait, c'est à monsieur Ives Quaterquem, professeur de physique et de chimie, que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui, monsieur, à lui-même.

—Monsieur, je suis charmé de faire votre connaissance. C'est vous qui avez fait des recherches très savantes sur la manière de diriger les aérostats ?

—Oui, monsieur ; et ces recherches viennent d'aboutir aujourd'hui même à la solution du problème. Depuis une heure, je suis certain du succès. Est-ce à un confrère que j'ai l'honneur de parler ?

—Pas tout à fait, monsieur, bien que je fasse grand cas des sciences et que j'honore particulièrement les savants. Votre réputation, monsieur, est venue jusqu'à moi.

— Monsieur... !

—Dans la pratique de ma profession, j'ai souvent affaire aux hommes de votre génie, aux inventeurs, et j'ose dire qu'ils n'ont jamais eu qu'à se louer de moi.

—Monsieur, je vous crois. Quelle est votre profession, s'il vous plaît ?

—Monsieur, je suis connu par mes exploits.

—Vous êtes officier ?

—Oui, monsieur, officier public, ou si vous voulez, jurisconsulte chargé de citer, notifier et signifier, au plus juste prix, les ordonnances de justice, jugements et arrêts de messieurs de la cour et du tribunal civil.

—Ah ! vous êtes huissier, mon cher monsieur ;

j'en suis bien aise. J'ai toujours aimé les huissiers. Asseyez-vous donc je vous prie

—Monsieur, je ne saurais... "

Ici l'homme tira de sa poche un papier timbré parfaitement illisible. " Croyez, continua-t-il, que j'accomplis à regret un pénible devoir. M. Mardochée, mon client, vous fait réclamer la petite somme de quinze cent trente-cinq francs quarante-trois centimes, composant en principal, intérêts et frais, le montant de sa créance.

—Ah ! oui, je me souviens. Il me vendit, il y a six mois, trois ou quatre instruments de physique. Cela faisait sept cents francs, si je ne me trompe.

—Oui, monsieur, et les frais de recouvrement de la dite créance font le reste. Vous avez été condamné par défaut...

—Et si je ne paye pas aujourd'hui, qu'arrivera-t-il ?

—Monsieur, j'ai regret de le dire, mais je me verrai forcé de saisir vos meubles, vos papiers et vos instruments.

—Saisir !...Qui parle de saisir ? cria-t-on du corridor. Les meubles sont à moi et garantissent le payement du loyer."

Au même moment, un grand et gros homme entra dans la chambre.

" Ma foi ! dit Quaterquem, en s'asseyant dans un fauteuil, voyons qui l'emportera. Nous allons rire. Mon cher propriétaire, ajouta-t-il, je vous présente mon huissier ; mon cher huissier, je vous présente mon propriétaire.

—Monsieur, dit le propriétaire, on ne se joue pas de moi. Je veux de l'argent !

—Parbleu ! dit Quaterquem, vous n'êtes pas dégoûté. J'en demande au ciel tous les jours,

et je ne sais comment l'obtenir. Croiriez-vous qu'hier même j'attendais six mille francs, et que je n'ai pas reçu une seule guinée, une seule piastre, un seul petit écu !"

L'huissier était assis et griffonnait en silence.

" Que faites-vous là ? demanda le propriétaire.

—...Où étant et parlant à sa personne...dit l'huissier. Vous le voyez bien, j'instrumente et je dresse un procès-verbal de saisie.

—Ces meubles sont à moi ! cria le propriétaire.

—Aussitôt que mon client sera payé, oui, monsieur."

La querelle allait s'échauffer. Heureusement le facteur monta l'escalier et parut tenant à la main une lettre chargée. Quaterquem brisa le cachet et en tira six billets de banque de mille francs.

" Sauvé ! dit-il ; ô facteur chéri, porteur de la bonne nouvelle, prends cette pièce de cinq francs, la dernière qui orne mon porte-monnaie, et va boire à ma santé."

Le facteur salua en mettant la main sur son cœur et partit.

" Et vous, amis généreux qui ne m'avez pas abandonné dans le malheur, soyez bénis ! Voici votre argent, rendez-moi la monnaie.

A celui qui a tout perdu, il reste toujours une dernière consolation, c'est le visage affligé de son créancier. Ses amis peuvent l'oublier, son chien peut chercher un autre maître, mais son créancier, toujours fidèle et dévoué, ne le quittera que sur le seuil du cimetière."

ASSOLANT.

No 28.—Les Crèches de Noël

Je me trouvais un jour dans une église où était une de ces crèches. J'étais caché par un pilier, et je fus témoin, sans le vouloir, des impressions que faisait sur les visiteurs le petit monument.

Un monsieur, étranger à la localité, entra dans l'église avec une jeune personne d'environ dix-huit ans, qui paraissait être sa fille. Le monsieur tira son chapeau qu'il remplaça par un bonnet grec et commença à visiter l'église avec autant de sans façon que si c'eût été un musée de province. La demoiselle trempa le bout de ses doigts dans le bénitier, dépêcha un bout de prière et courut rejoindre monsieur son père, avec lequel elle se mit à causer et à rire. Quand ils furent arrivés devant la crèche, le père raffermit son pince-nez, la fille prit son lorgnon, et ils contemplèrent pendant quelques minutes cette scène nouvelle pour eux.

Au bout d'un moment, le monsieur haussa les épaules :—Qu'est-ce que toutes ces poupées ? —Papa, c'est l'étable de Bethléem et une représentation naïve de la naissance de Jésus-Christ. —Naïve ? tu es indulgente aujourd'hui, Azémia ; c'est grotesque et bouffonné qu'il faut dire. Est-il possible de pousser aussi loin le mauvais goût ? Il ne suffit pas que leurs mystères soient incompréhensibles, voici qu'ils travaillent à les rendre ridicules !

—Mon Dieu, papa, songe donc, pour le peuple et les paysans...

—Je te dis, Azémia, que c'est absurde et choquant, et que les paysans et les indigènes eux-

mêmes doivent en rire. Allons-nous en ! je sens que je m'enrhume ici, et le dîner doit être prêt.

Ils étaient à peine sortis, lorsqu'entra une dame avec un charmant bébé de quatre ans. L'enfant courut à la crèche où la mère le rejoignit après une prière qui me sembla moins sommaire et plus sérieuse que celle que venait de faire la jeune fille.—Oh ! maman, disait à mi-voix l'enfant, vois donc le petit Jésus, et la sainte Vierge et saint Joseph. Vois donc les rois et les bergers. Oh ! maman, vois donc l'étoile que les rois ont suivie et qui s'est arrêtée sur l'étable de Bethléem.—Et l'enfant se haussait sur ses petits pieds et regardait de tous ses yeux.—Maman, continua-t-il, vois donc l'âne et le bœuf qui étaient dans l'étable quand le petit Jésus vint au monde. Oh ! le bel âne gris ! et ce bœuf qui est tout rouge, on dirait un bœuf pour tout de vrai comme ceux qui sont dans les prés. Dis donc, petite mère, si j'envoyais un baiser au petit Jésus ?—Et l'enfant, portant la main à ses lèvres, fit un geste d'une admirable naïveté.

— Tiens ! un baiser aussi pour la sainte Vierge, un aussi pour saint Joseph.—La mère embrassa silencieusement son enfant, et il me sembla qu'elle pleurait.

—Voyons, chéri, maintenant que tu as tout vu, dis au petit Jésus la prière que tu fais chaque soir avant de te coucher.—L'enfant parut hésiter.—Tu vois bien qu'il n'y a ici que le bon Dieu, et, d'ailleurs, dis un peu bas.—Mon Dieu ! dit l'enfant, je vous aime. Gardez-moi pendant mon sommeil ; gardez aussi petit père, petite mère, bon papa et bonne maman,

ma sœur Marie qui est en pension, et tous mes parents vivants et morts. Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur.

La mère et l'enfant sortirent ; et moi qui avais tout entendu, je pensai au terme sacré : "Je vous remercie, ô Père, de ce que vous avez caché ces choses aux superbes et de ce que vous les avez révélées aux humbles."

No 29.—Rapidité de la Vie

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route ; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs

moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.—Bossuet.

POÉSIE

No 30.—Oreste

AU NOM DES GRECS DEMANDE A PYRRHUS DE LEUR LIVRER LE FILS D'HECTOR

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector ?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor :
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils

D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux,
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense ?
Vous-même de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie :
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

RACINE

No 31.—Le Meunier Sans-Souci

L'homme, est dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir ;
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et La Mettrie.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent.
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci !..... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage:
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
—Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon.....mon moulin est à moi.....
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
—Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde
—Faut-il vous parler clair ?–Oui.–C'est que je le garde:
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison:
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;

C'est mon Postdam, à moi. Je suis trauchant peut-être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste.»
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
—Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre!
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître.—Vous!.... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.»
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
«Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique.»
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier:
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie:
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince:
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX.

No 32.—Les Catacombes de Rome

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,

Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et de l'autre un flambeau,
Il entre : il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre: hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous: il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures.
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et, pour comblé d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.

Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois, d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus.
Les nerfs découragés ne le soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe,
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux,
Le délire brûlant, le désespoir affreux,
La mort !...non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire ;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus ;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute.....Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !

Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle,
Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

DELILLE (l'*Imagination*).

No 33.—Songe d'Hamlet

Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère;
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde:
Quel est ton sort ? lui dis-je ; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse ?
» O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas ;
» Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
» Aux profanes mortels doivent être invisibles.

» Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
» Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
» La pâleur de mon front passerait sur le tien.
» Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
» Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
» Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
» Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tom-
..... [beau ! »
..... Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir ?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu !
Je t'écoute en tremblant : réponds, que me veux-tu ?
» O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
» Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
» On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours.
» Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
» Ta mère ! qui l'eût dit ? oui, ta mère perfide
» Osa me présenter un poison parricide ;
» L'infâme Claudius, du crime instigateur,
» Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Je m'éveille à ces mots. Hélas ! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste ;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite...
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encore la terreur.

DUCIS (*Hamlet*).

No 34.—Les dix francs d'Alfred

Ceci n'est point un conte, enfants ; c'est une histoire,
Comme la vérité, simple et facile à croire,
Et, rien que d'y songer, qui fait battre le cœur.

Oh ! je ne serai pas moraliste sévère,
Car parfois, comme vous, j'ai besoin qu'on m'éclaire ;
Et pour être plus grand, je ne suis pas meilleur.
Parlons donc en amis.....
....*Alfred* était, je pense,
Un enfant, tel que vous, ayant huit à neuf ans.
Bien, bien riche ! il avait dans sa bourse dix francs,
Dix francs beaux et tout neufs. C'était la récompense
Donnée à sa sagesse à ses petits travaux :
Ce qui faisait encore ces dix francs-là plus beaux.
Mais l'idée arriva d'en chercher la dépense,
Car c'eût été vilain de les garder toujours :
L'argent qui ne sert pas est sans valeur aucune,
Le point est de savoir lui donner un bon cours.
On avait fait Alfred maître de sa fortune :
Tantôt il la voyait en beau cheval de bois,
Tantôt c'était un livre...Un livre...alors sa mère
Souriait de plaisir, sans l'aider toutefois,
Lui laissant tout l'honneur de ce qu'il allait faire,
Sur le livre son choix à la fin se fixa.
Charmant enfant ! combien sa mère l'embrassa !
C'est qu'aussi c'était beau, savez-vous ? C'est qu'un livre
C'est tout ; c'est là dedans que l'on apprend à vivre,
A devenir un homme, à penser, à parler ;
C'est là, nous, à vos jeux qui venons nous mêler,
Là que nous déposons le travail de notre âme,
Quand le Dieu tout-puissant jette en nous cette flamme
Qui nous rend la candeur, et nous fait jusqu'à vous,
Comme à nos premiers jours, remonter purs et doux.
Vous ne comprenez pas, amis ?...Mais il faut lire ;
Et plus tard vous saurez ce que j'ai voulu dire ;
Et puis, lorsque vos cœurs seront bien désolés,
Vous ouvrirez un livre et serez consolés.
C'était un jour d'hiver, quand la neige et le givre
Des arbres effeuillés blanchissent les rameaux,
Quand vous, heureux enfants, dans de larges manteaux,
Dans de bons gants fourrés, du froid on vous délivre ;
Alfred courait, joyeux, pour acheter son livre,
Mais voici tout à coup qu'il s'arrête surpris :

Deux enfants étaient là, tels, hélas! qu'à Paris
Si souvent on en voit sur les ponts de la Seine.
Dans les bras l'un de l'autre ils étaient enlacés;
L'un de son petit frère, avec sa froide haleine,
Cherchait à réchauffer les pauvres doigts glacés :
Ils grelottaient bien fort, car leurs habits percés,
Presqu'à nu, les laissaient étendus sur la pierre.
Tournant vers les passants un regard de prière,
Ensemble ils répétaient: J'ai grand froid! j'ai grand'-
Mais les riches passaient sans leur donner de pain. [faim!
Et leur cœur se gonflait, et puis de grosses larmes
Roulaient dans leur paupière et sillonnaient leur sein.
Certes, vous eussiez pris pitié de leurs alarmes,
Et vous ne seriez point passés sur leur chemin,
N'est-ce pas, mes amis, sans leur tendre la main,
Sans demander pour eux quelque argent à vos mères?
Alfred était témoin de leurs larmes amères:
— Maman, vois donc, dit-il, comme ils sont là tous deux!
Ils sont bien malheureux!—Oh! oui, bien malheureux!
Lui répondit sa mère, attentive et touchée.
Saisissant une vielle, auprès de lui muette,
Pour charmer l'enfant riche et recevoir de lui
Le pain qu'il n'avait pas obtenu d'aujourd'hui,
Il s'efforce de rire, et, dansant, il répète
Un de ces airs appris sous le doux ciel natal;
Mais ce rire était triste, et ce chant faisait mal:
C'est que rien n'est affreux comme la feinte joie
Du mendiant qui chante, à sa misère en proie;
C'est un rire effrayant qui naît dans les douleurs,
Et qu'il faut endormir comme on endort vos pleurs.
Enfants, vous qui pleurez pour un bruit, pour une ombre
Que vous croyez entendre ou voir dans la nuit sombre,
Pour un conseil ami que la raison vous doit,
Une goutte de sang qui vous rougit le doigt,
Que sais-je? un aiguillon d'abeille qui vous frappe,
Ou pour un papillon qui de vos mains s'échappe,
Voilà des maux cuisants que vous ne saviez pas.
Or, vers le petit pauvre, Alfred porta ses pas:
—Pourquoi, dit-il, tous deux restez-vous dans la neige?

Vous n'avez donc point, vous, de maman comme moi ;
Qui vous donne du pain, du feu ; qui vous protége ?
—Oh ! nous en avons une aussi, monsieur.—Pourquoi
Vous laisse-t-elle aller sans elle ou votre bonne,
Les pieds nus sur la terre ? elle n'est donc pas bonne,
Votre maman à vous ?—Si fait : elle avait faim,
Elle nous a donné ce qu'elle avait de pain.
Et voilà deux grands jours, hélas ! qu'elle est couchée,
Comme il ne restait plus chez nous une bouchée,
Elle nous embrassa, disant : Pauvres petits !
Allez et mendiez ; et nous sommes sortis,
Et nous sommes venus nous coucher sur la pierre
Et personne, ô mon Dieu ! n'entend notre prière ;
Et voilà que bientôt mon frère va mourir !
Car le froid, car la faim nous ont fait tant souffrir !
—Vous n'avez donc pas, vous, reprit Alfred, un père,
Qui donne tous les jours de l'or à votre mère !
Le pauvre enfant se prit à sangloter plus fort,
« Hélas ! répondit-il, notre père !... il est mort !
Il est mort ! et c'est lui qui nous faisait tous vivre ! »
Alfred, pleurant aussi, ne songea plus au livre,
Et dans la main du pauvre il glissa ses dix francs.
La mère le saisit dans ses bras triomphants,
Et lui dit : « Mon Alfred, un livre pour apprendre,
C'était déjà bien beau ! Mais tu m'as fait comprendre,
Mon fils, que mieux encore est de donner du pain
A ceux qui vont mourir et de froid et de faim. »
Et moi je dis : Heureux est l'enfant charitable
Qui donne à l'indigent le peu qu'il reçoit d'or,
Et qui des miettes de la table,
S'il ne peut rien de plus, sait faire aumône encor !
Pour que dans votre bourse, amis, quelque argent tombe,
Travaillez donc aussi, soyez sages et bons ;
Et l'infortuné qui succombe
Puisera l'existence et la paix dans vos dons ;
Et le vieillard qui prie, et dont la tête est nue,
Enfants, le bon vieillard ployé sous les douleurs,
Au son de votre voix connue
Sourira ; car c'est vous qui sécherez ses pleurs :

Et celles qu'on rencontre à genoux sur la route,
Les mères qui n'ont pas de pain pour leurs petits,
Diront: « C'est le bon Dieu, sans doute,
Qui vous adresse à nous, anges du paradis! »
Et leurs petits, surtout ceux qui n'ont plus de pères,
Leurs tout petits enfants ne diront plus: « J'ai faim. »
Anges, car vous êtes leurs frères,
Et le ciel vous a fait pour leur tendre la main.

LÉON GUÉRIN.

No 35.—Le Songe d'Athalie

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée:
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté:
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage:
« Tremble! m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
» Le cruel dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi;
» Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
» Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser:
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
..... Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus:
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage:

Moi-même, quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux ;
Que ce dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit ; le sacrifice cesse ;
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu ; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre :
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

RACINE.

No 36.—Athalie et Joas

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS

Je suis, dit-on, un orphelin,

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laisse-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder...Je serais sensible à la pitié?

ATHALIE à Joas et à Josabet

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non: revenez...Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on le prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel

Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous!
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers: vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils? . . . . . .
. . . J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier;

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier :
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui...Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterais ! et pour...

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

RACINE.

No 37.—La chute des feuilles

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime ! adieu..... je succombe,
» Votre deuil me prédit mon sort ;
» Et dans chaque feuille qui tombe
» Je vois un présage de mort. »
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois,

» L'éternel cyprès t'environne :
» Plus pâle que la pâle automne,
» Tu t'inclines vers le tombeau.
» Ta jeunesse sera flétrie
» Avant l'herbe de la prairie,
» Avant les pampres du coteau.»
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au desespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée!
Il dit, s'éloigne...et sans retour!...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

No 38.—Les chateaux en Espagne

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie:
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit: « Prenez, car c'est là le meilleur. »

Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur!
J'achèterai d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie;
Oh! oui, dans ce canton: j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service.
Dans le commandement je serai peu novice;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier;
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi! gros fermier! j'aurai ma basse-cour remplie
Des poules, des poussins que je verrai courir:
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'attendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que Monsieur sur un trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira: « Voilà
Ce bon monsieur Victor. » Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause:
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose;

(Il cherche.)

Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? Serait-il bien possible?
Mon malheur est certain: me voilà confondu.

(Il crie.)

Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu!

COLLIN-D'HARLEVILLE.

No 39.—Philinte, Alceste

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais, encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous compren-
Et quoiqu'amis, enfin, je suis tout des premiers. [dre.

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami ! rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus.
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;

De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent !
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
Et si par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît,

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.

Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on [rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
Et, parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous iriez dire à la vieille Emilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point ;
Et je vais n'épargner personne sur ce point :
Mes yeux sont trop blessés ; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils [font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie :
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage.
Le monde par vos soins ne se changera pas.
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette manie
Partout où vous allez donne la comédie ;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux : c'est ce que je de [mande :
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
Encore en est il bien dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants ;
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître.
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde ;
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et s'il est par la brigue un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Tètebleu ! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

MOLIÈRE (*le Misanthrope*).

No 40.—Auguste, Cinna

AUGUSTE.

Prends un siége, Cinna ; prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours :
Tiens ta langue captive, et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

Auguste et Cinna s'asseyent

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens,
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie ;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents

Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs;
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA, se levant.

Moi, seigneur, moi que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encore ce que je veux,
Tu te justifieras après, si tu le peux;
Ecoute cependant et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice; et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal:
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginien, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,

Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant et gardes le silence.
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein et que prétendais-tu,
Après m'avoir, au temple, à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? D'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi:
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux.
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient:
C'est elle qu'on adore et non pas ta personne:

Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie,
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide,
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver;
Et j'en cherche l'auteur sans pouvoir le trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée;
Le père et les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés:
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause,
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire:
Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il vous faut faire;
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime.
Et loin de l'excuser, tu couronnes ton crime;
Voyons si ta constance ira jusques au bout:
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout:
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

CORNEILLE (*Cinna*)

No 41.—Trissotin et Vadius

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

(à Trissotin.)

Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN à Vadius.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre.....

PHILAMINTE.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN à Vadius.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire, à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne, en passant, une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;

Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin !

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin !

MOLIÈRE.

No 42.—Petite Violette

FABLE

Petite violette, un jour, venait de naître
Sur le bord d'un ruisseau, dans un vallon caché,
Quand elle dit, mettant le nez à la fenêtre :
Belle fleur !... j'ai le front vers la terre penché...

Qui le saura ? personne ; et puis, près de cette onde,
Qu'est-ce que je verrai ? rien du tout. —Et les fleurs
Sont faites pour le monde...
C'est donc raison d'aller prendre racine ailleurs.

Tout en parlant ainsi, petite violette,
Avec les petits doigts de sa petite main,
Tire ses petits pieds du sol, fait sa toilette,
Et se met en chemin.

« La montagne, au front bleu, qui dans l'air se dessine
Me conviendrait, dit-elle. —A son premier plateau
Si je pouvais atteindre, oh ! ce serait bien beau !
Et je verrais du monde un bon morceau !...
C'est donc raison d'aller prendre, là-haut, racine. »

Petite violette a, d'un agile pas,
Gravi le monticule au soleil qui le dore;
Mais, à peine installée, elle n'y trouve pas
Son compte; et soupirant encore:

« D'ici l'on ne voit pas grand'chose; — il me faut tout.
Ah!... du second plateau, je pourrais, j'imagine,
Voir le monde, et cela, de l'un à l'autre bout...
C'est donc raison d'aller prendre, plus haut, racine. »

Sitôt dit, sitôt fait. — Par l'orage et le vent,
Petite violette enflammée, intrépide,
Monte la côte plus rapide;
Le voyage est déjà plus dur qu'auparavant.
Toutefois, la voici bien ou mal arrivant
Sur le second plateau, que baigne un lac limpide.
Mais, à peine installée: « Ah! dit-elle, d'ici
Je n'aperçois le monde encor qu'en raccourci!

C'est du dernier sommet, qui perce et qui domine
Les grands nuages entr'ouverts,
Que l'on peut voir tout l'univers!...
C'est donc raison d'aller y prendre enfin racine. »

Et, sans plus réfléchir à rien,
Comme sous l'aiguillon d'une voix qui l'appelle,
Notre folle, en deux temps, se remet de plus belle
A son voyage aérien.

La route est, cette fois, bien autrement mauvaise;
Pour mieux dire, il n'est plus ni routes ni sentiers.
Petite violette éprouve un grand malaise;
Elle retournerait sur ses pas volontiers...
Mais elle a comme le vertige,
Mais la tête lui tourne; ... alors
Se haussant aux derniers efforts,
Par une sorte de prodige
Elle arrive, le cœur bien gros, le corps bien las,
Sur ce pic, noble but de ses vœux; — mais hélas!
Plus de terre, pas une mousse;
Le sol est un granit aride, où rien ne pousse;

Un vent glacial souffle autour avec fureur,
Et l'horizon n'est plus qu'une brumeuse horreur.
Petite violette, au bruit des avalanches,
Tremble de froid et de terreur
Dans toutes ses petites branches;
Elle met sa tête à couvert
Sous son petit tablier vert;
Ses petites mains s'alourdissent,
Ses petits pieds se gonflent, s'engourdissent,
Elle se prend à pleurer... Tout le bleu
De sa petite joue a pâli peu à peu;
Et ses pleurs, desséchés sur place,
Y pendent en lambeaux de glace.
Enfin, dans l'ouragan se perd un petit cri:
« Que ne suis-je restée aux bords où j'ai fleuri! »

Petite violette épuisée, et qui souffre
Tout ce qu'une fleur peut souffrir,
Se tait, raidit sa tige et roule... et dans un gouffre
Elle achève enfin de mourir.

As-tu dans le vallon une calme chaumine,
Trois arbres au soleil?... C'est tout ce qu'il te faut;
Ne cherche pas à t'en aller plus haut,
Tu ne ferais qu'élever ta ruine.

ÉMILE DESCHAMPS.

No 43.—Le Chêne et le Roseau

FABLE

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau:
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

No 44.—Le Roi des Aulnes

BALLADE (GŒTHE)

Qui donc passe à cheval dans la nuit et le vent!
C'est le père avec son enfant.
De son bras crispé de tendresse,
Contre sa poitrine il le presse,
Et de la bise il le défend.

—" Mon fils, d'où vient qu'en mon sein tu frissonnes?"
—" Mon père, là, vois-tu le roi des aulnes,
" Couronne au front, en long manteau?"
—" Mon fils, c'est un brouillard sur l'eau.

—" Viens, cher enfant, suis-moi dans l'ombre;
" Je t'apprendrai des jeux sans nombre;

J'ai de magiques fleurs et des perles encor;
" Ma mère a de beaux habits d'or." [cl es!)
—" N'entends-tu point mon père (oh! que tu te dépê-
" Ce que le roi [illegible] et me promet tout bas?"
—" Endors-toi, [illegible]er fils, et ne t'agite pas;
" C'est le vent qui [illegible] parmi les feuilles sèches."

—" Veu[illegible] venir, mon bel enfant? oh! ne crains rien!
" Mes filles, tu verras, te soigneront si bien!
" La nuit, mes filles blondes
" Mènent les molles rondes.
" Elles te berceront,
" Danseront, chanteront!... "

—" Mon père, dans les brumes grises
" Vois ses filles en cercle assises!"
—" Mon fils, mon fils, j'aperçois seulement
" Les saules gris aux bords des flots dormant."

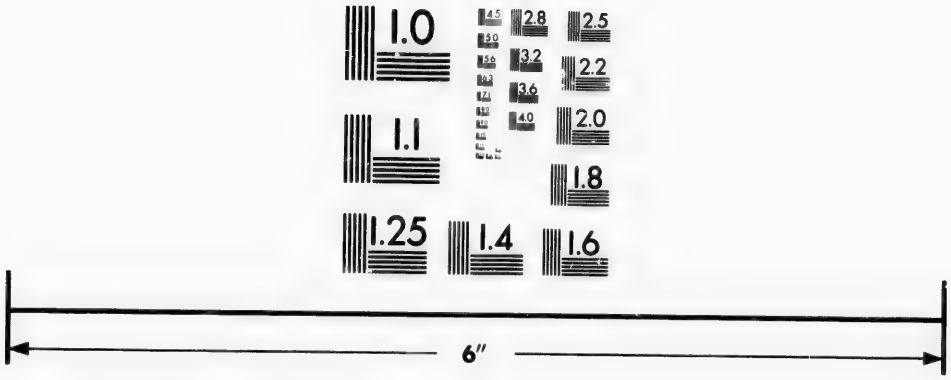
—" Je t'aime, toi... je suis attiré par ta grâce!
" Viens, viens donc! un refus pourrait t'être fatal!"
—" Ah! mon père, mon père! il me prend...il m'em-
" Le roi des aulnes m'a fait mal!" [brasse.
Et le père frémit et galope plus fort,
Serrant entre ses bras son enfant qui sanglote...
Il touche à son manoir; son manteau s'ouvre et flotte...
Dans ses bras l'enfant était mort!

ÉMILE DESCHAMPS

No 45.—Le Château de cartes

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple héritage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours:

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
4.5
1.6
5.0
1.4
5.6
1.3
6.3
1.2
7.1
1.1
8.0
1.0
9.0

Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ses enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin: le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,
Un fragile château de cartes;
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt: " Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire ?
Ces deux noms sont-ils différents ? "
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir.
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie: " il est fini ! " Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
" Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant."

FLORIAN.

No 46.—Le Lion et le Moucheron

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle :
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ :
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même.
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte, du combat, se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

LA FONTAINE.

No 47.—Le Loup et l'Agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras chatié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
—Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
—Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
—Je n'en ai point.—C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

LA FONTAINE.

No 48.—Le Singe qui montre la Lanterne magique

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau (c'était son nom) sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis, sur le cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe et d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux
Arrivent bientôt à la file.
—Entrez! entrez! messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent; je fais tout pour l'hon-
A ces mots chaque spectateur [neur.
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets;
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau, vraiment oratoire,
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint, qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant:—Est-il rien de pareil!
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;

Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir ;
L'appartement, le mur, tout était noir.
—Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
—Ni moi non plus, disait un chien.
—Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;
Mais, je ne sais pour quelle cause,
Je ne distingue pas très bien.
Pendant tout ce discours, le Cicéron moderne,
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

FLORIAN.

No 49.—La Mendiante

Le jour fuit, la nuit tombe, et ses ombres glacées
Ajoutent leur tristesse à mes tristes pensées !
Pour moi tout est besoin, souffrance, isolement ;
Mon feu s'éteint, mon corps languit sans aliment ;
J'ai froid, j'ai faim. Pourtant du fond de mon asile
J'entends le bruit joyeux des fêtes de la ville.
Dans ces jours de folie et de brillants loisirs,
Qui pourrait refuser à mes humbles désirs
Le pain qui soutiendrait ma débile existence ?
Sortons, et des passants réclamons l'assistance ;
Que du moins leur secours m'empêche d'expirer,
Si je puis me résoudre, hélas ! à l'implorer !...

Mon cœur bat, mes genoux fléchissent, et ma bouche
Craint de ne pas trouver un accent qui les touche !...
Madame !... Ils passent tous... Monsieur !... Sur leur chemin,
Vainement le malheur tend sa tremblante main :
A la pitié leur âme est à jamais fermée,
Ou ma voix à prier est mal accoutumée ;
Hélas !...

Quels doux concerts! quels sons pleins de gaieté!
Dans ces salons où brille une vive clarté,
Retentissent ces airs, doux signal de la danse;
J'écoute en soupirant leur rapide cadence.
Charmes de la jeunesse, accords jadis connus,
Beaux jours de mes beaux ans, qu'êtes-vous devenus?
Loin d'un monde orgueilleux, les fêtes du village,
Un rustique instrument et le bal sous l'ombrage,
Me donnaient des plaisirs qui valaient tous les siens:
A ces loisirs pompeux je préférais les miens.
O moments fugitifs de mon adolescence,
Qu'embellissaient la paix, l'espoir et l'innocence,
J'en atteste aujourd'hui votre doux souvenir,
Je ne demandais rien au douteux avenir,
Rien, que de me laisser sans regrets, sans envie,
Suivre le cours obscur d'une paisible vie.
Eh bien! fortune, amis, espoir, j'ai tout perdu.
Quand je réclame en vain le bonheur qui m'est dû,
Vous, favoris du sort, bercés par la mollesse,
Vous osez m'étaler cet éclat qui me blesse!
Je vis dans la douleur, vous vivez dans les jeux;
Pourquoi vous plus que moi? Pourquoi vous seuls heu-
Tandis qu'autour de vous tout respire la joie, [reux?
Que vos ombres, glissant sur ces rideaux de soie,
Décèlent vos plaisirs, moi, je souffre et je meurs.
Ah! du moins, que mes cris, mes sinistres clameurs,
S'élèvent jusqu'à vous et troublent votre ivresse.
Frémissez à l'accent d'une voix vengeresse! [ments
Puissent ces gais concerts, ce doux bruit d'instru-
Se transformer pour vous en sourds gémissements!
Qu'au fond de ces miroirs, brillants de vos images,
La Misère et la Faim de leurs pâles visages,
Sur vos fronts consternés épouvantent les ris!
Puissent sur vous enfin peser de tout leur prix
Ces colliers, ces bandeaux, ces coûteuses parures,
Dont le luxe odieux insulte à mes tortures...
Allez, soyez maudits!... Je m'égare... grand Dieu!
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit, hélas! et dans quel lieu?
Cet amer désespoir, ces criminelles plaintes,

D'un temple révéré souillaient les marches saintes...
J'essaye à me soumettre et je l'essaye en vain ;
En vain un froid mortel se glisse dans mon sein ;
Cette félicité, qui se cache à ma vue,
Je ne veux point mourir sans l'avoir entrevue !
Pardonnez-moi, Seigneur ! je suis faible ; ma voix
S'élève encor vers vous une dernière fois ;
Parlez, Dieu tout puissant ! de ces biens de la vie
Me rendrez-vous ailleurs la part qui m'est ravie ?...
Ce bonheur fugitif que j'espérai longtemps,
Je ne l'ai point goûté, Seigneur, et je l'attends !

Mme Amable Tastu.

No 50.—La jeune Captive

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête :
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoût ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison, sur moi, les murs pèsent en vain :
J'ai les ailes de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ! tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encor est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine ;
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps : je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

O Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi :
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle Désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les vallons des échos, les muses des concerts :
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive :
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle.
La grâce décorait son front et ses discours ;
Et comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.

André Chénier.

No 51.—La pauvre Fille

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau ;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.
Je ne partage point les jeux de la veillée ;
Jamais, sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas.

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère ;
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;

Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents :
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée :
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

La pauvre fille, hélas ! n'attendit pas longtemps
Plaintive, elle mourut en priant pour sa mère.
On dit qu'une femme étrangère
Un jour, le front voilé, parut dans le hameau ;
Mais, parmi les gazons et l'épaisse bruyère ;
On ne put découvrir la trace du tombeau.

ALEX. SOUMET.

No 52.—Nous sommes sept

BALLADE

Dans la fraîcheur de l'innocence,
A cet âge où, bravant le sort,
La vie a toute sa puissance,
Un enfant comprend-il la mort ?

Je vis une petite fille
Au village, un jour de printemps ;
Brune, vive, fraîche et gentille,
Elle avait peut-être huit ans.

Sa grâce simple et naturelle,
Sous son unique vêtement,
L'éclat de sa noire prunelle,
Formaient un ensemble charmant,

" Frères et sœurs, dis-moi, ma belle,
Combien êtes-vous en ces lieux ?
Nous sommes sept," répondit-elle,
En levant sur moi ses grands yeux,

" Demeurez-vous tous en famille ?
Elle compta ses doigts en l'air.
" Deux de nous habitent la ville,
Deux autres sont partis sur mer.

" Jeanne et Jean dans le cimetière
Depuis longtemps dorment tous deux ;
Avec ma mère, à la chaumière
Là-bas, je demeure près d'eux.—

" Deux de vous habitent la ville,
Deux autres sont en mer, fort bien ;...
Mais penses-tu, petite fille,
Qu'à ton compte il ne manque rien ? "

Elle parut un peu surprise.
" Nous sommes sept, dit-elle après,
Deux de nous (m'avez-vous comprise ?)
Sont couchés sous le vieux cyprès.—

Cherche à m'expliquer ce mystère.
Toi tu cours, tu vis sûrement,
Mais deux de vous sont dans la terre :
Vous êtes donc cinq seulement ?—

" Leurs petites tombes sont vertes,
C'est un vrai plaisir de les voir ;
Et de nos fenêtres ouvertes
Vous pouvez les apercevoir.

" Souvent je porte mon ouvrage
Auprès de leurs saules déserts ;
Là, je travaille sous l'ombrage,
Et je leur chante de beaux airs.

" Avant de dormir dans ma couche.
J'y vais souvent aussi m'asseoir,
Pour voir le soleil qui se couche,
Et manger mon repas du soir.

" Jeanne nous quitta la première ;

Après bien des cris superflus,
Dieu l'entendit ; dans sa chaumière
Un jour elle ne pleura plus.

" On lui fit un lit funéraire,
Et sur un gazon frais et beau,
J'allais souvent avec mon frère
Jouer autour de son tombeau.

" Quand la neige couvrit la terre,
Nous devions courir et glisser ;
Mais sous le cyprès solitaire
Près de Jeanne on vint le placer.—

" Combien donc êtes-vous, ma belle,
Si ces deux-là sont dans les cieux ?—
Nous sommes sept en tout, dit-elle,
Levant de nouveau ses grands yeux.—

" Mais ils sont à présent des anges,
Ils sont morts, ils sont avec Dieu ;
Dans le ciel chantant ses louanges,
A ce monde ils ont dit adieu. "

Mots perdus ! la petite fille,
Fidèle à son raisonnement,
Me répondait d'un air tranquille :
" Nous sommes sept, oui sept vraiment. "

FONTANES.

No 53.—Rome est à Dieu

ODE

Habitat Deus.
VIRG. (Enéid).

La nuit sur le Kiento jetait son voile sombre,
Seul, au milieu des siens qui reposaient dans l'ombre,
Le vainqueur orgueilleux de son futur destin,
Veillait impatient sur le seuil de sa tente,
Accusant et la nuit et l'aurore trop lente
A ramener le lendemain.

" O nuit, hâte ton cours! Demain au Capitole [cole;
" Doit monter triomphant l'heureux vainqueur d'Ar-
" Demain, Rome éveillée au bruit de mes exploits,
" Rome, le seul palais digne de mes conquêtes,
" Va se lever superbe avec ses grandes fêtes
" Et ses triomphe d'autrefois."

Il disait, et déjà plus d'une ombre romaine,
Du milieu des débris qui dorment dans la plaine,
Se levait devant lui pour voir passer son char,
Pour voir si la cité qui n'est plus qu'un fantôme
Devait se réveiller, et si l'ancienne Rome
Allait renaître avec César;

Mais du camp tout à coup les tentes s'agitèrent;
De sinistres clartés sur le héros passèrent;
Son coursier tressaillit et lui-même il trembla;
Car il vit apparaître au sein de la tempête
Le Pontife romain qui devant sa houlette
Arrêtait jadis Attila.

" Fuis...lui dit le vieillard! Dieu sur les sept collines
Peut seul asseoir son trône au milieu des ruines.
L'univers est à toi, Rome est à l'Eternel!
Sur ces débris fameux où régna la victoire,
Les siècles en passant ont laissé trop de gloire,
Trop de grandeurs pour un mortel.

"Fuis... Depuis que ces murs, sur leur front séculaire,
Portent le nom du Dieu qui lance le tonnerre,
La victoire en ces lieux n'ose arrêter ses pas.
Malheur à qui, bravant sa foudre toujours prête,
Oserait disputer sa sublime conquête
Au Dieu terrible des combats!

" Tel, quand sur ses petits la lionne sommeille,
Le roi des animaux près de son antre veille,
Inquiet, l'œil en feu, rugissant nuit et jour;
Tel Dieu garde la ville aux saintes catacombes,
Où l'épouse du Christ sur les pieuses tombes
Nourrit les fruits de son amour.

" Ils vinrent comme toi sur leurs coursiers rapides,
Les terribles enfants de Palus-Méotides ;
Leur voix fut la tempête, et leur regard l'éclair :
Ainsi que des rameaux ou des épis fragiles,
Tombaient les hauts remparts et les puissantes villes
Devant leurs bataillons de fer.

" Et tous furent brisés sur la ville éternelle.
L'Empire a pu crouler sous leur main criminelle,
Et le géant du Tibre à leurs pieds est tombé ;
Mais sur ses murs détruits, sur ses palais en poudre,
Tous ces fléaux de Dieu, semblables à sa foudre,
Sont morts du coup qu'ils ont frappé.

" Ah ! ne viens point briser ton char sur ces murailles
Qui de tant de héros ont vu les funérailles !
Rome n'a plus de sceptre, elle n'a qu'un cercueil.
C'est ici qu'on expie une coupable gloire ;
Ici Bourbon mourut (1), sur son corps la Victoire
Entra, veuve, en habit de deuil.

" Ici, sur les débris des sceptres et des trônes,
Les rois ont en tremblant incliné leurs couronnes ;
C'est ici qu'à mes pieds vint tomber Attila,
Celui qui met un frein à la mer mugissante
Commande, et quand il veut, la terre obéissante,
Elle aussi, doit s'arrêter là.

" Tu t'arrêteras là, quoiqu'à tes pieds tombée
L'Italie ait soumis à ta vaillante épée
Et son sceptre et ses rois attelés à ton char ;
Tu t'arrêteras là, quoiqu'armé du tonnerre,
Quoique, saisis d'effroi, les maîtres de la terre
Aient pâli devant ton regard !

" En vain l'aigle superbe en son vol téméraire
Sur le vieux Capitole a retrouvé son aire,
Et réveillé la tombe où dort le peuple-roi ;

(1) Bourbon, le fameux connétable, fut atteint d'un coup mortel au moment où ses soldats forçaient les murs de Rome.

En vain, fier conquérant, enivré de ta gloire,
Au monde comme toi trompé par la victoire
Tu dis déjà : " Rome est à moi !... "

" Rome est à Dieu !...Tu peux sous ta main foudroyante
Remuer à ton gré la terre obéissante ;
Tu peux tout écraser de ton sceptre puissant ;
Mais Dieu seul régnera sur l'antique poussière
Où la mort aux humains d'une voix haute et fière
Dit que Dieu seul est toujours grand.

" Arrête ! il est pour toi des triomphes encore ;
De tes brillants succès tu n'as vu que l'aurore
Si tu sais aujourd'hui courber ton front guerrier.
Mets la victoire aux pieds de celui qui la donne :
Un jour tu régneras, et l'éclat de ton trône
Eblouira le monde entier.

" Un jour tu seras grand !... Mais ma voix t'importune :
Ah ! fuis, car si jamais, séduit par ta fortune,
Tu guidais la Victoire en ce funeste lieu,
Près d'un sinistre écueil sur des plages lointaines,
J'ai vu de grands débris... une tombe... des chaînes,
Va-t'en, mon fils, Rome est à Dieu ! "

" Il dit ; et quand, le jour, avec des cris de joie,
Comme l'aigle affamé qui découvre sa proie,
Le soldat s'élançait plein d'audace et de feu,
Le héros, l'œil en pleurs et la voix frémissante,
Disait, en arrêtant l'armée impatiente :
Sortons d'ici... Rome est à Dieu !

DUBREUIL.

No 54.—Les Morts

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceuil que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère,
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle,
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour, où l'église pleurante,
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces doux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la terre étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées,
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prières et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

O. Crémazie.

No 55.—Les petits Enfants

A M. L'ABBÉ SAILLANT

Car celui d'entre vous tous qui est le plus petit, c'est celui-là qui sera grand.
Saint-Luc, c. IX, v. 48.

Bords aimés du Jourdain, Liban silencieux,
Cèdres contemporains de nos premiers aïeux,
Bethsaïde, Emmaüs, lac de Tibériade,
Votre aspect rajeunit mon cœur vieux et malade!
Après quatre-vingts ans ici je me revois;
Voici les grands palmiers, aussi verts qu'autrefois,
Et le noir térébinthe, et les ondes sonores
Où les femmes, le soir, remplissaient leurs amphores.
Et c'est là qu'il s'assit à l'ombre du figuier,
Que sur le roc bruni je le vis s'appuyer;
C'est là, je me souviens!..."

Ainsi, d'une voix lente,
Un vieillard, accablé par la chaleur brûlante,
Parlait et s'arrêtait, regardant le pays,
Et le lac, et les monts, et les champs de maïs.

Au détour du chemin un figuier séculaire,
Debout sur le penchant d'un coteau circulaire,
D'où les yeux embrassaient un immense horizon,
Etendait ses rameaux sur un sombre gazon.
Ces lieux, chers au vieillard, faisaient dans sa pensée
Vibrer les souvenirs d'une époque effacée;
Car sous l'arbre aux doux fruits sitôt qu'il arriva,
Il prononça tout haut le nom de Jéhova,
Et, tombant à genoux, frappa du front la terre.

Des enfants qui jouaient dans ce lieu solitaire,
N'osant à son aspect ni courir ni crier,
Avec étonnement le regardaient prier.
L'un, immobile, fixe et la main entr'ouverte,
Avait laissé tomber une datte encor verte,
Et semblait tout surpris qu'on pût être aussi vieux;
Un autre, plus craintif et non moins curieux,
Blotti dans un buisson, passait sous une branche,
Comme un fruit déjà mur, sa tête rose et blanche;
Les autres n'avaient point suspendu leurs ébats.
Un plus petit riait et lui tendait les bras;
Car le vieil étranger brillait de bienveillance,
Et d'ailleurs la vieillesse est la sœur de l'enfance.

Or, lentement, un doigt sur les lèvres placé,
Le plus âgé de tous vers lui s'est avancé;
Un autre à pas furtifs l'a suivi par derrière.
Cependant le vieillard, terminant sa prière,
Se relève et s'assied au pied du rocher gris,
Regarde les enfants avec un doux souris,
Et doucement leur dit: "Venez, petits farouches,
Que je ne chasse pas la gaîté de vos bouches;
En vous voyant joyeux, enfants, il me souvient
Que je fus comme vous, et la paix me revient."

Les enfants à sa voix reprennent de l'audace
Et l'entourent bientôt. L'un d'entre eux, avec grâce:

"Quoi donc, vous, lui dit-il, vous si vieux et si grand,
Vous étiez comme nous jeune et toujours courant?
Ces temps-là sont bien loin!

"—Les pères de vos pères
Etaient mes compagnons, mes amis et mes frères.

"Mais alors de ces temps il ne vous souvient plus?

"—Depuis quatre-vingts ans ces jours sont révolus;
Quatre-vingts fois depuis, au souffle de l'automne,
Les arbres de ces monts ont jeté leur couronne;
Tandis que j'ai vécu, seul, sous les cèdres verts,

Priant et contemplant Dieu dans son univers.
Pourtant il me souvient qu'autrefois, sous cette ombre,
Lorsque j'étais enfant, nous venions en grand nombre.
Un jour, sous un soleil chaud comme celui-ci,
Nous jouions comme vous, beaux et joyeux aussi,
Lorsqu'apparut, suivi par une foule immense,
Un homme jeune encore; il marchait en silence,
Et, lorsque sur la route il s'arrêtait parfois
Pour parler à ces gens attentifs à sa voix,
La foule s'inclinait en lui rendant hommage,
Comme devant Dieu même ou sa vivante image.
L'un de son manteau brun voulait toucher le bas,
L'autre baiser la place où s'imprimaient ses pas;
Tous l'entouraient d'amour: c'est qu'aussi sa figure
Rayonnait sous le jour d'une bonté si pure!
Ses grands yeux bleus si doux, son sourire sans fiel,
Ses longs cheveux dorés comme un rayon de miel,
A nos regards surpris l'entouraient d'auréoles.
Quand ses lèvres s'ouvraient pour de saintes paroles,
Sa voix allait au cœur des peuples abattus;
Et sa beauté, c'était la splendeur des vertus.
Or, cet homme divin, c'était celui qu'on nomme
Jésus, qui se disait alors le Fils de l'Homme!

" Que de fois l'avait-on exalté jusqu'au ciel,
Ce prophète inspiré, ce nouveau Daniel,
Qui, par Dieu même instruit dans les saints tabernacles,
Parcourait la Judée en semant des miracles;
Qui disait à l'aveugle: " Ouvre les yeux et vois!"
Au paralysé: " Marche!" au sourd: " Entends la voix!"
Qui commandait aux vents, à l'onde, à l'enfer même,
Et réveillait les morts de leur sommeil suprême!
Il s'assit là! Nous tous ardents à l'approcher,
Nous courions; mais la foule obstruait le rocher,
Et chacun s'opposait à nous avec rudesse.
Il nous vit, et, voulant aider notre faiblesse,
Tourna vers nous ses yeux tendres et triomphants:

" Laissez venir à moi tous ces petits enfants;
" Ne les empêchez point, dit-il, d'un ton modeste;

" Car le royaume saint de mon père céleste
" Est pour tous ces petits qui m'aiment, et pour ceux
" Qui possèdent un cœur candide et pur comme eux;
" Et du banquet divin nul ne sera convive
" S'il n'a point d'un enfant la pureté naïve.
" En vérité, c'est moi, c'est moi qui vous le dis,
" Si quelqu'un scandalise un seul de ces petits,
" Il vaudrait mieux pour lui qu'une main meurtrière
" A son cou suspendît une meule de pierre
" Et qu'au fond de ce lac il fût précipité;
" Car il sera maudit pendant l'éternité.
" Mais quiconque en mon nom les accueille et les aime,
" Celui-là me reçoit et me chérit moi-même. "

" Ayant ainsi parlé, sur nos fronts réunis
Il étendit la main et dit: " Soyez bénis! "
Et puis me choisissant, le Rédempteur du monde
Couronna d'un baiser ma tête rose et blonde. "

Les enfants souriaient au récit du vieillard,
Quand des gens du pays passèrent par hasard.
Tandis qu'il annonçait à la troupe docile
Les préceptes divins écrits dans l'Evangile,
Avec impatience ils l'avaient écouté;
Et, lorsqu'il eut fini, d'un ton plein d'âpreté:

" Que nous veut, dirent-ils, ton Christ et son histoire?
Nos enfants ne sont pas d'un autre âge, pour croire
Aux prodiges menteurs d'un vil crucifié!

"—Hélas! dit le vieillard, vous l'avez renié;
Cependant, de vos fils n'écartez pas sans cause
La bénédiction que ma main leur impose:
Car la bouche du Christ a placé sur mon front
Un signe que jamais les ans n'effaceront;
Car les vœux d'un vieillard ne sont jamais funestes,
Et ma voix peut monter jusqu'aux parvis célestes."

Mais eux, sans respecter cet homme surhumain,
Arrachaient leurs enfants à sa tremblante main
Et de lui s'éloignaient en haussant les épaules.

Le vieillard descendit par le chemin des saules,
Longeant les bords du lac, lentement, pas à pas,
Sans maudire ces gens qui ne comprenaient pas.
C'est qu'il avait appris, par le fils de la femme,
A souffrir sans courroux l'affront le plus infâme;
Et tout vieux qu'il était, pauvre, sans feu ni lieu,
Il était grand et fort, car il croyait en Dieu.

BLANCHEMAIN.

No 56.—La Moisson des fleurs

Bouton doré, liseron bleu,
Lis odorant, pivoine rose,
Depuis longtemps je vous arrose :
Aujourd'hui tombez pour mon Dieu !

O bonheur ! Celui qui nous donne
Son grand soleil au firmament,
Permet à la main d'une enfant
De lui donner une couronne !

Tombez ! tombez ! puisque demain
Dieu traversera le village.
Il faut des fleurs sur son passage,
Il n'en faut plus dans le jardin.

Vous, mignonnes, sous un brin d'herbe
Ne cachez pas votre blancheur.
Ignorez-vous que le Seigneur
A préféré l'humble au superbe ?

Argentine, le divin Roi
T'a-t-il fait d'un souffle d'ange ?
Quels doigts ont découpé ta frange ?
O marguerite, dis-le moi.

Et puis, demain, si les fidèles,
Mes fleurs, vous foulent sous leurs pas,
Que vous importe, n'est-ce pas ?
Jésus sait que vous êtes belles.

Il le sait, Lui qui fait de vous
Des étoiles dans la verdure,
A la rivière une bordure,
Au bras de l'arbre des bijoux ;

Lui qui, sous une feuille abrite
De vos fronts le modeste éclat,
Lui qui donne un pied délicat
A l'abeille qui vous visite ;

Lui qui, dans votre sein vermeil,
Goutte à goutte verse la pluie,
Puis, quand vous avez bu, l'essuie
Avec un rayon de soleil.

En son éternelle mémoire
Rien ne s'efface... il saura, Lui !
Combien d'aurores auraient lui
Sur vos front fanés pour sa gloire.

Mes fleurs, il saura quelles mains
Pour lui détachent vos corolles,
Quel cœur y verse des paroles,
Des baisers pour ses pieds divins.

Car ce Roi, ce maître suprême,
Dont la voix fait mugir la mer,
Passer le vent, luire l'éclair,
Celui que tout adore... Il m'aime !

Il m'aime ! oh ! que n'ai-je existé
Lorsque, dans sa bonté profonde,
Il vint pour visiter le monde
Du sein d son éternité !

Lorsque, touché de nos faiblesses,
Il allait semant ses leçons,
Donnant aux hommes des pardons,
Aux petits enfants des caresses !

Doux carillon, du haut des tours,
Mêle aux parfums de ma couronne

Ta voix qui chante et qui résonne,
Car il est avec nous toujours.

Son divin regard nous préfère
A la fleur, à l'astre de feu.
Tout l'univers lui dit : Mon Dieu !
Et nous l'appelons : Notre Père.

Chaque être reçoit tour à tour
Les bienfaits que sa main disperse,
Mais au fond de mon âme il verse.
Tous les rayons de son amour.

Ah ! qu'aucun péché ne la voile !
Qu'elle soit devant le Seigneur
Odorante comme une fleur,
Lumineuse comme une étoile !

Roses, tombez ! puisque demain
Dieu traversera le village,
Il faut des fleurs sur son passage,
Il n'en faut plus dans le jardin.

MARIE JENNA.

No 57.—La Mère du Missionnaire

Tu vas partir, André... jusqu'à l'heure dernière,
Conserve sur ton front cette céleste ardeur.
Ne sois pas contristé des larmes de ta mère ;
Si je pleure en ce jour, oh ! va, c'est de bonheur.

En les voyant, ces pleurs, ils disaient : Pauvre femme !
Son amour n'a pas su le retenir, hélas !
Moi, sans lever les yeux, je disais en mon âme :
Taisez-vous ! laissez-moi ! vous ne comprenez pas !

Oui, mon âme s'élève en ce moment suprême ;
Oui, je me sens heureuse et forte... à mon Sauveur
Je peux donc aujourd'hui donner plus que moi-même !
Si je pleure, mon fils, oh ! va, c'est de bonheur.

Et cependant la grâce enflamme la nature ;
Quand tout petit enfant tu bégayais ici,

Quand tu n'étais qu'à moi, jamais, je te le jure,
Ta mère, ô mon André ! n'a su t'aimer ainsi.

Va, sans que rien t'arrête, où le Maître t'envoie.
Seigneur, c'est tout mon bien : c'est mon unique enfant ;
Il fut pendant trente ans mon orgueil et ma joie ;
Mais vous le demandez... sa mère vous le rend.

Nul souffle n'a terni sa robe d'innocence ;
Le voilà devant vous, disciple obéissant,
Et plus cher à vos yeux qu'aux jours de son enfance ;
Il vous donnait son cœur, il vous offre son sang :

Il s'en va... sa présence aujourd'hui m'est ravie ;
Mais il est tout à vous... je sais qu'il est heureux.
Pour vous le conserver j'aurais donné ma vie,
Et son zèle d'apôtre a dépassé mes vœux.

Mon fils, il est au loin des cœurs où l'enfer sème
Le mensonge et la mort ; ils sont bien malheureux...
Ils vivent sans amour ! et la souffrance même
Vers un Dieu tout-puissant ne sait lever les yeux.

Porte-leur en ton sein la grâce et la prière ;
Sois la voix qui console et la main qui guérit.
Sois, dans la nuit profonde, un vase de lumière,
Et que Satan recule au nom de Jésus-Christ.

La fatigue et le froid t'accableront peut-être ;
Tu souffriras, mon fils... et je n'y serai pas !
Mais celui que tu sers est un généreux Maître,
Et lui-même à nous suivre a fatigué ses pas.

En leurs sombres cachots si la haine t'envoie,
S'ils dressent leurs bûchers, oh ! que mon souvenir
Ne mêle pas une ombre à ta céleste joie !
Si tu meurs pour la foi, si mon fils est martyr,

J'irai, fermant l'oreille aux paroles humaines,
Cacher dans le lieu saint mon trésor glorieux ;
Sans entendre plus rien du bruit des choses vaines,
J'irai, les pieds sur terre et le cœur dans les cieux.

En ces pays lointains que ne puis-je te suivre,
Pour l'honneur de mon Dieu m'exiler comme toi !
Que m'importe à présent de mourir ou de vivre ?
Mais vois... l'heure s'avance... ô Dieu, soutenez-moi !

Qu'une minute encore en mes bras je te tienne !
Sens battre sur ton sein le cœur qui te chérit...
Puis maintenant laissez une femme chrétienne
Baiser vos pieds sacrés, prêtre de Jésus-Christ !

MARIE JENNA.

No 58.—Le Jour des Morts

J'allais par le sentier de mousse,
J'allais ; c'était la nuit des morts,
Et les vents, devenus moins forts,
Laissaient parler la cloche douce.
Je m'arrêtai, car j'entendis,
Au détour même de l'allée
Une voix tremblante et voilée
Qui murmurait : *De profundis.*

Quelle est cette voix ? je frissonne ;
Mon œil cherche de toutes parts,
Mais rien ne s'offre à mes regards :
J'ai beau me détourner,—personne !—
Je repris ma route en rêvant
Le sein plus froid, le front plus blême,
Et mes deux lèvres d'elles-même
Prononçaient le verset suivant.

J'achève et la voix continue
Par les mots qui viennent après.
Me voilà donc marchant auprès
D'une voyageuse inconnue.
Quand la voix sourde finisssait
Sur un ton que je ne peux rendre,
Ma voix se hâtait de reprendre
Le psaume à son autre verset.

Et puis, à travers le feuillage,
Je voyais une étoile d'or,
Dont le regard plus doux encor
Semblait caresser mon visage.

C'était, dans l'espace éternel,
Le seul rayon qui vînt à l'âme,
La seule pure et blanche flamme
Qui peuplât les déserts du ciel.

Personne au sentier solitaire :—
Le vent seul y soufflait parfois,
Et la chevelure des bois
Flottait avec grâce et mystère.
Les halliers étaient pleins d'effroi,
Comme ils le sont durant l'automne:
Personne dans les champs, personne
Que ce qui parlait près de moi.

Et tout en gravissant la côte,
Le psaume avançait vers sa fin;
Et je frissonnais en chemin,
Car la voix devenait plus haute:
Et par delà les bois touffus
Qu'une brise légère penche,
J'apercevais l'étoile blanche
Qui scintillait de plus en plus.

Enfin au bout de la clairière,
A l'endroit même où les ormeaux
Sont plus dépouillés de rameaux,
J'arrive à la strophe dernière:
C'était près d'un tertre jauni.
La strophe est à peine achevée,
Qu'un cri part: " Ah ! je suis sauvée;
" Mon Rédempteur, soyez béni ! "

Et tout rentra dans le silence,
Les hommes comme les esprits;
Et moi dans mon cœur je compris
Que c'était une âme en souffrance.
Je m'éloignai, mes pas moins lourds
Ne faisaient plus sonner la terre:
J'allais disant une prière,
Et la cloche tintait toujours.

TURCOTTE.

No 59.—Le Chant du Mort

Placez-moi sans bruit dans ma bière !
Près d'ici se trouve ma mère ;
Elle vous entendrait..... marchez, marchez plus bas ;
Et cachez-lui jusqu'au bruit de vos pas !

Allons, de ce linceul couvrez moi le visage !
Laissez un peu d'espace à mon corps décharné.
Surtout ne m'ôtez point cet anneau, tendre gage
Qu'un soir de ce printemps Elise m'a donné.
Plus doucement clouez ma bière !
Près d'ici se trouve ma mère ;
Elle vous entendrait..... frappez, frappez plus bas ;
Et cachez-lui jusqu'au bruit de vos pas !

L'homme à tort s'épouvante, et la mort est facile.
C'était la nuit dernière ; un pénible sommeil
Avait de ses terreurs lassé mon corps débile,
Et j'appelai ma garde au moment du réveil.
Plus doucement clouez ma bière !
Près d'ici repose ma mère ;
Elle vous entendrait..... frappez, frappez plus bas ;
Et cachez lui jusqu'au bruit de vos pas !

Je lui montre du doigt ma lèvre desséchée ;
A mon plaintif soupir elle accourut soudain ;
Chercha le frais breuvage, et ma tête penchée
Aspirait la boisson que me tendait sa main.
Plus doucement clouez ma bière !
Près d'ici repose ma mère ;
Elle vous entendrait.....frappez, frappez plus bas ;
Et cachez-lui jusqu'au bruit de vos pas !

Ma bouche avait déjà pressé les bords du verre,
Quand je sentis mes os d'un froid mortel atteints ;
Je sentis se voiler mon humide paupière,
Et loin du jour naissant tournai mes yeux éteints.
Plus doucement clouez ma bière !
Près d'ici repose ma mère ;

Elle vous entendrait.....frappez, frappez plus bas;
Et cachez-lui jusqu'au bruit de vos pas !

C'était l'heure où le jour commençait à paraître,
Ma lampe ne jetait qu'un éclat incertain ;
Et le peuple en chantant passait sous ma fenêtre,
Et tout se préparait au travaux du matin.
Plus doucement clouez ma bière !
Près d'ici repose ma mère ;
Elle vous entendrait.....frappez, frappez plus bas;
Et cachez-lui jusqu'au bruit de vos pas !

Un siècle de pensers remplit alors mon âme ;
Une invincible main ferma bientôt mes yeux :
Je me sentis porté sur des ailes de flamme.....
Mon âme, libre enfin, se trouva dans les cieux.
Plus doucement clouez ma bière !
Près d'ici repose ma mère ;
Elle vous entendrait.....frappez, frappez plus bas;
Et cachez-lui jusqu'au bruit de vos pas !

Ma mère cependant poussa des cris funestes,
Des pleurs et des baisers couvraient mon corps glacé;
Moi je pleurais déjà dans les voûtes célestes,
Et sur des cœurs amis mon cœur était pressé.
Plus doucement clouez ma bière !
Près d'ici repose ma mère ;
Elle vous entendrait.....frappez, frappez plus bas;
Et cachez lui jusqu'au bruit de vos pas !

Quand on brûlait des morts la dépouille chérie,
On ne livrait qu'une ombre à l'horreur du cercueil.
Notre cendre dans l'urne avec soin recueillie,
Restait près des vivants et consolait le deuil.
Doucement soulevez ma bière !
Près d'ici se trouve ma mère ;
Elle vous entendrait..... marchez, marchez plus bas;
Ma mère, adieu ! je ne reviendrai pas !

LÉON HALÉVY.

TRAITÉ

DE

PRONONCIATION

PREMIÈRE PARTIE

—

LES VOYELLES

Les mots sont composés de voyelles et de consonnes.

Les voyelles sont les sons; les consonnes, les articulations.

Il y a dans la langue française dix-huit voyelles, qu'on peut ranger dans l'ordre suivant, si l'on tient compte des mouvements de la bouche dans l'appellation de chacune d'elles:

Voyelles ouvertes.	Voyelles nasales.	Voyelles labiales.
é	in	e
è	an	eu
ë	un	ô
ê	on	eû
o		ou
a		u
â		i *ou* y

VOYELLES OUVERTES

é, è, ë, ê, o, a, â

—

é FERMÉ

Pour bien prononcer l'*é* fermé, il faut que la bouche reste dans sa position ordinaire, ni grande ouverte, ni tout à fait fermée.

L'E est fermé quand il termine une syllabe et qu'il n'est pas suivi d'une consonne et d'un *e* muet.

École, Éole, écoutez, éphémère, éclore, écrire, chétif, vérité, etc.

Dans école, l'*é* termine la syllabe, il est suivi de la consonne *c* et de la voyelle *o*, il est fermé ; ainsi de suite des autres. Quand, après la consonne qui suit l'*é*, il n'y a pas un *e* muet, l'*é* est toujours fermé.

Dans éphémère, les deux premiers *é* sont fermés. Pourquoi ? Parce qu'ils terminent une syllabe et qu'ils ne sont pas suivis d'une consonne et d'un *e* muet. En effet, le premier *é* est suivi de deux consonnes *ph* et d'un *é* fermé, *é, phé ;* le second *é* termine la syllabe *phé*, et il est suivi de la consonne *m* et d'un *è* ouvert, *éphémè ;* le troisième *e* termine aussi la syllabe *mè*, cet *è* est suivi de la consonne *r* et d'un *e* muet, *re*, il est ouvert.

Il en est de même de père, mère, ère, hère, etc. Le premier *e* de père termine la syllabe, il est suivi d'une consonne et d'un *e* muet, il est ouvert.

Cette règle s'applique à un nombre immense de mots.

Et, conjonction, se prononce *é* fermé ; le *t* ne se fait jamais entendre, et il ne se lie jamais aux voyelles qui le suivent. Il n'y a qu'une exception dans le mot latin francisé par l'usage : *et cætera*, que l'on prononce ètt' cé-té-ra.

L'*é* fermé est aspiré dans les cinq mots : hé ! héros, héraut, hérissé, héron.

Il ne l'est pas dans les mots : Hébé, héberger, hécatombe, Hélicon, hémistiche, héliotrope, héritier, Héloïse, Hélène, héroïne, Hérodote, Hérode, hébreu, Hécate, hérésie, hélas !

A la fin des mots, on prononce comme é fermé :

1° — er..... Des 5,000 infinitifs des verbes de la 1re conjug. : aimer, créer, danser, agiter, etc., etc.

De tous les noms d'états, de dignités : boucher, horloger, financier, etc.

De tous les noms d'arbres : pommier, abricotier, pêcher, etc.

2° — ai..... De toutes les premières personnes du singulier du passé défini des 5,000 verbes de la 1re conj. : j'aimai, je créai, je dansai, j'agitai, etc., etc.

De toutes les premières personnes du futur des 6,000 verbes des quatre conjug. : j'aimerai, je finirai, je recevrai, je rendrai, etc., etc.

3° — ez..... Des secondes personnes du pluriel du présent de l'indicatif, du futur, du conditionnel, de l'impératif, du présent et de l'imparfait du subjonctif des 6,000 verbes des quatres conjugaisons. Ce qui fait un total de 36,000 mots.

1re conj., vous aimez, vous aimerez, aimez, etc.

2e conj., vous finissez, vous finirez, finissez, etc.

3e conj., vous recevez, vous recevrez, recevez, etc.

4e conj., vous rendez, vous rendrez, rendez, etc.

Des trois mots nez, assez, chez.

4°—é.....De tous les participes passés, masculins et féminins, singuliers et pluriels, des verbes de la 1re conjugaison.— (Total, 20,000 mots.)

Aimé, aimée ; créé, créée, etc.,
Aimés, aimées ; créés, créées, etc.

5°—té.....Des 600 substantifs féminins qui expriment les qualités abstraites des adjectifs dont ils sont formés :

Clarté, qualité de ce qui est clair.
Pureté, — pur.
Sincérité, — sincère, etc.

6°—ée *ou* **é**. De tous les substantifs masculins et féminins qui ont cette terminaison :

Protée, Némée, Pompée, Thésée, apogée, hyménée, lycée, caducée, trophée, renommée, armée, charretée, dictée, etc.

Circé, Daphné, Psyché, Phébé, Sémélé, Amalthée, etc.

E est fermé dans volontiérs, premiér, derniér, piéd, présser (1), préssion, compréssion, oppréssion, oppréssour, fésser, confésser, profésser, profession, profésseur, déssaisir, déscendre, déssin, déssein, déssécher, éssuyer, réssusciter, n. vérrons, j'envérrai, v. méttez, méler, précher, blésser, tréssaillir, éssence, éssentiel, éllipse, élliptique, éffusion, Béethoven, Levérrier, vérrou, férrure, férrugineux, térrain, térrier, térroir, étrénner, éssor, sérrer, véiller, viéillir, viéillard, siége, liége, piége, sacrilége, solfége, privilége, cortége, épeler, sécheresse, pécheresse, Fénelon, élever, condéscendre, tréizième, séizième, goélette, etc., etc.

Ai ou ***ay*** se prononce comme *é* fermé dans les trois

(1) *E* est fermé dans présser, il préssait, nous préssions, etc., et il en est de même de toutes les personnes qui présentent la même forme. Cette observation s'applique à tous les verbes cités comme exemples dans le cours de ce traité. Il serait trop long de les écrire en entier.

personnes du singulier du présent de l'indicatif du verbe savoir: je sais, tu sais, il sait, et dans les trois personnes du singulier et du pluriel du présent du subjonctif du verbe avoir: que j'aie, que tu aies, qu'il ait, que nous ayons, que vous ayez, qu'ils aient;

Dans les mots suivants: pays, paysage, payer, paiement (*péman*), rayer, rayon, naissance, connaissance, reconnaissance, complaisant, déssaisir, enchainer, éclairer, faiblir, plaisir, plaisant, il plaira, n. plaisons, plaisanter, v. paraissez, raisonner, taisez-vous, il se taira, trainer, entrainer, trainard, traiter, traitresse, traitreusement, saigner, vaisseau, épaisseur, fraisier, raidir, raideur, laideur, mairie, pairie, haineux, biaiser, clairet, je paierai (*péré*), je paierais (*pérë*), j'essaierai (*j'écéré*), je balaierai (*baléré*), je délaierai (*déléré*), je déblaierai (*débléré*), j'effraierai (*éfréré*), je relaierai (*reléré*), je défraierai (*défréré*), je m'asséyerai (*acéré*), au futur et au conditionnel, etc., etc.

—

È OUVERT COMMUN

Pour émettre le son de l'*è* ouvert, il faut ouvrir la bouche simplement d'abord pour l'*è* ouvert commun, davantage pour l'*ë* ouvert grave, et plus encore pour l'*é* très-ouvert.

Au commencement des mots, l'*è* est ouvert commun, quand il est suivi de deux consonnes différentes: èrgot, èstropier, èxcuser, èxposer, èxcès, èxcèllent, èxciter, èxpédition, èxtrait, èxcèption, etc., qui se prononcent èrgô, èstropié, èkscusé, èkspôsé, etc. Il en est de même des mots où *ex* est suivi d'une voyelle, comme èxèrcer, èxécrer, èxil, èxorde, èxact, èxemple, èxamen, etc., qui se prononcent ègzèrcé, ègzécré, etc.

Remarque: l'*e* est fermé quand il est suivi de deux consonnes semblables: éffacer, énnemi, éffort, etc., à

moins que les deux consonnes ne soient des *r* ou des *l*, car alors la vibration et la double sommo-linguale exigent que l'*e* soit ouvert commun: èrreur, èlle, tèrreur, tèrrible, tèrrestre, abèrration, etc.

Ai, au commencement des mots, suivi d'une consonne et d'un *e* muet, a le son de l'*è* ouvert commun: Aide, aile, etc., etc. ; dans air, *ai* a le même son. Dans les autres cas, *ai*, initial a le son de *é* fermé : Aider, aimer, aigu, airain, aisément, etc.

Le *h* est muet et l'*è* est ouvert commun dans hèrbe, Hèrcule, hèrmine, hèlléniste, hèctolitre, hèrmétique, hèxamètre, hèrnie, hèrse, etc.

Au milieu des mots, tous les *è* qui ont l'accent grave sont *è* ouverts communs. Les *è* qui ont l'accent grave sont ceux qui terminent une syllabe et qui sont suivis d'une consonne et d'un *e* muet: complète, père, mère, protège, collège, flèche, siècle. Maintenant, on excepte de cette règle les mots : nèfle, trèfle, Phèdre, cèdre, Grèce, lèpre, mètre, décimètre, hexamètre, où l'*è* a le son de l'*ë* ouvert grave.

Remarque.—Pêle-mêle, même, pêne, quoique ayant l'accent circonflexe, ont, dans la prononciation, par l'usage fréquent que l'on fait de ces mots, le son de l'*è* ouvert commun.

L'*e* est ouvert commun quand il fait partie d'une syllabe dans laquelle la consonne qui le suit se prononce : fer, hiver, hier, fier, cet, net, hec, grec, autel, ariel, quel, Abel, bel, chef, bref, nef, grief, amen, hymen (dans la poésie moderne, on est obligé souvent de prononcer hymain, par respect pour la rime), Esther, Jupiter, enfer, Lucifer, éther, pater noster, ver, vers, vert, verts, débet, tacet, Suez, Rodez, Jorez, Lopez, etc., etc.

L'*e* suivi de deux consonnes semblables et d'un *e* muet est ouvert commun: la mienne, la tienne, la sienne, assiette, miette, belle, quelle, querelle, hôtesse, politesse, etc., etc. Il a le même son quand il est suivi

de deux consonnes différentes dont la dernière n'est ni *l* ni *z*: nèctar, rèstor, Hèctor, réflèxion, génuflèxion, etc., etc.

Ai, précédé d'une consonne, a le son de *è* dans les mots raisin, raifort, vairon, clairon, glaive, blaireau, prairie, caisson, faisceau (*fèssô*).

Remarque. Dans les verbes baisser, baiser, laisser, baigner, dédaigner, saigner, et un grand nombre d'autres, *ai* n'est ouvert commun que quand il est suivi d'une consonne et de *e*, *es*, ou *ent*, comme dans je baisse, il baise, il laisse, il baigne, il dédaigne, ils saignent, ils daignent, etc., etc.

Dans tous les autres cas, *ai* a le son de l'*é* fermé : nous baissons, nous laissons, vous saignez, etc., etc.

Ai a le son de l'*è* ouvert commun dans les mots en *aine*, *eine*, *aire* et *aison* :

Mots en *aine* et en *eine*.

Porcelaine, mitaine, fredaine, pretentaine, vilaine, bedaine, saine, capitaine, fontaine, dizaine, centaine, peine, veine, etc.

Mots en *aire*.

Maire, chaire, notaire, solitaire, libraire, testamentaire, salaire, précaire, agraire, épistolaire, vicaire, auxiliaire, ovaire et cinéraire ; faire, plaire, taire, et autres infinitifs en *aire*.

Mots en *aison*.

Raison, livraison, saison, maison, inclinaison, liaison, oraison, venaison, etc.

Ei a le même son dans bèignet, monsèigneur, sèigneur, ensèigner, nèige, sèize et trèize, etc.

Il faut encore dire avec *è* ouvert : mèssieurs, cèssion, procèssion, possèssion, chèf-d'œuvre, évènement, com-

plètement, éffèrvèscence, éfflorèscence, succèderait, flagèller, flagèllation, scèller, scèlleur, sèllier, il sèchera, incèssante, progrèssivement, adolèscence, convalèscence, èst, ouèst, que sàis-je.

Les verbes payer, essayer, rayer, balayer, effrayer, etc., font au présent, je pèye, tu pèye, il pèye, etc. Au futur et au conditionnel le verbe rayer fait, je rèyerai, je rèyerais, etc.

—

ë OUVERT GRAVE

L'*è* est ouvert grave dans mes, tes, ses, ces, les, des, et dans tu es, il est. Nous avons vu que l'*è* ouvert commun a le son ouvert grave dans les mots en *ëfle*, nëfle, trëfle, et dans Phëdre, cëdre, algëbre.

Dans grêle, rêne, gêne, frêne et chêne, l'*ê* circonflexe se prononce comme un *ë* ouvert grave.

Les terminaisons *ai*, *aie*, *ais*, *ait* et *aient* des verbes, *aise*, *eine et*, *ès* et *ey*, ont le son de l'*ë* ouvert grave :

Mots en *ai*.

Etai, déblai, délai, essai, balai, vrai, mai, *frère* lai, *cheval* bai, minerai, Tournai, Tokai.

Excepté gai, qui se prononce *gué*.

Mots en *aie*.

Plaie, baie, claie, paie, monnaie, vraie, ivraie, craie, laie, raie, taie, orfraie.

Mots en *ais*.

Rabelais, jais, dadais, laquais, marais, mais, jamais, désormais, panais, palais, liais, relais, frais, mauvais, biais, Français, Anglais, ouais ! je savais, tu savais, je ferais ; tu ferais, et tous les mots en *ais*, excepté : je sais, tu sais, qui se prononcent, comme je l'ai déjà dit, je *sé*, tu *sé*,

Mots en *ait*. Substantifs.

Fait, souhait, forfait, bienfait, trait, retrait, portrait, soustrait.

Mots en *ait* et en *aient*. Verbes.

Il avait, ils avaient, il aurait, ils auraient, il savait, ils sauraient, il ferait, ils feraient, etc., etc. Il en est de même de toutes les troisièmes personnes du singulier et du pluriel des verbes qui ont cette terminaison, excepté : il sait, qu'il ait, qu'ils aient.

Mots en *aise*.

Falaise, Nicaise, glaise, braise, chaise, aise, niaise, cymaise, fraise, mortaise, fadaise.

Mots en *eine*.

Reine, Seine.

Mots en *et*.

Ballet, banquet, objet, sujet, baudet, coquet, caquet, poignet, cadet, guet, maillet, juillet. Les mots *cet* et *net* n'ont pas dû être placés ici, parce que, comme je l'ai expliqué à l'*è* ouvert commun, toutes les fois que *e* est suivi d'une consonne qui se prononce, il a le son de *è*.

Mots en *ès*.

Dès, près, après, profès, progrès, congrès, succès, abcès, décès, accès, excès, procès, très, grès, cyprès.

Dans aloès, Thalès, Damoclès, et autres noms propres en *ès*, l'*e* conserve le son de l'*ë* ouvert grave, mais le *s* se fait entendre.

Mots en *ey*.

Ferney, Sidney, dey, bey, Jersey, Guernesey.

Le son de l'*ë* ouvert grave a lieu aussi dans laid, faix et paix. (1)

(1) Voir l'exercice spécial sur *ë* ouvert grave, *première partie*.

Ê TRÈS-OUVERT.

Dans *haine* et la *haire*, le *h* est aspiré, et *ai* se prononce comme un *é* très ouvert.

Au milieu des mots, *aî* a le son de l'*ê* très ouvert dans maître, traître ; et dans les verbes en *aître*, comme naître, paître, connaître, paraître ; à tous les temps et à toutes les personnes où l'*î* est circonflexe. Mais quand *aî* n'est pas suivi d'une syllabe muette, il se prononce *é* fermé : maîtriser, maîtrise, maîtresse, font *métriser*, *métrise*, *métresse*.

E est très ouverts dans les mots en *èche*, en *èle*, en *ème*, en *ème*, en *ème*, en *ème*, en *ème*, en *ème*, et en *ème* :

Mots en *èche*.

Crêche, drêche, pêche, la pêche, dépêche, Campêche et prêche.

Remarque. Cette règle ne s'applique qu'aux mots en *ème*, car dans bêcher, il prêchait, je pêchais, l'*ê* circonflexe a le son de l'*é* fermé.

Mots en *ème*.

Il n'y a que vêle et bêle. Même remarque que plus haut : vêler, bêler, mêler, se prononcent véler, béler, méler.

Mots en *ème*.

Polyphême, Bohême, blême, suprême, extrême, carême, crême, le saint-chrême.

Anathème et thème, quoique ayant accent grave, ont l'*é* très ouvert dans la prononciation.

Mots en *ème* et en *ème*.

Il n'y a que guêpe, un crêpe, une crêpe.

Vêpres est le seul mot en *ème*.

Mots en *èque.*

Il n'y a que évêque et archevêque. On dit avec *é* fermé, évêché, archevêché.

Mots en *ête.*

Bête, tête, je m'apprête, crête, honnête, fête, arête, tempête, quête, conquête. Même remarque que ci-dessus; on dit: bétise, tétu, s'appréter, féter, tempéter.

Cependant il faut ajouter ici que les mots honnête, tête, bête et arrête, se prononcent souvent comme un *è* ouvert grave, et ne conservent leur véritable son que dans la lecture à haute voix et dans le style soutenu.

Mots en *être.*

Prêtre, salpêtre, une guêtre, il s'empêtre, Bicêtre, fenêtre, ancêtre, être. Mais on dit prétrise, prêtresse, s'empêtrer.

Mots en *êt*

Benêt, forêt, genêt, protêt, prêt, intérêt, il est prêt. Mais on dit avec *é* fermé préter, intéressé.

Dans rets, mets et fouet, l'*e* est très-ouvert. Mais on dit *fouater.*

O AIGU

Pour bien prononcer cette voyelle, ouvrez la bouche et lancez la voix vers l'extrémité du palais, près des dents supérieures.

Au commencement des mots, o, soit seul comme dans oracle, soit joint à une consonne comme dans obséder, est aigu et bref.

Exemples : opérer, opéra, orateur, obéir, organe, ordre, orner, ornement, ossement, osselet.

Au se prononce *o* aigu dans augmenter, augmentation, aurore, auréole, auriculaire, austral, austérités, austère, autel, authentique, authenticité, autocratie, autocéphale, autocrate, autographe, automne, autopsie, autorisation, autorité, auxiliaire, auspice, auberge.

L'*o* est aigu et le *h* est aspiré dans; hoqueton, hochët, hoquët, hors, hormis, hola! hotte, hobereaû, homard, hochepôt, horde, Hottentôt et hennir.

L'*o* est aigu et bref, et le *h* est muet dans les noms propres : Holopherne, Hortense, Horace, Homère, etc., et dans hostie, holocauste, horloge, horlogerie, honneur, homonyme, homélie, hospice, hospitalité, hostilité, horizon, horticulture, hortensia. L'*o* de hôpital, quoique marqué d'un accent circonflexe, est aigu et bref dans la prononciation.

Au milieu des mots l'*o* est aigu quand il termine une syllabe et qu'il n'est pas suivi de la siffiante douce *s*.

Exemples: ado-lescent, mo-ment, coco-tte, commo-de, mario-nnette, no-minal, créo-le, co-lo-rer, avo-cat, no-tre, vo-tre, co-teau, po-teau, bo-cage, co-lon (*cultivateur*), éco-no-me, astro-no-me, gastro-no-me, deutéro-no-me, octo-go-ne, pentago-ne, (pantagone), Co-lomb (colon), so-fa.

Au se prononce *o* aigu dans laurier, Laure, Dufaure, sainte Paule, saint François de Paule, mauvais, caustique, naufrage, cauchemar, taureau, j'aurai, je saurai, et toutes les autres personnes du futur et du conditionnel des verbes avoir et savoir.

O est aigu dans les mots en *osse*, excepté dans fôsse et grôsse.

Exemples: bosse, brosse, carrosse, molosse, colosse, rosse, Ecosse, etc.

Ot est aigu et le *t* se fait entendre dans dot et dans sot.

Ce dernier mot ne s'emploie ainsi que dans le style familier.

Lorsque le *c* de *oc* se fait entendre, la voyelle est aiguë : froc, roc, choc, et hoc.

Il en est de même dans le mot coq ; seulement on ne prononce pas le *q* dans coq d'Inde : co-d'Inde. Il n'y a que deux mots qui, en français, se terminent par un *q* : cinq et coq.

A la fin des mots, l'*o* n'est jamais aigu, il est toujours grave.

—

a AIGU

L'*a*, *au commencement des mots*, est aigu, clair et bref.

Exemples : amusement, agrément, ajustement, agréablement, allant, alors, abandonnant, etc., etc.

Cette règle a pour exception les huit mots â, âh ! âge, âne, âme, âs, âcre, âpre, et leurs dérivés.

Le *h* est nul et l'*a* reste toujours aigu dans les six mots : habiter, habituer, habit, hameçon, habile, harmonie.

La prononciation, de même que l'orthographe des dérivés et des composés, suivant toujours celle des mots primitifs, il en résulte clairement qu'on prononcera l'*a* de réhabiliter comme celui d'habile, et celui de harmonieux comme celui de harmonie.

Il y a cependant des exceptions à cette règle :

embarrâs	fait	embarrasser
fracâs	—	fracasser
tracâs	—	tracasser
infâme	—	infâmant, infamie
esclâve	—	esclavage
batâille	—	bataillon
grabât	—	grabataire
etc.,		etc.

Dans la liste suivante, quoique le *h* soit aspiré, l'*a* y conserve le son aigu.

Cette liste comprend :

L'INTERJECTION : ha !

Les SUBSTANTIFS : hache, hachis, hamac. hameau, hanneton, halle, hallebarde, hardes, hareng, haricots, harpon, harpe, harangue, haquenée, haridelle, harnais.

Les ADJECTIFS : hagard, hargneux, hardi.

Les VERBES : haïr, happer, harasser, harceler, hasarder, à tous les temps et à toutes les personnes.

Les deux mots halte, haro.

Le verbe hennir se prononce comme *ha* aspiré, hanir ; nous allons bientôt voir pourquoi.

L'*a*, *au milieu des mots*, est ordinairement bref.

Exemples : agréable, élégamment, quatre, abattre, animadversion, bavardage, déclarer, amarrer, comparer, barbare, barbarie, etc., etc.

Les exceptions à cette grande règle se trouvent presque toutes indiquées dans l'exercice sur l'*â* grave, (*première partie.*)

Remarque : La voyelle *e* se prononce comme un *a* aigu dans les mots où elle est suivie des deux consonnes *m* ou *n :* femme, indemnité, nenni, solennel, ardemment, apparemment, etc., etc. Ainsi, dans ardemment, on doit entendre deux fois le son de *a :* ar-da, et, dans apparemment, trois fois : a-pa-ra.

Voilà pourquoi hennir se prononce *hanir ;* c'est que l'*e* est suivi de deux *n*.

D'après ces règles *a* est bref au commencement des mots, *a* est bref au millieu des mots, et *e* se prononce *a* avant deux *m* ou deux *n*.

On voit ces trois cas réunis dans apparemment.

Au commencement des mots : *a* aigu.....ap
Au milieu des mots : *a* aigu.....pa
E avant deux *m* se prononce *a* aigu .....remment.

Par la règle ci-dessus, Rouennais (*de Rouen*) et Caennais (*de Caen*) se prononcent Rou-a-nais, Ca-nais.

Les deux voyelles *ao* ont le son de l'*a* aigu dans le féminin de paon, paonne *pane*, faon, faonne *fane*.

Dans tous les mots où l'*y* est placé entre deux voyelles, il équivaut à deux *i*; le premier de ces *i* se prononce comme *a* aigu, et le second, *i*; c'est ce qui a lieu dans royal, royauté, *ro-a-ial*, *ro-a-iauté*; dans loyal, *lo-a-ial*; noyau, *no-a-iau*; moyen, Troyen, *mo-a-ien*, *Tro-a-ien*; dans toutes les personnes des verbes quand l'*y* s'y trouve précédé de *o*: nous voyons, vous voyez, nous *vo-a-ions*, vous *vo-a-iez*; je voyais, tu voyais, etc.

Ai se prononce *a* dans douaire, douairière.

Oi se prononce *o-a* dans foison, oiseau, moi, toi, soi, loi, roi, foi, poil (*pilus*), etc., *fo-a-zon*, *o-a-zeau*, *mo-a*, *to-a*, *so-a*, *lo-a*, *ro-a*, *fo-a*, *po-al*.

Poêle (*drap mortuaire*), se prononce *po-al*, a aigu et long.

A la fin des mots, l'a est aigu. *Exemples :* Galba, Numa, Jaffa, opéra, il marcha, il ramassa, etc., etc.

Il en est de même dans les mots là, voilà, çà, deçà, delà, déjà, et dans l'expression oui-dà.

A la fin des mots, *ha*, se prononce *a* dans brouhaha, cahin-caha, et dans ipécacuanha; *ah* se prononce *a* dans Jéhovah, Allah, et dans pouah! *ach* dans almanach, *ac* dans tabac et estomac, et *acs* dans lacs (piége), entrelacs, se prononce aussi *a* aigu.

La terminaison *at*, excepté dans mât, bât, dégât, grabât, climât et appât, a toujours la prononciation de l'*a* aigu :

Avocat, apostat, seringat, orgeat, rosat, muscat, cérat, magistrat, candidat, consultat, décemvirat, état, soldat, résultat, forçat, etc.

La terminaison *oix*, n'a que six mots; cinq se prononcent *o-a*, croix, poix, voix, choix, Foix, *cro-a*, *po-a*, *vo-a*, *cho-a*, *Fo-a*, et le sixième, noix, se prononce *nou-â*.

Froid, poids (*pondus*), et doigt se prononcent *fro-a*, *po-a* et *do-a*.

Les mots en *ois*, minois, carquois, gravois, anchois, tapinois, fois, Hongrois, se prononcent aussi *o-a*.

Remarque : L'accent circonflexe qui se trouve dans les cinq mille verbes de la première conjugaison, à la première et à la deuxième personne du pluriel du passé défini, nous allâmes, vous allâtes, etc., et à la troisième personne du singulier de l'imparfait du subjonctif, qu'il allât, etc., n'influe en rien sur le prononciation de cette voyelle, qui reste toujours aiguë et claire. (1)

—

â GRAVE

Au commencement des mots, l'*â* n'est grave que dans **â, âh, âs, âne, ânon, ânier, ânesse, et dans âge, âme, âcre, âcreté, âpre, âprement, âpreté.**

L'*â* est encore grave dans hâve et hâvre.

Au milieu des mots, l'*â* est grave dans les substantifs hâbleur, bâillon, hâillon, bâtard, bâton, châsse, châssis, château, gâteau, grâce, mâchoire, mâle, mânes, mâtin (*chien*) Pâris (*nom d'homme*), pâques pâte, pâtre, emplâtre, tâche, relâche, crâne, crâbe, diâble, fâble, sâble, câble, miracle, théâtre ; et tous les mots en *âtre*, bleuâtre, blanchâtre ; et en *âdre*, câdre, etc.

Il y a une exception pour les finales en *adre :* c'est le mot ladre, qui est bref ainsi que ses dérivés.

L'*â* est grave dans les adjectifs infâme, râre, bâtif, affâble, etc.

Dans les verbes hâter, hâler, hâbler, bâcler, bâiller, bâtir, blâmer, lâcer, idolâtrer, délâbrer, sâbrer, encâdrer, se fâcher, châtier, gâter, tâcher, relâcher, tâter, râler, râfler, râcler, gâcher, gâgner, mâcher, rabâcher, à tous les temps et à toutes les personnes ;

(1) Voir l'exercice spécial sur *a* aigu. (*première partie.*)

Dans tous les mots où l'*â* est suivi de *tion* ou de *sion :*

Déclamâtion, invocâtion, nâtion, exécrâtion, explicâtion, divagâtion, navigâtion, râtion, vexâtion, incarcérâtion, affectâtion, admonestâtion, fluctuâtion, évacuâtion, équitâtion, natâtion, prononciâtion, organisâtion, invâsion, occâsion, etc., etc.

Dans les mots en *az, aze, ase,* comme gâz, gâze, bâse, câse, etc.

Dans les mots en *aille,* comme batâille, mâille, Versâilles, etc.

Dans les mots en *ailler,* comme râiller, rimâiller, etc., excepté, travailler, de travail, détailler, de détail.

A la fin des mots, l'*â* grave n'a lieu que dans les six mots en *ât :* bât, mât, climât, dégât, appât, grabât ; dans les mots en *as :* âs, fatrâs, galetâs, coutelâs, repâs, chasselâs, damâs, frimâs, lilâs, platrâs, bâs, lâs, câs, tâs, annanâs, appâs, trépâs, canevâs, amâs, échalâs, galimatiâs, etc, et dans tous les noms propres en *âs :* Nicolâs, Thomâs, Judâs, Dumâs, etc., on excepte *bras* dont les dérivés brasser, brasseur, brasserie, embrasser, se prononcent aussi avec *a* aigu.

Pois, bois (*subst.*), noix, trois, se prononce *pou-â, bou-â, nou-â* et *trô-â.*

Poêle (*ustensile de cuisine*), se prononce *pou-âl, â* grave et long.

L'*a* aigu est généralemnt bref, l'â grave est toujours long, mais l'a aigu devient long sans rien changer à son emission, et l'à grave, quoique déjà long, se prolonge davantage quand ces deux *a,* aigu ou grave, sont suivis d'une syllabe féminine,. *Exemples :* Dame, âme ; abattre, mulâtre ; balle, mâle. (1)

(1) Voir l'exercice spécial sur *â* grave, (*première partie.*)

VOYELLES NASALES

in, an, un, on.

Voyez dans la *première partie* les exercices spéciaux sur ces quatre voyelles.

VOYELLES LABIALES

e, eu, ô, eû, ou, u, i.

---

e MUET

Ouvrez la bouche un peu plus que pour l'*é* fermé.

Au commencement des mots, il n'y a point d'*e* muet.

Au milieu des mots, *e* est muet dans petit, ressort, ressortir, ressouder, dessus, dessous, etc., et nul dans vivement, copieusement, militairement, mouvement, maintenant, sans dessus dessous, qui se prononcent *viv'ment*, *copieus'ment*, *militair'ment*, *mouv'ment*, *maint'nant* sans *d'ssu d'essou*.

Quand il y a deux *e* muets de suite dans la phrase, il faut en articuler un, généralement le premier, et élider l'autre : revenir, devenir, etc., se prononcent, *rev'nir*, *dev'nir*.

Et lorsqu'il y en a trois, quatre ou cinq, il faut n'en faire entendre qu'un sur deux, en commençant ordinairement par le premier. *Exemples:* de ce que je désire, doit se prononcer ainsi : *de c' que j' désir';* de ce que je ne te le redemande pas, *de c'que je n'te le r'demand' pas.*

Remarque. Quoique l'*é* de désir soit marqué d'un accent aigu, il doit être prononcé comme un *e* muet : l'usage le veut.

Enfin, lorsque deux *e* muets terminent un mot, le premier perd son mutisme et se fait entendre comme un *e* ouvert commun. *Exemples:* demoiselle, bagatelle, péronnelle, flanelle, sentinelle, appelle, etc., etc., doivent se prononcer: *péronnèlle, flanèlle, sentinèlle, appèlle*, etc., etc.

A la fin des mots, verbes, substantifs, ou adjectifs, (excepté dans les monosyllables le, me, te, ce, que, etc., où les *e* doivent être entendus), l'*e* muet ne se prononce jamais; il est toujours nul, et sa voyelle pénultième, qu'elle soit aiguë ou grave, demeure toujours longue.

Exemples: date, grâce, absence, agréable, etc, etc., se prononcent *dat', grâc' absenc' agréabl'*, etc.

A l'impératif, il faut appuyer sur l'*e* muet, et dire: promettez-le-moi, voyez-le, enseignez-le-lui, dites-le-lui, faites-le bien; excepté dans quelques vers des anciens poëtes, où la nécessité d'éviter un hiatus et de conserver l'harmonie du vers force à l'élider:

Rendez-l' à mon amour, à mon vain désespoir.

Ne confondez pas le son aigu *eu* avec le son grave fermé *eû*, que l'on entend dans jeûne (*privation*) et dans jeux, eux, œufs.

Dans le chant, tous les *e* muets doivent avoir le son *eu* indiqué ci-dessus. Vouloir faire autrement, et ne point les prononcer, c'est, incontestablement, ôter beaucoup à l'harmonie. De plus, ces élisions de l'*e* muet forcent le chanteur à dénaturer les phrases mélodiques; ce qui ne peut être approuvé par les gens de goût, et encore moins par les compositeurs. Il faut suivre la méthode des Grecs, qui, en chantant, font toujours l'*e* muet sonore.

Dans nous faisons, je faisais, tu faisais, il faisait, nous faisions, vous faisiez, ils faisaient, et au participe présent faisant, *ai* a le son de l'*e* muet. Il en est de même dans bienfaisant, bienfaisance.

On a le son de *e* muet dans monsieur (*mecieu*).

eu AIGU

Le son *eu* aigu a beaucoup de ressemblance avec celui de l'*e* muet. Il faut de même ouvrir la bouche, allonger légèrement les lèvres ; le son *eu* est un peu moins guttural et un peu plus aigu, voilà tout ; mais c'est une très légère différence : Jeune, seule, aïeule, peur, peureûx, heure, heureûx, leurre, leurrer, beurre, beurrer, aveugle, aveugler, veuf, veuve, veuvage, sœur, Eure, abreuver, abreuvoir, seulement, couleuvre, feuille, meule, peuple, peut-être (*adv.*), Europe, parbleu, morbleu, têtebleu, etc., etc.

Œ se prononce *eu* aigu dans sœur, œil, œillet, etc.

—

Ô GRAVE

Rapprochez les dents, allongez les lèvres bien en dehors, resserrez-en les coins, de sorte que le dessin de la bouche, en cette position, représente tout à fait un petit rond, un *o :* hôte, côte, faûte.

Au commencement des mots, l'*o* est grave quand il est couronné de l'accent circonflexe, ce qui n'a lieu que dans le verbe *ôter* à tous les temps et à toutes les personnes : j'ôte, j'ôtais, j'ôterai, etc.

Il est grave quand il termine une syllabe et qu'il est suivi de la sifflante douce *s*, commençant une autre syllabe ; exemple : *ôser.*

L'*ô* est long et le *h* est muet dans hôte, hôtesse, hôtel, hôtellerie.

Au commencement des mots, *au* se prononce comme un *ô* grave dans : aûge, aûbade, aûdience, aûguste, aûcun, aûtre, aûprès, aûtour, aûgure, aûbin, aûbaine, aûbe, aûbépine, aûbier, aûssi, aûdacieux, aûditoire, aûdition, aûjourd'hui, aûmône, aûnage, aûparavant, aûlique, aûtan, aûtant, aûteur,

aûtrache, aûtodafé, aûvent, aûtrui, aûtrefois, aûtrement, aû, aûx. (1)

Heau, dans heaumerie, heaume, se prononcent *ô*.

Hau, au commencement des mots, se prononce toujours comme un *ô* grave : hâut, hâutement, hâuteur, hâutain, hâutaine, hâubert, hâubans, hâutesse, hâussecol, hâusser, hâut-bois.

Au milieu des mots, l'*ô* est toujours grave quand il est circonflexe : rôle, atôme, pôle, dôme, trône, Ancône, nôtre, vôtre, rôtir, etc.

Il en est de même dans les mots en *ome*, en *ole* et en *one* : amazône, tôme, cône, geôle, geôlier, etc.

O est grave dans les mots en *otion* : émôtion, pôtion, dévôtion, etc.

Dans peâussier, épeâutre, Beâume, *eau* se prononce *ô*.

L'*o* est toujours grave quand il termine une syllabe et qu'il est suivi de la sifflante douce *s* commençant une autre syllabe.

Exemples : pô-ser, rô-se, rô-sier, gô-sier, ex-plôsion, etc., grôseille, grôseiller, etc., excepté philosophe.

Au, au milieu des mots, a le son de *ô*. Cette règle est presque sans exception, et s'applique à un très-grand nombre de mots ; en voici quelques-uns : bâudet, bâudrier, pâuvre, sâumon, sâule, gâuffre, gâule, bâume, Guillaûme, il fâudrait, il vâudrait, pâupière, châudière, sâuvage, etc., etc. (2)

O est grave dans fôsse, grôsse, et leurs dérivés fôssoyer, fôssoyeur, grôsseur, etc. ; dans les autres mots en *osse* il est aigu.

A la fin des mots, la voyelle *ô* est toujours grave.

Il n'y a guère de cette sorte que des noms propres : Abdénagô, Iô, Sanchô, Cliô, Riegô, etc., etc. ; des noms de lieux, Luganô, etc., et les mots suivants : ex-abruptô, ab ovô, mémentô, musicô, numérô, adagiô,

(1) (2) Voir les exceptions au chapitre de l'o aigu.

bravô, incognitô, cocô, indigô, cacaô, dominô, et l'expression vulgaire tout de gô (*sans façon*).

Il y a aussi le Pô et Saint Lô, mais dans ces deux mots l'ô porte accent circonflexe.

Les terminaisons *ôt* et *ot* se prononcent *ô :* sitôt, rôt, aussitôt, suppôt, dépôt, prévôt, impôt, môt, sôt, marmôt, abricôt, billôt, Jeannôt, vieillôt, coquelicôt, hochepôt, trôt, etc., etc.

La terminaison *oc* se prononce également *ô* lorsque le *c* ne se fait pas entendre : crôc, raccrôc, accrôc, brôc.

La terminaison *os* se prononce, comme les précédentes, *ô*. Voici presque tous les mots de cette sorte : lotôs, chaôs, hérôs, campôs, dispôs, dôs, ôs, grôs, repôs, clôs ; le *s* se fait entendre dans Argôs, Lesbôs, Minôs, l'ithôs, le pathôs, mérinôs, albinôs, albatrôs, et dans les noms propres en *os*.

Aud se prononce *ô* dans Cabillâud, Archambâud, Bertâud, Renâud, Grimâud, Arnâud, patâud ; de même pour *auld :* La Rochefoucâuld ; et pour *ault* : Boursâult, Perrâult, Pigâult-Lebrun, Dessâult, l'Hérâult et Girâult-Duvivier.

Ail fait, au pluriel, *aulx*, qu'on prononce *ô*.

Aut se prononce *ô* grave dans : défâut, Quinâut, quartâut, artichâut, Thibâut, l'Escâut, levrâut, taïâut, sâut, Mirâut, hérâut, ainsi que dans Brunehâut.

Aux, à la fin des mots, se prononce de même *ô* grave : les *carmes* déchâux, Despréâux, fâux, Clairvâux, Roncevâux, la châux, Grandvâux et le bon pays de Câux.

Nous avons vu que *au* est grave au commencement et au milieu des mots ; il en est de même quand il est final. *Exemples :* préâu, boyâu, sarrâu, pilâu, gruâu, aloyâu, étâu, fâbliâu, fléâu, noyâu et le roi Pétâu.

Le *x* qui forme le pluriel de ces noms n'en change point la prononciation : étâux, joyâux.

Eaux et *eau* se prononcent toujours *ô :* les gémeâux, les oiseâux, Meâux, Citeâux ; peâu, cerveâu, museâu, oiseâu, moineâu, panneâu, tableâu, anneâu, arbris-

seâu, barreâu, bureâu, chalumeâu, lapereâu, morceâu, et autres mots en *eau* et en *eaux*.

On dit aussi avec *ô* grave les mots suivants qui n'entrent pas dans les règles ci-dessus énoncées : ôdieux, vômir, ôbus (*ôbux*), Tôbie, Jôas, Jônas, Jôad.

—

eû grave

Même travail d'articulation pour cette voyelle, à la différence que, comme le son de l'*eû* grave doit être plus sourd, plus fermée que celui de l'*ô* grave, il faut en forcer et en serrer davantage le mouvement. Poussez ferme les lèvres : jeûne (*abstinence*), œûfs, eûx, feûx, jeûx.

—

ou

Même position des lèvres, même force dans le mouvement d'articulation. La différence du son *ou* d'avec les sons *ô*, *eu*, *eû*, consiste en ce que la bouche doit faire entonnoir, la voix, ainsi gênée dans son émission, vient se briser au milieu du palais, et ne peut sortir qu'avec une grande peine : coucou, ou, loup, fou.

—

u

Toujours même allongement des lèvres, mais encore avec plus de force. Les joues doivent s'aplatir sur les dents, et la voix doit être lancée avec une très-grande vigueur, tout à fait à l'extrémité des lèvres : hue ! hurluberlu, lu.

Au commencement des mots, u se prononce *ü* : univers, Ulysse, Ulric, Uranie, etc., etc.

Hu se prononce *u* dans humérus, hurluberlu, hue; on le hue, huppé, Hugues, humer, humide, hurler, humain, hutte, huguenot, hure, la hune et huche.

Le mot *eu*, participe du verbe avoir, se prononce *u* dans j'ai eu, tu as eu, etc. ; dans j'eus, tu eus, il eut, et à tous les temps et à toutes les personnes de ce verbe où *eu* est initial : nous eûmes, vous eûtes, ils eurent, etc., *eu* a aussi le son de l'*u* dans gageure.

Au milieu des mots, *u* se prononce également *u*. Jupiter, musique, statuaire, furie, duvet, allume, etc., *u* est nul dans quadrille (*kadrille*, *ll mouillés*), quiétude (*kiétude*), liquéfaction, anguille. Il se prononce *ou* dans quadruple (*kouadruple*), quadrupède, quadragésime, quatuor, lingual, Guadeloupe, etc. Il garde sa valeur *u* dans équestre, équitation, aiguille, aiguillon, aiguiser, le Guide (*peintre*), de Guise (*nom propre*), Quintilien.

Hu a ce même son dans inhumer, exhumer, verbes composés de humer, que nous avons vu plus haut. Il se prononce aussi *u* dans posthume, rhume, rhumatisme, enrhumer.

A la fin des mots, *u* se prononce toujours *u :* cru, malôtru, inconnu, etc. Bru, tribu, glu, vertu, sont les seuls mots féminins en *u*. Le son *u* s'écrit *ue* dans tous les autres substantifs et adjectifs féminins : inconnue, rue, nue, etc. *Hu* final n'a lieu que dans Jéhu et copahu.

Dans cohue, *hue* se prononce *u ;* c'est le seul mot.

Us final se prononce *u* dans talus, pus, jus, dessus, verjus, calus, *chou* cabus, plus (pour *pas* ou *point*), abus, camus, inclus, refus. Lorsque le mot *plus* signifie davantage, on doit en faire entendre la sifflante *s*. Il en est de même dans Vénus, Achéloüs, et autres noms propres en *us*, et dans agnus, castus, angelus, fétus, motus, quitus, rasibus, rébus, donner en sus, us.

Ut dans salut, affût, rebut, scorbut, tribut, etc., a le son *u*. Le *t* sonne dans brut, but, chut, luth, Ruth, ut, et le *d* dans sud. Dans flux et reflux on n'entend que l'*u*. Pollux se prononce *Polluc-se*.

I

Pour bien prononcer cette voyelle, rapprochez les dents, fermez la bouche, faites revenir les lèvres le plus que vous pourrez sur elles-mêmes, qu'elles viennent se coller aux dents ; et, en même temps, que les coins de la bouche s'écartent et s'enfoncent, pour ainsi dire, dans les joues : ici, midi, ivre, fini.

I, au commencement des mots, se prononce toujours *i* ; ici, idiôme, image, idole, idée, ignorant, illégal, inévitable, immortel, etc., etc. Quand l'*i* est suivi de deux consonnes discemblables comme *mp, mb, nc, nd, nf, ng, nj, nl, nq, ns, nt, nv*, il se prononce nasalement *in* ; imprimer, imposer, implacable, imbroglio, incendie, indigo, infanterie, ingérer, injure, inquisition, insulte, intérêt, inventeur, etc.

Sont exceptées, les combinaisons des consonnes *nh, sr, sl, sm, rl*, et *vr*, où l'*i* reprend sa prononciation naturelle *i* : i-nhabiter, i-sraélites, i-sland, i-smaël, I-rlande, i-vrogne, etc., etc.

Remarque. Le *h* est aspiré dans hibou, hideux, hiérarchie, hisser, hie ; il est nul dans histrion, histoire, hilarité, hier, hiver, hirondelle, Hippocrène, Hippomène, Hippocrate, et dans tous les mots qui viennent du grec ; tels sont hydropisie, hypocrite, hyperbole.

Dans yeuse, yacht (*yak*), et dans les noms propres Yves et Young, *y* se prononce *i*.

I, au milieu des mots, se prononce *i* : militaire, Goliath, affilier, dévideur, enfiler, enivrer, expirer, etc. Il est nul dans oignon.

Remarque. Dans le substantif cahier et dans les six verbes envahir, trahir, ébahir, annihiler, prohiber, exhiber, et dans leurs dérivés, *hi* se prononce *i* sans la moindre aspiration.

Dans Moïse, Laïs, l'*i* tréma se prononce comme l'*i* ordinaire.

Au milieu des mots, *y* se prononce toujours *i*,

exemples : Sylla, Cyrus, Cambyse, martyre, lyre, Cythère, cyprès, Hippolyte, synonyme, Egypte, etc.

Dans nous priions, vous priiez, que nous priions, que vous priiez, le premier *i* est long. Ces deux *i* ont lieu à la première et à la deuxième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjonctif des verbes terminés au participe présent par *iant*, comme étudiant, priant, d'étudier, prier, etc.

Selon les règles de la prosodie française, qui veut que toute voyelle précédant une voyelle muette soit longue, l'*i* au milieu des mots, est long dans gîte, gîvre, voltîge, empîre, surprîse, délîvre, etc., etc.

Si l'*y* est précédé de la voyelle *o* comme dans royal, il se prononce *a i*, comme il a été expliqué au chapitre de l'*a* aigu.

I, à la fin des mots, se prononce *i*, fourmi, merci, ici, défi, appui, autrui, ami.

Remarque. Dans spahi, *hi* se prononce *i* sans aspiration ; il en est de même dans envahi, trahi, ébahi, participes passés des verbes envahir, trahir, ébahir. Il n'y a guère que tory et quelques noms propres : Scudéry, Bailly, Sully, Cluny, Neuilly, etc., etc., qui se terminent par *y*, et cet *y* se prononce *i* bref.

Ye dans le mot Libye se prononce *i* bref ; c'est le seul mot de cette sorte.

Ic se prononce *i* bref dans arsenic, cric, seuls mots.

Ict se prononce *i* bref dans amict, (*linge d'église*) ; c'est le seul mot de cette sorte

Ist se prononce *i* bref dans Jésus-Christ, Christ (*seul*) se prononce *Criste*.

Id se prononce *i* bref dans muid, Madrid, nid ; seuls mots.

Ie, à la fin des mots, se prononce *i* bref, c'est ce qui a lieu dans les substantifs masculins incendie, génie, bain-marie, et dans tous les noms propres masculins : Tobie, Sosie, Zacharie, Jérémie, etc., etc., et dans tous les substantifs féminins qui ont cette terminaison : folie, vie, envie, Athalie, etc., etc.

Il se prononce *i* bref dans baril, outil, nombril, gril, coutil, persil, chenil, fenil, sourcil et fusil; il n'y a guère que ces neuf mots.

Is, comme terminaison, se prononce *i* bref dans rubis, radis, buis, parvis, paradis, Louis, commis, avis, marquis, brebis, souris, mont Cenis, tandis, etc.

Dans jadis, Médicis, maïs, le *s* se fait entendre.

It final se prononce *i* bref. Il entendit, il vit, circuit, habit, répit, minuit, débit, bruit, crédit, granit, etc., etc.

Its se prononce *i* bref dans puits, Nuits (*ville*).

Ils se prononce *isse* dans fils.

Ix se prononce *i* bref dans perdrix, prix, crucifix; six et dix suivis d'un substantif commençant par une consonne se prononcent *i*: six prix, dix crucifix. Exceptons-en les mois de l'année commençant par une consonne : janvier, février, mars, etc.; on dit donc: six janvier, six février, dix mars, en faisant entendre la sifflante : *sisse* janvier, *disse* mars, etc., etc.

Dans les deux mots Isaïe, Achaïe, *ïe* se prononce *i* bref.

Dans Adonaï, aï, haï, *ï* se prononce *i*.

DEUXIÈME PARTIE

LES CONSONNES

La méthode de lecture dite méthode phonique ou par l'émission des sons désigne les consonnes par les sons qu'elles rendent dans la pratique, et leur donne à toutes une terminaison uniforme, l'*e* muet.

Avec cette appellation, toutes les consonnes sont masculines, et les lettres *b*, *c*, *d*, *f*, *g*, *h*, *j*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *v*, *x*, *z*, se prononcent *be*, *que*, *fe*, *gue*, *he*, *je*, *ke*, *le*, *me*, *ne*, *pe*, *que*, *re*, *se*, *te*, *ve*, *kse*, *ze*.

Comme les voyelles, elles se divisent en plusieurs groupes, suivant les différents mouvements qu'il faut donner à la bouche pour les prononcer, et chacun de ces groupes emprunte son nom à l'organe particulier qui contribue à sa formation. Ce sont les labiales fortes, les labiales douces, les denti-labiales, les sifflantes aigües, les sifflantes douces, les sommo-linguales, les radico-linguales dures, les radico-linguales douces, les toto-linguales (*sons mouillés*) et les gutturales.

Labiales fortes ou chuintantes	**j**	je
	g	je
	ch	che

Allongez les lèvres en diminuant l'ouverture de la bouche ; serrez les dents et poussez l'air avec force : *je*. Redoublez ce mouvement pour *che*.

J conserve toujours son articulation propre, dans quelque partie d'un mot qu'il se trouve : juge, trajet.

G a le son *je* devant *e* et *i* ou *y* : gelée, gibier, suggérer, engageant, geôlier, gageure (*gajure*), etc.

Ch conserve l'articulation chuintante, propre à la langue française, dans chien, chat, chaud, Achitophel, Ezéchias, Ezéchiel, Malachie, Michée, Sichem, Archimède, Chiron, Achéens, Achéron, Joachim, Machiavel, Machiavélisme, rachitique, rachitisme, tachygraphie, etc.

—

Labiales douces	**m**	me
	b	be
	p	pe

Joignez les lèvres et appuyez-les l'une sur l'autre avec vigueur, en mettant une force progressive dans l'articulation de ces trois consonnes.

M conserve sa valeur propre dans moule, marteau, amnistie, automnal, etc.

Il est nul dans damner (*dâné*) et les dérivés, automne (*autone*).

Il est signe de nasalité et ne se prononce pas dans Adam, dam, thym, quidam (*kidan*).

Il en est de même du premier *m* dans emmener, emmaillotter.

Il se prononce, et la nasalité disparaît dans Sem, Cham, album, indemniser (*indamniser*), etc.

M redoublé se prononce simple dans commis, commode, Emmanuel, commémoration, sommet, etc.

Il se prononce double dans ammoniac, grammaire,

commensurable, immense, immobile, et dans tous les mots qui commencent par *imm*.

B conserve toujours son articulation propre au commencement et au milieu des mots : bombe, abcès, etc.

B redoublé se prononce simple dans abbé, rabbin, sabbat, etc.

B final se fait entendre quand la syllabe qu'il termine n'est pas nasale : Achab, club, radoub, Doubs (*Doube*), etc. ; autrement, il est muet : plomb, aplomb, Colomb, etc. ; excepté rumb (*rombe*).

B final ne fait pas liaison quand il est muet : un plomb | homicide.

P ne se prononce pas dans baptême, baptiser, baptistaire, Baptiste, anabaptiste, baptismal, cep (*cè*) de vigne, etc.

Il se prononce dans exemption et symptôme.

P final est le plus souvent muet : camp, champ, drap, trop, beaucoup, etc. ; mais il se prononce dans Alep, cap, Gap, concept (p *et* t *se font entendre*), jalap, etc.

P final non prononcé ne fait liaison que dans trop et beaucoup : il est trop actif, il a beaucoup étudié.

—

Denti-labiales	**v**.....	ve
	f.....	fe
	ph.....	fe

Ce mouvement d'articulation exige que les dents supérieures viennent couper par le milieu la lèvre inférieure avec force pour *ve*, et en doublant la pression pour *fe*.

V. L'articulation de cette consonne ne varie jamais : vive, vivat.

F conserve presque toujours son articulation propre : fifre, forfait, etc.

Il se prononce simple dans affaiblir, office, etc.

F final se prononce dans suif, serf et serfs (*esclaves*),

nerf, bœuf, œuf, un habit neuf, des souliers neufs, rien de neuf, le neuf janvier; mais il est nul dans clef, chef-d'œuvre, cerf-volant, cerf et cerfs (*animal*), nerfs, nerf de bœuf (*nèr de bœuf*), bœuf gras (*promenade du*), bœufs, œufs, un œuf frais, il y a neuf personnes.

Quand neuf, adjectif de nombre, est suivi d'un nom qui commence par une voyelle, le *f* s'adoucit et prend le son de *v* : neuf ans (*ne-van*), neuf hommes, (*ne-vome*).

Hors ce cas, le *f* conserve sa valeur propre : soif ardente, juif-errant.

Ph prend toujours l'articulation *fe* : philtre, Joseph.

—

Sifflantes aiguës	**s**.....	se
	c.....	"
	t.....	"
	x.....	"
	z.....	"

Serrez les dents, rapprochez les lèvres et collez-les avec le plus de force possible. Qu'elles soient plaquées contre les dents, et minces à n'en laisser voir qu'un petit filet rouge; puis, gardant bien cette position, chassez l'air vigoureusement au dehors; faites un sifflement : se, se, se, ceci (1).

S conserve son articulation propre dans un grand nombre de mots : saint, absolu, Suisse, Israël, ursuline.

Placé entre deux voyelles, généralement il s'adoucit comme dans Asie, raser, rose; mais il n'en est pas ainsi dans désuétude, monosyllabe, parasol, polysyl-

(1) Comme exercice, on pourra réciter les vers suivants :

Cinq ou six officiers gascons,
Passant un soir à Soissons,
Marchandèrent des saucissons,
Et demandèrent aux garçons :
Combien ces cinq saucissons ?
A vingt sous, c'est cent sous,
C'est cent sous ces cinq saucissons.

labo, préséance, présupposer, vraisemblable, entresol, Lasalle, Lesage, Lesueur, etc., mots composés, où il conserve son articulation forte.

S redoublé ou suivi de *ce, ci*, se prononce simple: assez, passer, descendre, disciple, essai, essence, passif, etc.

Le *s* final ne se prononce pas dans Amiens, moulins, Mans, damas (*étoffe*), fleur de lis (*terme de blason*), os, alors, dès lors, Doubs, Nuits, gens, plus (*négation*), tandis, radis, Saint-Mars (*cin-mar*), etc.

Il se prononce dans as, mars, laps de temps, relaps, aloès, cens, lis, jadis, maïs, blocus, ours, lorsque, puisque, Damas (*ville*), Rheims, Mons, Arras, Senlis, Stanislas, Ménélas, Iris, fils, Anvers, régistre, sens, hélas, mœurs, plus (*davantage*), sus, etc.

Il est nul dans les mots composés bon-sens, contre-sens, sens-commun, etc.

Il se prononce dans *tous*, lorsque ce mot est pris absolument et qu'il se rapporte à un nom qui précède. Exemple: tous (*tou*) les accusés sont venus, nous les avons interrogés tous (*tousse*), ils ont tous (*tousse*) répondu à tous (*tou*) nos griefs.

C prend le son *se* devant *e* et *i*, et devant *a, o, u*, quand il est marqué d'une cédille. Exemple: cécité, Cécile, accident, façon, rançon, tronçon, accès, accent, vermicelle, violoncelle, etc.

T se prononce de la même manière dans Martial, insatiable, gentiane, plénipotentiaire, prophétie, essentiel, satiété, captieux, vénitien, patient, action, pétiole, actium, Béotie, etc.

X dans Bruxelles (*Brucelle*), auxerre, auxerrois, auxonne, soixante, dix, six, Aix, Béatrix, Cadix, coccyx, etc.

Z dans Retz, Metz (*Messe*), Suez (*Suesse*), Coblentz (*Coblanse*), Alvarez, Rodez, etc.

Sifflantes douces	**z**.....	ze
	s.....	"
	x.....	"

Ne changez rien de la position précédente; diminuez seulement la force de moitié.

Z. Cette consonne conserve son articulation propre, *ze*, au commencement et dans l'intérieur des mots: zèle, zigzag, zizanie, etc.

Elle est nulle à la fin des mots: voyez (*et les autres verbes*); assez, chez, lez (*près de*), nez, rez (*tout contre*), riz, *excepté* gaz.

S prend l'articulation douce quand il est placé entre deux voyelles: Asie, base, hésiter, etc.; nous gisons, gisant, gisement, etc.

Il s'adoucit aussi dans transiger, transaction, transit, ôbus, transitoire, Alsace, subsister, balsamine.

S final faisant liaison devient sifflante douce: tou-z'ensemble.

X prend le son *ze* dans deuxième, sixième, dixième, deuxièmement, etc.; et à la fin des mots, quand il fait liaison: deux hommes, des travaux inutiles.

—

Sommo-Linguales	**n**.....	ne
	l.....	le
	d.....	de
	t.....	te
	r.....	re

Le bout de la langue se lève et frappe le palais à son extrémité, près des dents, *n*, *l*, *d*, *t*, *r*, avec une force progressive. Pour le *r*, ce n'est pas un simple frappement qu'il faut faire, mais une vibration (1).

N conserve sa valeur propre au commencement et

(1) Comme exercice, on peut répéter souvent, et avec vitesse, *te l'a-t-il dit?* Ce qui contribue à délier la langue et à lui faire prendre la vibration du *r*.

au milieu des mots, devant une voyelle : novice, nous, animal, inanimé, etc.

N redoublé se prononce simple dans année, anneau, innombrable, connaître, etc. ; double dans inné, innomé, innover, septennal, Linnée, etc.

Hennir, hennissement, solennel, se prononcent, hanir, hanissement, solanel.

N ne se prononce pas et devient signe de nasalité dans an, serin, chacun, ennui, ennoblir (*an-oblir*), enivrer (*an-ivrer*), enorgueillir (*an-orgueillir*), menthe (*mante*), examen, appendice (*apindice*), mentor (*mintor*), Bengale (*Bingale*), Benjamin (*Binjamin*), Hortensius (*Hortansius*), Valens (*Valance*), pentagone (*pantagone*), Laon (*Lan*), faon (*fan*), paon (*pan*), taon (*ton*), Caen (*can*), etc.

Il se prononce, et la nasalité disparaît dans amen, abdomen, hymen, Eden, Aden, Ruben, gluten, lichen, (*liken*), spécimen, pollen, Tarn, etc.

Béarn se prononce Béar.

Dans un | à un, chacun | un, l'un | et l'autre, l'un | après l'autre, de l'un | à l'autre, *n* final ne fait point liaison.

En disant un homme, un enfant, on prononce *un* et non pas *une*.

L simple conserve l'articulation qui lui est propre au commencement et au milieu des mots : la loi, le lit, cultiver, colporter, etc.

L redoublé se prononce simple dans allumer, ballotter, colle, coller, collége, collet, hallier, collier, colline, collation (*repas*), collationner (*prendre ce repas*), rébellion, ville, Achille, tranquille, papille, (1) pupille, imbécille, squille, osciller, distiller, vaciller, etc.

Il se prononce double dans tous les mots qui commencent par *ill :* illusion, illustre, etc ;

Dans les mots suivants : collègue, collégiale, collationner (*un exemplaire*), collation (d'*un bénéfice*), allégorie, allusion, alluvion, appellatif, appellation, belligérant, belliqueux, constellation, ellébore, gal-

(1) D'autres mouillent les *ll* dans papille.

lican, hellénisme, intelligent, palladium, solliciter, syllabe, velléité, alléger, follicule, pellicule, calligraphie, etc.

L final ne se prononce pas dans baril, chenil, outil, fenil, coutil, fils, fournil, fusil, gentil, persil, saoûl, sourcil, gril, etc. ;

Mais il garde sa valeur et se prononce dans pluriel, chenal, linceul, cil, péril, Nil, fil, mil (*numéral*), exil, Brésil, etc.

D conserve sa valeur propre au commencement et dans le corps des mots : dé, souder, soldat.

D redoublé se prononce simple dans addition, additionner, adducteur, etc. ; double dans reddition, etc.

D final ne se prononce pas : chaud, froid, grand, allemand, Madrid, Gounod, etc. ; excepté sud, David, Alfred, et autres noms étrangers.

D final faisant liaison prend le son du *t* : un grand homme, entend-il, pied-à-terre (*substantif*), de pied en cap, de fond en comble.

La liaison n'a pas lieu dans pied à pied, mettre pied à terre, etc. ; et le *d* conserve son articulation propre dans nord-est, nord-ouest.

T conserve au commencement et au milieu des mots l'articulation forte qui lui est propre dans tête, tenter, hauteur, éther, amitié, étiolé, épizootie, Pétion, bâti, nous étions, etc., etc.

T redoublé se prononce simple dans attaquer, attendre, attention, attirer, etc.

Il se prononce double dans attique, atticisme, pittoresque, atténuer, guttural, etc.

T final ne se prononce pas dans effet, fouet, rouet, goret, ceint, succinct (*succin*), aspect (*aspë*), suspect (*suspë*), respect (*respë*), distinct (*distink*), district (*districk*), yacht (*yak*), alphabet (*alphabë*), amict (*ami*), béat (*béa*), sot (*sô*), ci-gît, granit, paquebot, pied-bot, trot, pot, gratuit, fortuit, subit, etc.

Il se prononce au contraire dans concept, abject, correct, direct, infect, strict, exact, mat (*qui n'a point d'éclat*), mat (*terme de jeu*), fat et fats, net et nets, soit

(*adv.*), but, fait (*subs.*), sot (*avec mépris*), abrupt, but, brut, heurt, gent (1), vivat, vivats, transit, etc.

T final précédé de *r*, dans les noms et dans les verbes, ne fait pas liaison : il dort à l'ombre, concert harmonieux, la mort éternelle, un rapport étonnant, il court avec vitesse, l'enfant court à sa mère ; dites : *il do-r'à l'ombre*, etc. ; excepté dans les grands mouvements. On peut dire alors : *une mor-t'ignominieuse, il meur-t'impénitent*, etc.

Dans Port-au-Prince, on fait entendre le *t*.

Dans les exemples suivants et autres semblables, la liaison se fait toujours avec le *t* : dort-il ? dort-elle ? doit-on, mort aux rats (*subs.*), un court espace de temps, c'est fort étrange, par rapport à lui, de part en part, de part et d'autre, l'art oratoire, un sort injuste, un goût agréable, etc.

Mais dans à tort et à travers, la liaison se fait avec le *r*, *à tor-et à travers*.

R conserve toujours son articulation propre : roi, prince, erreur, etc.

R redoublé se prononce simple dans garrotter, terroir, leurre, courroucer, corrompre, interrompre, interroger, arrogance, etc.

Il se prononce double dans errer, erreur, terreur, terrestre, terrible, torrent, torride, narrer, abhorrer, aberration, horrible, irriter, torréfier, torréfaction, le futur des verbes courir, mourir, etc.

R final se prononce dans plaisir, trésor, futur, sieur, sieurs, amour, fer, cher, ver, Lucifer, Esther, magister, Munster, Niger, etc.

Il est nul dans monsieur (*mecieu*), messieurs, aimer, louer, etc., étranger, Alger, singulier, premier, dernier, gars (*gâ*).

R final non prononcé fait liaison :

1° Dans les infinitifs : aimer à rire (*aime-r'à rire*), aller à Paris (*allé-r'à Paris*), etc. Il faut excepter laisser-aller pris substantivement : un laissé | aller.

(1) Plusieurs disent *jan*.

2° Dans les adjectifs suivis immédiatement de leurs substantifs : un singulier attachement, le premier homme, etc.

Il reste muet dans le premier avril, le premier août, pour le premier jour d'avril, le premier jour d'août ;

Dans les substantifs suivis de leurs adjectifs : un guerrier | intrépide, un aventurier | audacieux, un brasier | ardent, un banquier | opulent.

—

Radico-linguales dures	**k**.....	....ke
	q.....	"
	c.....	"
	ch.....	"
	g.....	"
	x.....	"

Levez la langue par le milieu, près de sa racine, et frappez-en le fond du palais avec force ; c'est un mouvement presque guttural.

K ne présente aucune difficulté et se prononce toujours comme dans kan, koran, kyrielle, knout, etc.

Q conserve toujours l'articulation gutturale *ke* : coq, quatre, cinq, etc.

Il ne se prononce pas dans coqs, pluriel de coq, dans le mot composé coq-d'Inde, ni dans cinq suivi immédiatement de son substantif commençant par une consonne : cinq personnes.

Pris substantivement, il se prononce : cinq janvier, cinq pour cent, etc.

C conserve l'articulation gutturale forte *ke* dans un grand nombre de mots : coco, cœur, calcul, coucou, avec, Québec, secret, secrétaire, fécond, etc.

Il se prononce simple dans accorder, acclamation, accolade, accabler, accusation, accueillir, acclimater, accroître, accrocher, etc.

C final se prononce dans bac, bec, bouc, pic, troc, stuc, exact, tact, contact, hamac, strict, distinct,

district, arc, aqueduc, avec, bloc, crac, ab-hoc et ab-hac, de bric et de broc, échec (*au singulier seulement*), fisc, lac, sec, choc, estoc, froc, Languedoc, Marc (*nom de baptême*), Saint-Marc (*nom de Saint*), abject, infect, direct, correct, porc-épic, (*porképick*), donc, (*au commencement de la phrase, ou devant une voyelle*), croc en jambes, de clerc à maître, etc.

Il est nul dans aspect, suspect, respect, circonspect (*pë*), arsenic, porc, almanach, estomac, tabac, marc (*d'argent ou de raisin*), le lion de Saint-Marc, la place Saint-Marc, la paroisse Saint-Marc, l'église Saint-Marc, M. Saint-Marc (*noms de personnes ou de choses*), lacs (*filets*), clerc, amict, cric, accroc, raccroc, broc, croc, escroc, jonc, franc, instinct, arc-boutant, arc-doubleau, bec-jaune (*béjaune*), donc (*au milieu de la phrase suivi d'une consonne*), je vaincs, tu vaincs, il vainc, caoutchouc.

C final non prononcé fait liaison dans aspect, suspect, respect, arsenic, almanach, estomac, tabac, etc.: un aspë-k'imposant, un respë-k'affecté, du taba-k'étranger, etc.; mais on dit la place Saint-Ma-r'est belle.

Ch a le son guttural *k* dans chrétien, chrysalide, Achab, Cham, Melchisédeck (*Melkisédek*), Michol, Archonte, Archange, Cherubini, Sacchini, Secchi, Michel-Ange, chorus, Macchabée, chélidoine, lichen, malachite, orchestre, orchis (*orkisse*), synecdoche, etc.

Il se fait entendre dans varech, loch, yacht (*yak*); mais il est nul dans almanach.

G prend accidentellement l'articulation du *k* dans gangrène (*cangrène*), et ses dérivés, dans bourg, quoiqu'on dise Bour la Reine, Bour l'abbé, et dans les mots où il fait liason: un san-k'impur, un jou-k'insupportable, des bour-kz'opulents, etc.

X suivi d'une consonne se prononce *ks*: exclusion, exception, expédient, excès, etc. Il prend le même son dans Xiphoïde, Alexandre, luxe, maxime, sexe, fixe, boxe, Saint-Germain l'Auxerrois, auxiliaire, réflexion, genuflexion, etc. Il se prononce *k* dans Xérès (*Kérësse*).

X final se prononce *ks* dans phénix, Pollux, onyx, sphinx, larynx, lynx, etc. Il est muet dans crucifix, prix, perdrix, flux, reflux, paix, choix, etc.

—

Radico-linguales douces	**g**.....gue **c**..... " **x**..... "

La même articulation que les précédentes, avec moins de force.

G conserve l'articulation gutturale *gue*, dans gâteau, gosier, ciguë, gloire, grand, augmenter, suggérer (*le premier seulement*), guérir, guider, guenon, à sa guise, Enghein, envergure, bourgmestre, gnome, gnide, agnat (*et dérivés*), Agnus-Dei, diagnostic, stagnant, inexpugnable, igné, magnificat, etc.

Il se prononce dans joug, Agag, zigzag, pouding; mais il est muet dans doigt, vingt, sangsue, orang-outang (*oran | outan*), legs, Magdeleine, faubourg, calembourg, strasbourg, étang, sang, seing, etc.

Drachme se prononce dragme.

C prend accidentellement le son *gue* dans second, et ses dérivés, dans czar, et ses dérivés, dans cicogne, ancienne orthographe du mot *cigogne*.

X suivi d'une voyelle, se prononce généralement *gz:* Xavier, Xénophon, Xantipe, Ximénès, Xerxès (*gzercès*), examen, exiger, exhumer, hexamètre, exact, exécrable, exécuter, etc.

—

Toto-linguales (*sons mouillés.*)	**ll**.....ye **lh**....ye **gn**...gne

Portez toute la langue au palais. Ne poussez pas l'air en dehors avec trop de force, retenez-le plutôt; vous n'en produirez que mieux cette articulation molle et mouillée : fille, grille, brille, etc.

L'articulation mouillée doit porter sur la voyelle précédente, et non sur la suivante; il faut dire mouill-é, souill-é, seign-eur, et non mouil-lé, souil-le, seig-nieur.

L simple se prononce mouillé dans babil, avril, mil (*grain*), œil, travail, bail, portail, soleil, fauteuil, orgueil, seuil, fenouil, écueil, semoule, etc.

LL redoublé conserve l'articulation mouillée dans aiguille, anguille, travailler, œillet, s'enorgueillir, scintiller, scintillation, dessiller, etc.

Lh présente aussi le son mouillé dans quelques noms propres: Milhau, Pardailhac, Jumilhac, et dans gentilhomme.

Gn se prononce mouillé dans digne, oignon, agneau, incognito, Agnès, agnelet, imprégner, magnanime, mignon, monseigneur, saigner, signer, régner, peigner.

Dans Signet et Clugny, le *g* est muet et on dit: *sinet*, *Cluny*.

—

Gutturale **h**.....he

La gutturale est une forte aspiration qui se fait en resserrant un peu la gorge: héros.

H est aspiré:

1° Dans les mots suivants qui sont les plus usités:

ha!	haillier	hors-d'œuvre
hâbler	haloir	hotte
hache	halte	houblon
hagard	hamac	houille
haie	hameau	houlette
haillon	hampe	houleux
haïr	hanche	houppe
haire	hangar	houppelande
hâle	hanneton	haquet
halage	hanter	harangue
haletant	happer	harâs
halle	haquenée	harasser
hallebarde	hors	harceler

hardes	housse	hie
hardi	houe	hisser
hareng	houx	ho!
hargneux	hoyau	hocher
haricot	huche	holà
haridelle	huchon	hongre
harnais	huer	honnir
haro	huguenot	honte
harpe	hé!	hoquet
harpie	hennir	hoqueton
harpon	hérault	horde
hart	hère	hormis
hasard	hérisser	huit
hâter	hernie	humer
haubans	héron	hune
haubert	héros	Huns
haut	herse	huppe
hâve	hêtre	hure
hâvre	heurter	hurler
havresac	hibou	Hurons
houspiller	hideux	hussard

2° Dans les dérivés des mots précédents et leurs composés, comme, enhardir, enharnacher, etc.

Excepté : exhausser, exhaussement, héroïque, héroïne ;

3° Dans presque tous les noms de pays et de villes : le Hainault, la Hongrie, la Hollande, Hambourg, etc.

4° Au milieu des mots, entre deux voyelles : cohue, brouhaha. Il est muet dans sanhédrin qui se prononce *sanédrin*.

Le H du mot Henri est aspiré dans le discours soutenu ; il ne l'est jamais dans Henriette.

Quelques mots commençant par une voyelle ont aussi une demi-aspiration, tels que un, une, onze, onzième, oui, ouï-dire, yacht, etc. Dites sans liaison ni élision : le | un et le deux, sur les | une heure, le | onze, sur les | onze heures, nous étions | onze, cinq et six font | onze, les sept | onzièmes, le | oui et

le nom, les | ouï-dire, s'arrêter aux | ouï-dire, tous les | yachts sont en mer.

—

DES LIAISONS

Il y a liaison entre deux mots toutes les fois que ces deux mots ont entre eux un rapport, un lien, qui les rend inséparables, ce qui arrive lorsqu'ils se modifient, se régissent, ou qu'ils se qualifient mutuellement.

Ce rapport est surtout de rigueur pour les syllabes nasales *an, in, on, un,* suivies d'un mot qui commence par une voyelle ou un *h* muet.

D'après ce principe, il y a liaison :

1° Entre les adjectifs immédiatement suivis de leurs substantifs ; les sons nasals eux-mêmes sont soumis à cette règle. *Exemples :* Il n'a pas grand argent, vous êtes fort aimable, un léger obstacle, un franc étourdi, un fol amusement, deux bons amis, un méchant homme, un sang illustre, un ancien auteur (*ancienne*), un bon ami (*bonne*), le divin amour (*divi-n'amour*), le malin esprit (*malin-n'esprit*), etc.

2° Entre les articles, les noms de nombre, les pronoms, et le mot qui suit : adjectif, substantif ou verbe. *Exemples :* Les heureux enfants, bien des années, un âne, pour plaire aux hommes ; deux arbres, cinq officiers, neuf ans ; il aime, vous obéissez, leur ouvrage, on appelle, ils arrivent, nous écrivons.

3° Entre les adverbes et les verbes qu'ils affectent. *Exemples :* Nous étions complétement abusés, cet ouvrage est parfaitement écrit, comment allez-vous ? etc.

4° Entre les prépositions et les mots dont elles établissent la relation ou l'opposition. *Exemples :* Voyager par eau, il s'est marié avec elle, mettez cela devant ou après un mot, habile en affaires, etc.

5° Entre les conjonctions et les choses qu'elles lient ou rapprochent. *Exemples :* Mais il est temps de fuir ; il respire, donc il vit, etc.

6° Entre tous les mots qui forment les substantifs composés, qu'ils soient ou non liés par un trait d'union. *Exemples :* Un arc-en-ciel, coq-à-l'âne, un pot à l'eau, pot au feu, de point en point, c'est-à-dire, tôt ou tard, chat en poche, mot à mot, de but en blanc, de haut en bas, de part en part, de part et d'autre, la mort aux rats, un pied-à-terre, de pied en cap, de fond en comble, du blanc au noir, de rang en rang, sang et eau, croc-en-jambes, petit à petit, avant-hier, par rapport à lui, Port-au-Prince, etc.

Il faut aussi tenir compte du degré d'élévation que comporte le discours. La conversation familière demande plus de laisser-aller et un certain négligé qu'on ne souffrirait pas dans le langage soutenu. Il faut éviter, *en parlant*, de multiplier les liaisons, surtout celles qui présenteraient à l'oreille la répétition des mêmes consonnes. Au lieu de dire, par exemple, il est-t'onze heures-z'et un quart, onze heures-z'et demie, deux heures-z'et demie, notre rapport, notre trésor, votre traduction, votre traitement, aimer-r'à rire, montrer-r'à réfléchir ; armes-z'et bagages, des bêtes-z'à cornes, on dira avec beaucoup plus de naturel et sans liaison : il est onze heures | r'et un quart, onze heures | r'et demie, notr'rapport, not'trésor, vot'traduction, vot'traitement, aimé à rire, montré à réfléchir, arm'et bagages, des bêt'à cornes. L'abbé d'Olivet dit que la conversation des honnêtes gens est pleine d'hiatus volontaires qui sont tellement autorisés par l'usage, que, si l'on parlait autrement, cela serait d'un pédant ou d'un provincial.

Cependant, on lie un peu plus aujourd'hui qu'autrefois.

Il en est autrement dans le langage soutenu, c'est-à-dire, dans le discours, dans la lecture, dans les cours ou leçons, surtout dans la poésie, et dans le style pur et élevé. On doit alors observer toutes les liaisons,

sauf les cas où elles seraient absolument trop dures et trop multipliées. *Exemples :* je pars z'à l'instant, j'y cours z'au plus vite, toujours, tous les jours z'avec vous, vers, envers z'elle, l'univers z'entier, j'ai recours z'à vous, à travers z'un rideau, mort r'ivre, morts z'ivres, morte t'ivre, mortes z'ivres, de mers z'en mers, de fleurs z'en fleurs, de plaisirs z'en plaisirs, mets le nez z'à la fenêtre, l'art t'oratoire, un sort t'injuste, un sujet t'agréable, un objet t'important, le temps z'est court, corps z'et âme, corps z'et biens, des faits z'importants, un toit t'élevé, un goût t'agréable, un cachot t'affreux, des fats tz'ennuyeux, un mot t'infâme, un froid t'hiver, des vivats tz'étourdissants, il meurt t'impénitent (1), une mort t'ignominieuse (2), pourvu qu'il manifestât t'un regret suffisant, pourvu qu'il le demandât t'avec empressement, j'ai exigé qu'il demeurât t'avec eux, le petit chat t'est mort, etc.

De ce noble héros le corps z'inanimé. (3)
Lorsqu'au premier faquin il court t'en faire autant. (4)

Mais dans tous les cas on dit sans liaison : un | a un, chacun | un, l'un | et l'autre, l'un | ou l'autre, l'un | avec l'autre, l'un | après l'autre, nez | à nez, corps | à corps (*co-ra cor*), on | est un sot (*on substantif*), selon | eux, selon | elle, j'ai froid | aux pieds, un brouillard froid | et humide, un bon | à rien, ce n'est rien | encore, le bien | et le mal, le bien | ou j'aspire, nous sommes bien | ici (*comme puriste*), etc.

Il résulte de ces remarques qu'il y a, pour la conversation et pour le discours soutenu, deux sortes de prononciation ; l'usage, en cette matière, est un meilleur guide que les règles, souvent obscures et toujours incomplètes. Voilà pourquoi il est d'une extrême importance de rechercher le commerce des personnes qui parlent bien et de s'adonner à l'étude des grands maîtres de la parole.

(1) (2) (3) (4) Seulement dans les grands mouvements.

TABLE DES MATIÈRES

—

PAGES

AVANT-PROPOS 5

PREMIÈRE PARTIE

Les Sons

INTRODUCTION 11
Tableau des Voyelles 12
» Consonnes 14
Exercice vocal 17
Exercice spécial sur *in* 20
» » *an* 21
» » *un* 22
» » *on* 23
» » *ë* ouvert grave 23
» » *a* aigu 24
» » *â* grave 26
» » *oi* 28

DEUXIÈME PARTIE

La Prononciation

OBSERVATIONS GÉNÉRALES 31
Nos 1. L'École 33
2. La Famille 35
3. La Maison 38
4. Le Jardin 40
5. Les Voisins 42
6. Le Village 42
7. La Ville 44
8. Les Autorités 46

PAGES

Nos 9. Les Champs 47
10. Les Prairies 48
11 Le Cultivateur 49
12. Les Forêts 52
13. Les Plantes 53
14. Les Élévations du Sol 55
15. Les Enfoncements du Sol 57
16. Les Animaux 60
17. L'Air 62
18. Les Nuages 63
19. L'Orage 65
20. Le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune et les Étoiles 67
21. La Division du temps 71
22. Les Saisons 73
23. L'Homme 77
24. L'État 88
25. L'Église 91
26. Dieu 96

TROISIÈME PARTIE

L'Expression

INTRODUCTION 103

PREMIÈRE SÉRIE

Nos 1. La Souris prudente 106
2. Le *Pater* 106
3. La Noix 107
4. L'Écorce de la noix 108
5. Le Vase du Japon 108
6. La Vigne 109
7. Le Petit Paul 109
8. La Tentation 110
9. Quatrain 111
10. Le Frère et la Sœur 111
11. La Brebis et le Chien 113

PAGES

12. Le Fainéant 113
13. Quatrain 114
14. Le Dévouement filial 114
15. La Bénédiction maternelle 115
16. La Gourmandise 116
17. Les Enfants et les Perdreaux 117
18. Le père pieux 118
19. Le Trône de Neige 119
20. Le petit Serin 120
21. Le Pigeon et le Ramier 122
22. La petite Bienfaitrice 122
23. Quatrain 123
24. Le Fils qui nourrit son père 123
25. Quatrain 124
26. Les Pommes 124
27. A un Enfant 125
28. L'Écho 125
29. L'Orphelin 126
30. Daulac 127
31. Quatrain 130
32. Le Grand-Père et le Petit-Fils 130
33. L'Enfant et l'Oiseau 131
34. Respect dû aux Vieillards 133
35. Quatrain 133
36. Amour filial 134
37. Marguerite 135
38. Charité 136
39. Quatrain 137
40. La Source 138
41. La Chapelle 139
42. Le Laboureur et son Fils 141
43. Bonheur de l'enfant vertueux 142
44. Les Quatre Saisons 142
45. Quatrain 145
46. Les Mouches et les Araignées 145
47. L'Écolier 146

PAGES

Nos 48. Les Epis de Blé 148
49. Les Fruits Vénéneux 149
50. Le Compagnon de Route 150
51. Quatrain 152
52. La Pêche 152
53. Gustave 154
54. Le Lis 156
55. Quatrain 157
56. La Petite Fleur amère 157
57. Quand je serai grand 158
58. Le Diamant brut 159
59. Les Oranges 160
60. Les Martyrs du Canada :
Le P. Jogues 162
Le P. de Brebeuf et le P. Gabriel Lalemant 167

DEUXIÈME SÉRIE

PROSE

Nos 1. Le Clergé Canadien 170
2. Chant de Guerre chez les Sauvages 174
3. Les Funérailles chez les Sauvages 176
4. Louis-Olivier Gamache 180
5. L'Orage et la Caverne des Serpents au Pérou 182
6. Le Missionnaire Bridaine 186
7. Mort de Vatel 188
8. Mme de Sévigné à M. de Coulanges 189
9. Mme de Sévigné à sa fille 191
10. Mme de Maintenon à Mme de Montespan 192
11. Le Dormeur 194
12. L'Habillement singulier 196
13. Faut-il les tuer tous deux 198
14. Ugolin dans la tour de la faim 201
15. Mieux que ça 204
16. Le Dîner de l'abbé Cosson 206
17. Mme de Maintenon à sa nièce 208
18. Mme de Sévigné à M. de Pomponne 209

PAGES

Nos 19. Une scène du Grondeur 210
20. Le Lapin de la Fontaine 214
21. Efficacité de la Prière 215
22. Le Riche et le Pauvre 217
23 La Mort 219
24. Péroraison de l'Oraison Funèbre de Condé 220
25. La Chambre Nuptiale 224
26. L'Irlande 230
27. Épisodes de la vie d'un savant 233
28. Les Crèches de Noël 240
29. Rapidité de la Vie 242

POÉSIE

Nos 30. Oreste 243
31. Le meunier Sans-Souci 244
32. Les Catacombes de Rome 246
33. Songe d'Hamlet 249
34. Les dix francs d'Alfred 250
35. Le songe d'Athalie 254
36. Athalie et Joas 255
37. La Chute des Feuilles 259
38. Les Châteaux en Espagne 260
39. Philinte, Alceste 262
40. Auguste, Cinna 267
41. Trissotin et Vadius 271
42. Petite Violette 275
43. Le Chêne et le Roseau 277
44. Le Roi des Aulnes 278
45. Le Château de Cartes 279
46. Le Lion et le Moucheron 280
47. Le Loup et l'Agneau 282
48. Le singe qui montre la lanterne magique 282
49. La Mendiante 284
50. La Jeune Captive 286
51. La Pauvre Fille 288

PAGES

N° 52. Nous sommes Sept (ballade) 289
53. Rome est à Dieu (ode) 291
54. Les Morts 294
55. Les Petits Enfants 297
56. La Moisson des Fleurs 301
57. La Mère du Missionnaire 303
58. Le Jour des Morts 305
59. Le Chant du Mort 307

TRAITÉ DE PRONONCIATION

PREMIÈRE PARTIE

Les Voyelles

Voyelles ouvertes.—*é* fermé 310
è ouvert commun 313
ë ouvert grave 316
ê très-ouvert 318
o aigu 319
a aigu 321
â grave 324
Voyelles nasales 326
Voyelles labiales. — *e* muet 326
eu aigu 328
ô grave 328
eû grave 331
ou 331
u 331
i 333

DEUXIÈME PARTIE

Les Consonnes

Labiales fortes ou chuintantes 337

PAGES
..... 289
..... 291
..... 294
..... 297
..... 301
..... 303
..... 305
..... 307

..... 310
..... 313
..... 316
..... 318
..... 319
..... 321
..... 324
..... 326
..... 326
..... 328
..... 328
..... 331
..... 331
..... 331
..... 333

..... 337

PAGE
Labiales douces 337
Denti-labiales 338
Sifflantes aiguës 339
Sifflantes douces 341
Sommo-linguales 341
Radico-linguales dures 345
Radico-linguales douces 347
Toto-linguales (*sons mouillés*) 347
Gutturale *h* 348
Des Liaisons 350